
POINTS
Driss
CHRAÏBI
La Mère
du printemps
L'OUM-ER-BIA
« Un écrivain en liberté. »
Tahar Ben Jelloun, Le Monde

Né en 1926 au Maroc, Driss Chraïbi est l'un des premiers grands écrivains maghrébins de langue française. Il est l'auteur de L'Âne*,* *Le Passé simple* et des *Boucs*. Il a reçu de nombreux prix littéraires dont celui de l'Afrique méditerranéenne pour l'ensemble de son œuvre en 1973, le prix de l'Amitié franco-arabe en 1981. Driss Chraïbi s'est éteint en avril 2007 dans la Drôme, où il résidait.

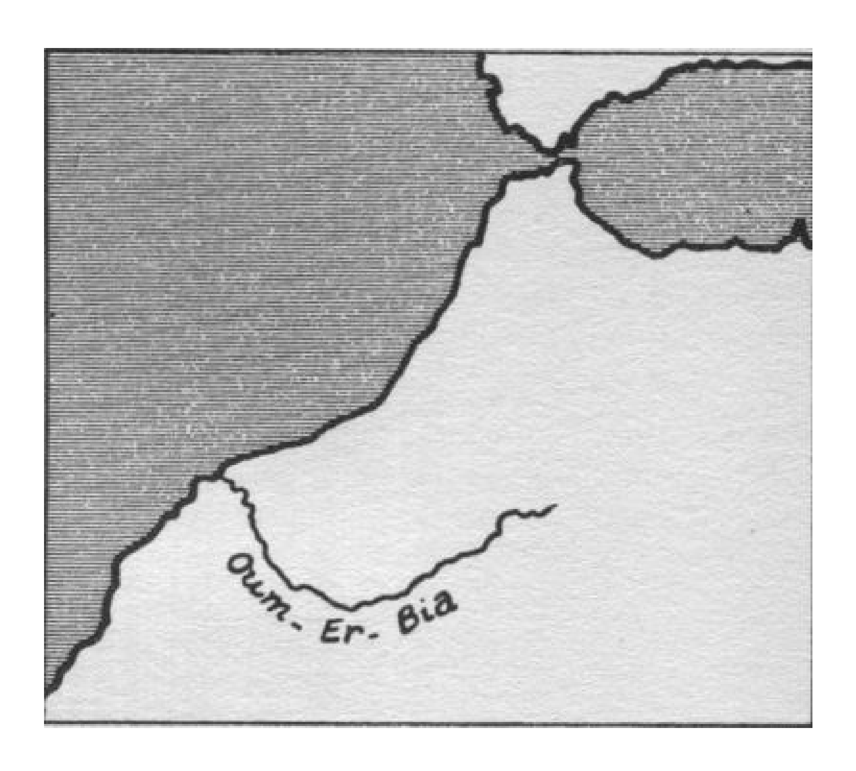
LA MÈRE
DU PRINTEMPS
(L'Oum-er-Bia)

ROMAN

Édition du Seuil

TEXTE INTÉGRAL
ISBN 978-2-7578-1040-8
(ISBN 2-02-006256-9, 1re édition brochée
ISBN 2-02-009132-1, 1re publication poche
ISBN 2-02-024641-4, 2e publication poche)

« *L'Islam redeviendra l'étranger*
qu'il a commencé par être. »
Prophète Mohammed.


Oum-Er-Bia

Ce livre est dédié à l'Oum-er-Bia *(la Mère du printemps),* le fleuve marocain à l'embouchure duquel je suis né. Je le dédie également aux Fils de la Terre, les Berbères, qui en sont les héros ; à l'Islam des premiers temps : l'exil qui l'a vu naître du désert et de la nudité, tout comme à l'Islam de l'apogée : Cordoue ; aux Indiens d'Amérique parqués dans des réserves et que l'on interroge à présent comme autant de doutes salutaires dans les certitudes de la civilisation ; aux Palestiniens, aux Celtes, aux Occitans, aux peuplades dites primitives, à toutes les minorités qui, somme toute, sont la plus grande majorité de notre monde et dont je suis le frère.

D. C.

Avertissement

Ceci n’est pas un livre d ’histoire, mais un roman. S ’il prend source dans l’Histoire, il y entre surtout l’imagination galopante de l’auteur, qui me ressemble comme un frère. En conséquence, toute ressemblance de quelque nature que ce soit avec des événements historiques ne serait que pure coïncidence, une heureuse rencontre. Il reste que ce qui n’a ni changé ni vieilli depuis le fond des âges, c’est la terre. Et j ’ai toujours eu la folie de la lumière et de l’eau. Si ces deux éléments viennent à manquer, l’histoire des hommes tarit…



Épilogue

Raho Aït Yafelman cheminait le long de la route, par ce pur matin d'août de l'an de grâce chrétienne mil neuf cent quatre-vingt-deux – un Berbère très long et très mince, le visage empreint de paix. Quelle année pouvait-il bien être chez les Arabes, selon l'Hégire ? Ils ne le savaient pas eux-mêmes, sans doute. Ils comptaient à présent par écrit, les dates et l'argent, à la façon des *Zéropéens*. Comme les Arabes, Raho était musulman. De cœur sinon de pensée. Il avait appris leur langue, ou, tout au moins, leur vocabulaire usuel (et quelques mots de *frankaoui)* afin de traverser une existence humaine sans trop de pauvreté, de tintamarre ou de malentendus. Très loin dans l'obscurité des temps, le Destin avait fait entendre la voix des armes. Et maintenant, des siècles et des siècles plus tard, les Fils de la Terre, les Imazighen, devaient tant bien que mal continuer de survivre dans leur propre pays. Il fallait ce qu'il fallait : accepter le sort. Mais il ne fallait pas ce qu'il ne fallait pas : mourir.

L'histoire de la conquête arabe était parvenue jusqu'à lui, oralement, par miettes. Au fil des générations, elle s'était quelque peu édulcorée, transformée en une moisson de contes féeriques qui avaient le don de faire hocher la tête aux Anciens du douar et d'endormir les enfants en bas âge. Mais, par Allah et le Prophète, Raho n'avait jamais su si ces immigrés et leurs cohortes de descendants avaient cinq siècles de retard ou d'avance sur les Nazaréens, ces autres gens sortis un jour de leur territoire pour n'y plus jamais rentrer peut-être. En actes ou en paroles, étaient-ils si différents les uns des autres, somme toute ? A tour de rôle, se faisant la guerre puis négociant la main dans la main, ils avaient imposé leur ordre. Mais le temps était le temps, souverain des hommes. Et les mots n'étaient que des mots, de quelque façon que l'on agitât sa langue dans la bouche : dans deux ou trois millénaires, ils finiraient bien par s'effacer de toute mémoire. Tous. Resteraient les montagnes, le désert et les plaines dont les civilisations de tous mots n'avaient gratté que la croûte. Resteraient la terre et son peuple, comme très autrefois. C'était une affaire de patience, voilà tout. D'ici là, du moins tant qu'il serait en vie et qu'il y aurait encore de l'eau, Raho Aït Yafelman continuerait de calmer la soif des assoiffés, frères et étrangers.

Comme tous les matins, il s'était réveillé à l'aube, là-haut sur la colline

pelée, au village de Tselfat. Il y avait bien un coq, mais il était si vieux et si chétif qu'il avait peine à entendre sa propre voix. Il passait la moitié de sa vie à dormir devant la porte de Raho, l'autre moitié à errer entre les buissons d'épineux et les maisons en torchis, essayant de gagner sa vie. Les poules lui faisaient peur, mais non les humains : ils le chassaient de leurs demeures à voix fortes, comme s'il avait la peste ; ils étaient incompréhensibles et hargneux, mais ils lui jetaient parfois quelques déchets de subsistance qu'il repérait aussitôt à l'ouïe et que ses congénères femelles lui disputaient âprement. Sa faim était lancinante – et lancinant le souvenir des vers de son enfance, gras et succulents. Comment, par quel prodige auraient-ils pu pousser dans cette terre aride, cuite et recuite par le soleil ? Lui-même tenait à peine sur ses pattes, à la recherche de l'ombre et de l'oubli.

Raho avait du chagrin dès le réveil, jour après jour, rien qu'à voir ce volatile de misère qui lui ressemblait comme un frère. Il détournait les yeux, fataliste et démuni, faisait ses ablutions en pensant à Dieu plutôt qu'à Ses créatures. L'Islam n'était-il donc que la religion des résignés, des opprimés et autres laissés-pour-compte ? Mais non ! Oh, que non ! Il y avait des musulmans qui se portaient bien, bedonnants de panse et de puissance, avec le bonheur en plus. Comment faisaient-ils pour ne manquer de rien, ni sur terre ni au ciel ? Ils avaient même des aéroplanes, pour être plus proches du Seigneur. Quelle était leur combine ?

« C'est simple, se dit Raho, très simple. Et s'il y avait deux Islams, celui des privilégiés et l'autre… l'autre pour le plus grand nombre des fils d'Eve et d'Adam qui n'ont jamais rien eu le long des siècles et n'auront jamais rien dans les siècles à venir, sinon la foi et l'espoir ? »

Le visage sans expression, il récita aussitôt le verset coranique de contrition, à toute vitesse :

— Je me réfugie auprès de toi, Seigneur !

Il prit une poignée de sable et la répandit sur son crâne ras. Car il savait qu'il venait de blasphémer, tant la tentation de la révolte était grande. Il était en colère contre lui-même et c'est pourquoi il cracha entre ses pieds, extirpant le Moyen Age qui subsistait encore en lui malgré des générations d'Islam. Il n'était pas tout à fait un musulman digne de ce nom, voilà la vérité ! Il lui fallait maîtriser ses forces païennes, patienter – patienter encore et toujours. Que signifiait le temps en regard de l'éternité ? ou la réalité quotidienne comparée au paradis promis dans l'au-delà par le Coran ? Ce coq dont il entendait les couacs qui se

voulaient un chant de triomphe ignorait probablement que l'ombre était plus vivace que la proie. Il n'avait aucune espèce de religion. Et puis, il était si vieux ! Et aucune vieillesse ne pouvait revenir en arrière vers la jeunesse ardente et première, quand tout était à commencer et à espérer, tout à aimer. Le « Livre qui retournait les âmes » affirmait pourtant en termes aussi clairs que la lumière d'août :

« *Toute terre stérile et morte, Nous la rendrons fertile et verdoyante. Et, où qu'ils soient éparpillés, Nous rassemblerons vos ossements, qui que vous soyez. Nous vous ferons renaître.* » ...

— Amen ! dit Raho. Il a raison. (Il avait les larmes aux yeux comme à chaque fois qu'il récitait un verset, même mentalement. Et il parlait à mi-voix, de peur que le coq athée ne l'entendît. Il évitait soigneusement de jeter un seul regard sur cet animal à moitié déplumé, chauve et aux yeux blancs.) Il dit la vérité, Dieu ! répéta-t-il avec une sorte de désespoir tranquille. S'il dit que la mort n'existe pas, eh bien ! elle n'existe pas. La misère non plus la maladie, la solitude des vieillards, lien de ce qui fait souffrir malgré eux bêtes et gens en ce monde. Voyons ! Il suffit de fermer les yeux et de Lui faire confiance. Il sait, Lui.

Il s'accroupit sur ses talons, contempla longuement la terre. Oh, non ! Pas celle des autres où croissait la baraka verte et où fleurissait le superflu, ni d'autres terres en bas ou très loin, dans d'autres pays de Dieu ou du Diable, avec des sources jaillissantes, des ruisseaux chantants et, par-dessus, des nuages gonflés de pluie heureuse – mais celle-ci, *sa* terre où il vivait avec sa tribu. Était-il vrai, comme on le « légendait » en ville au Derb Sahrawa, le quartier des va-nu-pieds rêveurs, qu'avec quelques engrais venus de *Lamirik* et des prières modernes comme il en pleuvait d'abondance de l'autre côté de l'horizon, dans le désert des Arabes couvert de puits de pétrole, cette caillasse tintante et chauffée à blanc dès l'aurore redeviendrait ce qu'elle avait été à l'origine : une colline plantée d'arbres et d'autant de vies ?

— Louange à *Lamirik !* pria-t-il avec ardeur. Louange a ses fils infidèles, tous tant qu'ils sont ! Oui, ma foi.

Il se lava le visage, les mains et les pieds. Trois fois, selon le rituel. Il était confiant en toutes choses et en chacun – et peut-être en lui-même. Ce que le génie des hommes avait détruit jusqu'aux racines, le génie d'autres hommes pouvait bien le faire renaître un jour, qui sait ? La gamelle d'eau dans laquelle il venait de faire ses ablutions, il ne la vida pas. Demain, elle servirait encore. L'eau était l'eau. Il pensait à l'Oum-er-

Bia, le fleuve nourricier sur l'embouchure duquel avaient vécu ses lointains ancêtres…

C'était ainsi tous les matins : un homme de la montagne se réveillait sur la montagne, aussi paisible qu'elle. Ses doutes et ses craintes de la veille, tous et toutes, avaient été lavés dans les eaux noires de la nuit. Il ouvrait les yeux et la porte de sa masure et, aussitôt, brasillaient en lui tous les printemps du monde parce que lui faisait face, là-bas à l'horizon, une aube nouvelle qui allait tout éclairer ; et, en même temps, presque à la même seconde, croulaient sur lui tous les automnes toutes les détresses du monde, à la simple vue d'un coq aveugle dont le chant avait retenti jadis comme un appel de la vie à la vie et qui était maintenant là, témoin, errant sans comprendre dans d'éternelles nuits faméliques, sans rien comprendre ni personne. Que pouvait-il faire pour le secourir, lui, Ratio, fils de la terre nue ? Lui tordre le cou ? On n'achevait pas les infirmes, même au nom de ce qu'on appelait la pitié. Quand un homme comme lui avait passé toute son existence entre la terre et le ciel, il ne pouvait qu'accepter la vie, aussi bien dans ses offrandes que dans ses adversités. Il savait bien que toute prière n'aurait de réponse que son propre écho et qu'en tendant les paumes ouvertes en direction de cette voûte céleste sans nuage aucun, elles ne se rempliraient pas de pluie. C'est pourquoi, comme chaque matin, il dit :

— Demain, *incha Allah !*

Visage rigide et regard absent, il répéta d'une voix tremblante :

— Demain, *incha Allah,* le *ferrouj*[1] sera guéri de tous ses maux. Ou bien je le trouverai enfin mort, paisible et apaisé.

L'une après l'autre, il posa ses mains sur le sol, à plat, doigts écartés. Puis, bouche ouverte et yeux clos, il but l'air vif du matin, à faire éclater ses poumons. Expira. Et lentement il prononça la formule magique qui lui réussissait si bien – très lentement, avec beaucoup de douceur :

— Raho, vide ta tête !

L'esprit instantanément libéré, débarrassé comme à volonté des os et des arêtes du XXe siècle, Raho Aït Yafelman se tourna en direction de La Mecque (vers le levant, le renouveau quotidien, le soleil maître des mondes), se prosterna. Il fit sa première prière monothéiste de la journée, celle de l'aurore. Avec allégresse, il récita les paroles vivantes que les hommes avaient, au nom de la vie, emprisonnées dans un livre fait de papier et d'encre et de mots qu'on lisait avec les yeux :

— *Wa shamsi wa douhaha !…Par le soleil et son éclat ! Et par la nuit*

quand elle descend et par la lune quand elle se lève ! Par le ciel et Celui qui l'a élevé !… Et par l'âme humaine et Celui qui l'a équilibrée !…

Par l'âme humaine et Celui qui l'a équilibrée… C'était immémorial, au-delà de tous les sens qui s'adressaient au cerveau, bien avant la pensée. Récitant avec paix et l'âme loin de toute impatience, c'était comme si avec lui, ce matin-là, sur cette colline aride de Tselfat, avaient parlé les premiers hommes des premiers temps qui n'avaient rien, ne possédaient rien et fuyaient La Mecque pour fonder la communauté humaine dans le désert arabique. Et, s'il ne devait subsister à la fin des millénaires que les rocs et le sable de ce désert, eh bien ! ce sable et ces rocs garderaient encore la trace de la gigantesque émotion d'autrefois, quand ce qu'on appelait la religion était amour du prochain, du faible, du pauvre, de l'orphelin – de l'étranger. Cela, Raho l'avait vécu treize siècles auparavant. Il en était sûr. Et l'Histoire des hommes qui s'était déroulée depuis lors n'avait été qu'une suite de riens pleins de vent. Cela aussi, Raho le savait de science certaine. Il se releva.

Il se mit sur son séant avec des gestes comme décomposés. Rouvrit les yeux. Salua l'humanité à sa droite, l'humanité à sa gauche, disant :

— Paix avec vous ! Paix !

Il vit le coq couché sur le flanc, près d'un monticule de charbon de bois, et ses ailes étaient déployées derrière lui, raidies à jamais. Il dit :

— Dieu t'accueille au paradis et dans Sa clémence ! Toute peine était à la fois infinie et éphémère. Toute joie. Mais n'en était-il pas ainsi des entreprises humaines à la recherche du seul bonheur véritable et qu'on n'atteignait presque jamais : la paix avec soi-même et avec les autres ? Contemplant le cadavre de celui qui avait fécondé fièrement une multitude de poules, il vit je figuier familier sur la petite place caillouteuse. C'était le seul arbre du village, mais il était lourd de fruits murs, éclatés pour la plupart. Il appartenait à tous, aux trente-quatre familles de la tribu, comme la chèvre, la mule ou l'âne rouge. Avec la bénédiction de la terre nourricière, il y aurait probablement une seconde récolté, en automne. Autant de figues que Hajja et les femmes (parentes à divers degrés) feraient sécher au soleil, sur des pierres plates, avant de les enfiler en chapelets avec des fibres de *doum*[2] pour aller les vendre en ville, au souk de Sidi Kacem Bou Asriya. Certaines années, il n'y avait rien sur le figuier, hormis les feuilles – va savoir pourquoi ! Mais, sec comme une vieille fille sans jus ou chargé de progéniture telle une mamma d'Afrique, il donnait de l'ombre en été, un semblant de fraîcheur. A son

pied se réunissait l'assemblée des deux conseils, celui des Anciens et celui des membres actifs du village, le vendredi. Ah ! ces interminables palabres où chaque point de vue était pris en compte, écouté religieusement, développé dans ses moindres méandres depuis sa source, autant dire depuis la création du monde ! D'autres versions tout aussi détaillées venaient se tisser là-dessus, du même fait ou du même litige à trancher, par vagues successives se couvrant et se renouvelant, avec des flots de rire en guise de commentaires. Comme le débit de la parole était très lent et que l'on prenait tout son temps pour réfléchir en de longs silences absolument vides, les séances se terminaient souvent à l'aube. Il fallait ce qu'il fallait, mais la décision était prise, ou à peu près, à la majorité des voix. Et, lorsque ne se dégageait aucun quorum démocratique, eh bien ! on reportait la « queue du diable » (le cas épineux) au vendredi suivant. Le temps enfanterait bien de nouvelles semaines, l'automne succéderait à l'été, suivrait l'hiver : qui sait si d'ici là, en prenant de l'âge et un grain de philosophie, les têtes de mule ne changeraient pas d'avis ? Et puis, discuter était toujours un plaisir.

Certainement, oh ! certainement. Il y avait l'État. Même si on ne voulait le connaître à aucun prix, lui vous connaissait très bien. Il se chargeait de vous rappeler ses ordres avec force. On lui disait : « Monsieur Léta, avionne avec tes pets et laisse-nous âner notre vie. Toi toujours là-haut et nous toujours en bas, c'est la vie[3] ! »

Il était là, venant d'en haut, d'en bas, cernant le village de tous cotés – et pourquoi donc ? On lui donnait différents noms selon ses degrés hiérarchiques : *Sidna* (Not'Maître), *Fils d'Adam* (fonctionnaires doués de quelque gentillesse et d'une énorme patience), *Cette-Chose-Que-lu-Sais* ou bien *la-Maison-des-Choses-Cachées* (le gouvernement, les hautes sphères, le bureau d'un sous-chef de province.), *le Fils du Malheur* (le percepteur), *les fils du Vent* (juges, avocats, magistrats de tous ordres), *les Untel* (personnalités, célébrités, footballeurs, crooners, et… les Américains), *la Sûreté* ou bien *les Vendeurs* (les flics), *les Sauterelles* (soldats et gendarmes), etc. Autant d'étrangers dont pas un ne prenait la peine de s'asseoir sous le figuier et de dialoguer civilement, quelque cinq ou six heures, avec la langue, les mains et le regard des yeux. Certains, comme Not'Maître, n'étaient jamais venus au village, Dieu seul savait pourquoi. Et ceux qui montaient ronflants depuis la plaine et les villes ignoraient les bonnes manières qui transformaient le chiendent en épi de blé et l'étranger en frère : pas de présents, aucun cadeau aux Anciens. Pas

même une datte sèche pour Hajja ! Et pourtant, elle était la mère de la tribu. Rien que la Loi comminatoire que ses représentants transportaient avec eux comme un gourdin, avec un mélange officialité et d'effroi. Peut-être s'attendaient-ils eux-mêmes à en recevoir quelques coups ?

Vivant au rythme des saisons, les gens de Tselfat s'accommodaient tant bien que mal de Monsieur Léta. Ils avaient livré leurs noms et leurs prénoms et surnoms, lieu et date présumée de naissance. Et les ascendants, nés où ? Comment « par là-bas » ? Quel douar, quel bled ? D'accord, d'accord, ils sont décédés, que Dieu repose leur âme ! mais ils sont nés à peu près quand ? grosso modo ? tu ne t'en souviens pas ?... Et tu as des enfants ? garçons, filles ? combien de chaque genre ? comment ça, « moitié-moitié » ? Pour chaque cas, il avait fallu deux témoins... Non-non ! pas tout le village, dégagez, dégagez ! J'ai dit : « *Deux* témoins seulement. » Des questions vides de sens, des tracasseries stériles et sans nombre, et cela avait duré presque un lustre, avec gendarmes et scribouilleurs, rien que pour recenser les quelque deux cents villageois qui allaient et venaient, nomades ou sédentaires selon leur gré (cent quatre-vingt-deux peut-être bien ? Mettons deux cent dix !), tous parents, tous unis en un même front, frères depuis Jugurtha. Certains d'entre eux, de mémoire de Berbère, n'avaient jamais eu ni patronyme ni prénom – et pourquoi faire puisqu'on venait au monde tout nu ? (« Tu es né avec des lunettes, toi, Untel ? ») On les appelait « l'ancien », « le sage », « le boiteux », tout simplement. Ou bien « la charbonnière », cette femme que tu vois, puisque c'est elle qui fabrique présentement du charbon de bois pour aller le vendre à Sidi Kacem Bou Asriya, mais la saison prochaine incha Allah elle sera « la fromagère », du bon fromage de chèvre – c'est à tour de rôle, tu comprends ? Non ? Et celle-ci, c'est « Celle qui raconte des histoires au clair de lune », tout le monde la connaît, voyons ! La mère de la tribu avait jadis fait le pèlerinage à La Mecque, à pied. Elle avait donc droit au titre de « Hajja[4] ». Elle-même avait oublié son prénom, vraiment oublié, oh ! tu peux insister, Untel, elle n'a plus de mémoire ! Mais non, elle ne se moque pas de toi. Quelle importance, d'ailleurs, de vouloir tout savoir ? On perd du temps...

Or, l'État attachait une importance élémentaire aux appellations contrôlées, il désirait des faits et des chiffres inhumains. A la rigueur, il admettait les signes particuliers « néant ».

— Scribouillez ce que vous voulez, les Untel ! Nous sommes d'accord.

De guerre lasse, on leur remit des livrets de famille, interchangeables

ou tout comme, dont ils ne surent que faire : ils étaient analphabètes, totalement. Bourguine se proposa de les monnayer en ville, il connaissait des sans-nom-sans-toit, et peut-être bien qu'en les troquant contre des… Hajja dit :

— Non.

Elle déclara ces papiers sans valeur marchande. Forcément ! ils n'étaient ornés d'aucune image, comme les billets de banque ou les légendes du roi Salomon. On souleva les pieds, on les traîna dans la poussière, on se réunit sous l'arbre pour tenir conseil. Le thé à la menthe était brûlant, le soleil torride, la discussion fut chaude jusqu'au soir. Le point de vue de Hajja fut adopté aisément, à l'unanimité. On lui confia les documents. Plus exactement, chaque chef de famille vint déposer son livret à ses pieds, tel un rat mort tenu à deux doigts par le bout de la queue. Elle seule saurait purifier ces scribouillages de la civilisation, puisqu'elle s'était rendue autrefois dans les lieux saints de l'Islam. Elle dit :

— Bismillah ! Au nom de Dieu Suprême !

Et elle fit un tas de ces « choses », les égalisa de la paume en une espèce de brique en papier qu'elle mit dans un seau et fit descendre dans le puits du village, presque à ras d'eau, vingt à vingt-cinq mètres sous la surface de la terre. Elle dit :

— Ainsi, personne ne les verra, à moins d'avoir des yeux de dragon. Et nous sommes des humains, nous autres. Et, si jamais les fils de la plaine et de là-bas revenaient par ici, eh bien ! ils retrouveraient leurs « choses » toutes fraîches encore.

Quand vint le règne des cartes d'identité, il fallut pour les établir le témoignage officiel des livrets de famille. Hajja tira donc sur la corde, hissa le seau et son contenu à la lumière du jour et au regard de tous, disant :

— Voilà. Voilà votre *amana*[{5}].

Curieusement, les livrets n'avaient pas moisi. Peut-être avaient-ils la vie dure ? Mais lequel appartenait à qui ? Personne ne s'y retrouvait, en tout cas pas les fonctionnaires venus de la ville. Ce n'étaient pas les mêmes que la dernière fois, mais ils se ressemblaient d'après leur langage et leur incompréhension des choses simples de la vie. L'un d'entre eux portait des lunettes et tous étaient des alphabètes, des savants. Alors pourquoi tempêtaient-ils ? pourquoi leurs yeux devenaient-ils opaques et rouges comme cette sauce de tajine à base de piment, de pois chiches et

de pieds de mouton ? C'était leur bien. Ils l'avaient confié aux gens du village, on le leur rendait intact – où était l'histoire ?

— Qui est Ait Yafelman là-dedans ? hurlait le fonctionnaire de l'état civil qui s'était transformé tout d'un coup en officier de l'état de siège. (Il battait les livrets de famille comme un jeu de cartes.)

— C'est moi, répondait Raho Aït Yafelman avec une extrême politesse.

— C'est moi, ajoutaient plusieurs personnes non identifiées, enfants effrontés compris.

L'homme de la ville se tournait d'un bloc vers le bloc des Ait Yafelman. Apostrophait :

— Toi là-bas, comment tu t'appelles ?

— Hé ?

— Quel est ton nom ?

— Ait Yafelman.

— Prénom ? le-pré-nom ?

— Mohand.

— Et toi ?

— Mohand.

— Aussi ?

— Pareil. Mohand comme mon frère. Mohand l'aîné.

— Et toi ?

— Moh.

— Ah ! quand même !

— Oui. Je m'appelle Mohand, mais on dit Moh pour me distinguer du petit que voilà. Lui s'appelle Moh Mohand. C'est simple.

— Et toi, la madame ? Réponds ! Je te cause avec ma tête, c'est officiel. Quel est ton nom ?

— La boulangère.

— Quoi ?

— Je fais du pain. Il n'est pas encore cuit. Si tu attends, je t'en donnerai un, tout rond. Ce ne sera pas long, une petite heure du temps.

— Famille ! Quel est ton nom de famille ? Tu ne vas pas me dire que tu t'appelles Moh ou Mohand Ait Yafelman ? *Aussi ?* Je ne te croirai pas, ma parole d'honneur. Mohand est un prénom de garçon et tu es une femme, je l'ai vu tout de suite.

— Non, ô monsieur ! Je ne dirai rien de ces paroles qui emportent la bouche. Le mensonge ne me connaît pas, par Dieu ! Ma famille, c'est les

Boukhrissi.

— Ah ! tout de même ! s'exclama l'homme aux lunettes en s'épongeant le front, la nuque, les oreilles. (C'était de la bonne sueur de satisfaction.) Tout de même ! On commence à y voir clair enfin !

— Oui, ô monsieur ! approuva la boulangère. C'est clair, comme tu dis. Je suis une Boukhrissi et mon homme là-bas est un Ait Yafelman, dit Si Moh Mohand Ait Yafelman, le frère de Raho, et je suis comme lui. Une Ait Yafelman. C'est simple. Mais si tu veux marquer Boukhrissi, c'est pareil. C'est la même famille. Le petit qui t'a répondu tout à l'heure s'appelle Moh, tout court. C'est mon garçon. J'aurai peut-être une fille ce printemps à la grâce de Dieu. Hein, mon homme ?

L'homme en question ne se distingua nullement des villageois réunis en groupe compact. S'il rit d'aise en évoquant cette naissance prochaine et la fête qui s'ensuivrait, tout le monde rit en même temps que lui. Le ciel était clair. Hajja prit la parole, expliqua la situation familiale lumineusement. Elle serra la main du fonctionnaire dans ses mains et dit :

— Il rit bêtement, mais il ne faut pas y voir malice, mon fils. C'est mon neveu. Il est fier de ce que tu sais. Sa femme n'est pas comme lui, elle baisse les yeux quand elle parle de ce que tu fais avec ta femme, si tu es marié. Si Dieu leur donne une fille au printemps, ce sera une Boukhrissi selon la coutume. Et, si c'est un garçon, ce sera un Ait Yafelman. Tu comprends, la femme de Si Moh Mohand est la nièce de la tante de mon frère décédé, que Dieu ait son âme ! Et son mari est le deuxième cousin de mon homme. Je les connais tous, je suis la grand-mère. Tous sont mes enfants. Ainsi…

Elle parla dans l'après-midi. Et la nuit tomba.

Le lendemain matin, une moustache avait remplacé les lunettes intellectuelles. Une moustache noire, pour faire impression. L'homme était muni d'un porte-voix. Il dit :

— Il y a quatre points cardinaux, pas un de plus, pas un de moins. Le nord, le sud, l'est et l'ouest. Compris ?

Les villageois se regardèrent, ahuris. Ce fils du siècle ignorait les deux seuls points fondamentaux de l'homme : la terre sous ses pieds et le ciel au-dessus de sa tête. Le sol était pourtant aussi dur que du fer hindou et le soleil déjà de plomb, à neuf heures du matin. Partout il y avait des bottes martelantes, des casques, des lunettes noires – des êtres d'un autre âge ou d'une autre planète. Quatre poteaux indicateurs délimitaient l'aire

du village en un carré approximatif, maintenus à la base par de grosses pierres. Impossible de creuser le moindre trou dans la caillasse. Il eût fallu un marteau pneumatique.

Les gens du village n'étaient pas mécontents de cette animation, même si elle avait la voix rugissante des moteurs à explosion. Voyons ! en quel siècle s'était arrêtée chez eux la dernière caravane de chameaux ? L'homme à la moustache noire fit résonner son porte-voix tel un tambour d'enfer :

— Attention, attention ! Voici ce que vous allez faire, écoutez tous ! Les femmes iront vers le poteau planté à l'ouest. Les enfants vers l'est, là où il y a présentement le soleil. C'est compris, les petits ? Vous vous rendrez vers l'autre poteau, en sens opposé. Les hommes se dirigeront à mon commandement vers le nord. L'imbroglio sera enfin démêlé parce que, forcément, il restera les chefs de famille qui, eux, iront vers le poteau planté au sud. C'est clair, non ?

Non. Si illogique que leur semblât ce raisonnement retentissant, adultes et gosses n'en firent rien voir. Agglutinés les uns aux autres en un groupe compact, ils se contentèrent d'attendre paisiblement qu'on leur montrât comment on allait couper en deux moitiés égales un fils d'Adam de sexe mâle qui était en même temps un chef de famille. Ils ne dirent pas un mot, ne firent pas un geste. Seul, debout près du buisson d'épineux, l'âne rouge remua ses oreilles pointues. L'une d'elles se coucha de tout son long, en direction de l'homme du gouvernement (je crois que c'était la gauche) ; l'autre se dressa instantanément vers le ciel, comme un minaret vivant.

— Attention, les femmes ! Attention ! Direction ouest ! Partez !

Elles partirent. Elles soulevèrent leurs pieds, soulevèrent les enfants en bas âge qu'elles juchèrent sur leurs épaules, arc-boutèrent leurs bras au bout desquels traînaient les autres gamins. Et puis, elles se mirent en marche. Suivaient les hommes de la tribu qui faisaient partie intégrante de leurs épouses, mères, sœurs et parentes à tous les degrés. La mule, la volaille caquetante, l'âne rouge, la chèvre aux pis gonflés, le village tout entier. Rien n'y fit, menaces ni quadrillages ni discussions philosophiques qui durèrent tant que brilla l'astre du jour. Ils étaient une seule et même tribu depuis la création du monde (ou, tout au moins, ce qu'il en était subsisté au cours des siècles) et ils le resteraient jusqu'à la fin des temps. On ne pouvait pas les séparer, même sur du papier du gouvernement, même fallacieusement, en paroles comme vous dites – c'est ça, jetez-nous

des pierres ! Quand la raison repose sur des fondations de sable, elle s'écroule avec colère. Et, si Allah Tout-Puissant a prescrit une communauté humaine, nous formons une communauté depuis toujours, bien avant que n'eût retenti Sa parole dans le Coran. Bien sûr, nous sommes vos frères ! Mais évidemment !... Là n'est pas l'histoire.

Tous et toutes disaient d'une seule voix : *Aha !* Ce qui signifiait un « oui » franc et massif. Oui, ils comprenaient les ordres de Not'Maître et du gouvernement. C'était pour leur bien. Sûrement. *Aha !* oui ! Ils hochaient la tête afin de souligner que les paroles officielles avaient pénétré dans leurs cerveaux de Berbères. Et ils secouaient la tête comme une pendule, énergiquement, disaient sur le même ton poli : « *Oho !* non ! » Non, rien du tout, ils ne comprenaient pas ces ordres-là ni le bien qui en découlerait. *Oho !* non ! que non ! Si c'est un bien comme tu dis, Untel, garde-le pour toi. Eux, ils avaient le nécessaire, ils étaient heureux comme ils étaient, sans cartes ni papiers. C'est très simple, tu vois, ô Monsieur ? On alla jusqu'à l'intérieur des mots, noyau ou pépins. Certains d'entre eux étaient vides de tout sens et, quand on les eut tous épuisés, on dialogua en silence. Plus exactement, on se réunit sous le figuier qui n'avait pas bougé d'une feuille lui non plus, et on se regarda en chiens de faïence. Les yeux des Fils de la Terre étaient étrangement limpides, sans un seul cillement. Torréfia le soleil, de l'horizon à l'horizon, ciel, terre et ce qu'il y avait entre eux. Et puis, il se coucha.

De leur temps, les Zéropéens avaient résolu le problème des Ait Yafelman en n'y touchant absolument pas, ni de loin ni par la tangente. Pour eux, c'était un vrai casse-tête. De leur côté, les *Imazighen* n'en pensaient pas moins de l'ordre de leurs hôtes blancs. Et ainsi, plusieurs décennies durant, les uns et les autres avaient vécu côte à côte, qui dans les plaines fertiles et les villes, et qui sur les montagnes qui devenaient de plus en plus arides. Ni guerre ni paix n'avaient jamais rapproché leurs points de vue sur l'existence. Si riches et si puissants qu'ils fussent, les fils d'Occident ignoraient le chemin qui menait un homme vers lui-même. Et pourtant, c'étaient des savants dans les moindres détails de la vie. La belle-sœur de Raho, « Celle qui raconte des histoires au clair de lune », prétendait qu'ils avaient éteint le soleil dans leur territoire natal pour le remplacer par de petits astres artificiels, suspendus au plafond de leurs maisons. Elle disait aussi qu'ils ne se parlaient guère entre eux, comme toi et moi des après-midi entiers de voisin à voisin en buvant du thé à la menthe, et que pour les palabres il leur fallait une espèce de fil appelé

comme ça *tilifoune* – sans se voir ! Si elle racontait de telles choses sans nom, c'est que c'était vrai. Il y avait longtemps qu'elle avait trouvé son propre chemin.

Avec les nouveaux maîtres, la confrontation eut lieu différemment. De biais. L'Histoire avait tourné, on était de nouveau entre compatriotes, comme autrefois. La religion avait tissé des liens sacrés, elle pouvait servir longtemps encore. Et puis, les Arabes savaient la valeur de la patience. Leurs ancêtres n'étaient-ils pas nés dans un désert nu ? Et maintenant il pleuvait une baraka de dollars sur ce même désert, par Dieu ! Avec un peu de diplomatie et une politique courageusement démocratique, on gagnerait cet îlot rebelle (et d'autres tribus éparpillées à travers le pays, tout aussi moyenâgeuses) à la communauté nationale du XXe siècle. Il suffisait de leur octroyer une parcelle d'autorité que le pouvoir central salerait et poivrerait à son gré, selon les circonstances.

Et c'est ainsi qu'un vendredi de printemps (le figuier bourgeonnait) fut élu un maire. A 100 % des mains. Toutes étaient levées, prenaient le ciel à témoin des votes. Un Ait Yafelman qui revêtit une gandoura blanche pour la circonstance… A moins que ce ne fût un Boukhrissi à qui appartenait cette gandoura ? Ou un Basfao, peut-être bien, qui l'avait vendue la veille à Boukhrissi et en attendait le paiement pour la saison prochaine ? Va savoir ! Quelle importance, d'ailleurs ? Et les adjoints du maire avaient nom Basfao, Boukhrissi, Ait Yafelman – ou l'inverse. C'était bien simple : tout le monde fut content de soi et d'autrui. Les gens du village aussi bien que les représentants du gouvernement qui regagneront la capitale, munis de dossiers épais. Mission accomplie de main de maître, la Loi avait fini par triompher, la ou les colonialistes républicains n'avaient jamais réussi. En officialisant l'un de ces ploucs, en le « responsabilisant », en le « motivant » (comme on disait en psychologie), il finirait bien par se prendre au sérieux et la tribu serait désunie, brisée. Car qui jamais avait refusé le pouvoir ?

Le nouveau maire réunit le conseil des le lendemain. S'il n'y avait rien qui ressemblât à une mairie digne de ce nom, la place du village pouvait contenir une vingtaine de personnes, aisément. Les délibérations furent brèves.

— Vous êtes d'accord pour qu'on applique ce tintouin.

— Non.

— Mais on peut faire semblant de l'appliquer pour ne pas avoir d'histoires avec ces casseurs de tête ?

— Oui.

— Alors c'est voté.

Ici, le maire ferma la main droite en un poing qu'il assena sur sa paume gauche, à la manière d'un tampon officiel. Il ôta sa gandoura pour redevenir un simple membre de la tribu et dit :

— Bourguine ! Attelle la mule et va leur dire que leur ordre du jour a été voté sans difficulté.

— Oui, mon oncle. (Bourguine eut une sorte de hennissement. C'était sa façon de rire.) J'y vais tout de suite. La mule a besoin de faire de l'exercice.

— Bon ! conclut le maire. Et maintenant que le gouvernement est satisfait, nous allons examiner ce même ordre du jour en berbère, selon le droit coutumier, comme nous l'avons toujours fait.

Et le conseil des Anciens et celui des membres actifs du village allèrent s'asseoir sous le figuier, délibérèrent à ciel ouvert jusqu'à la nuit tombante. Et il en fut ainsi de tous les tintouins du gouvernement, de quelque importance qu'ils fussent : nationale, provinciale, au niveau du département ou du canton. Régulièrement ainsi : le maire (ce n'était jamais le même, un membre de la tribu endossait la gandoura, un autre la semaine d'après) faisait voter la « chose » à l'unanimité, les yeux fermés a toute vitesse – expliquant :

— Il y a un… ou Plutôt une… je ne sais pas de quoi il s'agit, d'ailleurs. Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer, hein ? On leur fait plaisir ? On est tous d'accord ? Bon c'est voté. Bourguine, attelle la mule.

Suivaient les véritables délibérations, non pour plier un tant soit peu le *khakha*{6} officiel à la vie ancestrale de la tribu, mais pour s'en préserver comme du Diable, pour le cacher aux contrôleurs qui s'abattaient intempestivement sur le village. Les cachettes étaient si habiles, a plusieurs inconnues comme dans les mathématiques spéciales, enchevêtrées dans de tels labyrinthes, que pas un expert n'en soupçonna l'existence, monté de la ville avec sa rationalité. Bien entendu, il demandait des explications, sur les impôts locaux par exemple. Alors là, le verbe emportait aussitôt sa raison sinon son adhésion dans un torrent de détails sans lien ni cohésion apparents ; le verbe incantatoire béatifiait n'importe quelle équation algébrique. S'asseyait face au curieux un Ancien chargé d'expérience et de sérénité ou bien une femme qui connaissait les secrets de la vie puisque des enfants étaient sortis de son ventre qui, à leur tour, avaient procréé. Disait gentiment :

— C’est très simple, mon fils. Tu vas comprendre dans un petit moment. Patiente avec ton âme et tout deviendra lumineux. La collecte des impôts a été faite, oui, oui, oui ! Tu veux du cumin ? ça creuse à l’intérieur, ça fera de la place pour le plat qui va suivre et le maire a accompli son devoir comme il faut, il n’y a pas plus juste que lui dans le pays, tout le monde a été heureux de payer son dû comme le veut la loi, même ceux qui ne possèdent pas un clou rouillé, tous du premier au dernier d’entre nous, et prends donc du piment fort, c’est délicieux avec les abats. Donc tout est en ordre, jette par-dessus ton épaule gauche les soucis inutiles, la somme que tu es venu chercher est en lieu sûr, mets ce coussin derrière ton dos, cette maison est la tienne. Bourguine, apporte le couscous ! Mais si, mais si ! tu as encore un petit creux et par conséquent tu auras du mal à mettre ces mille et ces cents dans ton automobile, tellement il y en a. Le mois prochain, si Dieu le veut. C’est du petit lait, ça rafraîchit, bois-en tant que tu veux, c’est du *leben* comme t’en faisait ta mère, tes souvenirs sont gorgés d’émotion, ça ne fait aucun doute. Ne parle pas tout le temps, laisse-moi t’expliquer. Nous, on l’a toujours fabriqué avec du lait de chèvre, on le met à cailler dans une jarre en terre, deux à quatre jours selon le temps qu’il fait, puis on le transvase dans une outre en peau de chèvre que l’on suspend par les deux bouts à une fourche d’arbre. Mais oui ! c’est bien ça, c’est elle-même que tu as vue, là, pendue à une branche du figuier. J’y viens, j’y viens, chaque chose en son temps. Donc, on secoue l’outre en passant, chacun y met du sien, les gosses surtout qui n’ont pas la patience du temps, on la balance régulièrement des jours et des jours jusqu’à ce que l’oreille entende une sorte de clapotis, pareil à la voix d’un petit ruisseau qui fait rouler des cailloux dans son lit, mais oui ! l’argent est là, débarrasse ta tête. Cela veut dire que le beurre s’est séparé du lait caillé qui est redevenu liquide, on n’a plus qu’à le passer au tamis et à le transvaser dans un seau en bois qu’on descend au puits pour que le *leben* reste frais, bois-en encore, n’est-ce pas qu’il est frais ? Je ne devrais pas te le dire puisque tu es notre hôte, mais le conseil municipal avait décidé que ce *leben* servirait à faire des fromages frais dont le produit de la vente aurait bouché le petit trou du budget, oh ! un petit trou de rien du tout. Compte avec cela que le beurre qui s’est séparé du petit lait aurait rapporté des billets et des pièces, mais avec quoi enduire le couscous sinon avec du beurre, précisément ? Mais ne t’inquiète pas, va ! tu as la tête pour expliquer au gouvernement que nous ne pouvions pas décemment te recevoir sans te fêter et que, par conséquent, nous avons distrait la valeur future du beurre et du fromage

de la somme que tu sais. Il comprendra. Dis-lui aussi que nous avons puisé dans la réserve de quoi acheter le couscous, la viande de mouton première qualité, les légumes et les épices, l'hospitalité est sacrée, ma foi oui ! Et nous n'avions rien, hormis les braises du braséro, tu vois que les choses deviennent claires, n'est-ce pas ?...

Suivaient d'autres explications où l'imagination débordait des frontières sûres et reconnues par le concert des nations et d'où il ressortait... quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire, mon frère ? Mais si, bien sûr que si ! les impôts ont été collectés, si aisément que pas une pièce de monnaie n'a été mise en circulation. C'est bien ça, collectés oralement, tu as deviné. C'est l'intention qui compte, la parole donnée. Chacun de nous a fait une promesse et tu peux être sûr que la tribu a toujours tenu l'honneur au-dessus de tout au monde. Ainsi le maire a maintenant sa mairie, sa propre maison qu'il met dignement à la disposition du conseil municipal ; et sa famille, sa vieille mère, ses tout-petits dont deux en bas âge, son épouse la malheureuse, sont obligés d'aller vivre chez un voisin qui leur compte le toit et le couvert. Forcément ! il n'a pas un sou vaillant, comme nous tous d'ailleurs. Le maire a sacrifié sa vie privée et la loi est sauve. Il fait du troc, légalement : il prête sa maison, le frère accueille sa famille, les dépenses égalent les recettes ou tout comme. Et, si ça se trouve, nous y sommes de notre poche parce que le grand-père du bout du village a vidé sa demeure pour en faire une école, il n'y en avait pas et il en faut bien une, n'est-ce pas ?... Reviens l'année prochaine, la récolte sera bonne, *incha Allah !...*

Certains fonctionnaires à pensée carrée (et dont la fonction était de contrôler leurs collègues) n'avaient ni faim ni soif. Le sens de l'hospitalité encore moins. Ils ne prenaient même pas la peine de s'asseoir, ouvraient leurs attachés-cases et leurs registres et attendaient, les yeux fixes. Les gens du village se transformaient alors subitement en primitifs de l'âge de pierre, devenaient incapables de franchir la chaîne des djebels qui séparait deux langues. Un simple coup d'œil sur leurs faces franchement idiotes eût suffi à convaincre l'anthropologue le plus averti. On nommait un interprète et alors de deux choses l'une :

— ou bien c'était un des leurs et il traduisait n'importe quoi n'importe comment, afin d'user les nerfs des étrangers et les inciter à déguerpir : il était barde et rhapsode de son état (très exactement un *amdyaz)* et même les Anciens comme Raho ne s'y frottaient guère, capable qu'il était d'exorciser les démons rien qu'avec sa poésie ;

— ou bien il s'agissait d'un interprète officiel et, dans ce cas, la langue berbère devenait brusquement un idiome tout à fait particulier que seuls utilisaient les gens de Tselfat – quelque chose comme : *Abbedegga ? Aboudigou ? Dibougou boudidada khnennek amzght heugh ! Khoukhoublaâ !...* » et autres « gutturations ». Eux-mêmes n'y entendaient goutte, inventant au fur et à mesure du dialogue de sourds. Venues de lieues à la ronde, d'autres tribus campaient sur les hauteurs, surgies personne ne savait d'où ni par quel téléphone magique, encerclant le village, prêtes à venir en aide aux Ait Yafelman : ils étaient les dépositaires de l'âme du peuple antique et cette âme avait triomphé de toutes les civilisations, en dépit des assauts de l'Histoire. Pour les défenseurs de l'ordre, que faire sinon établir des rapports qui iraient s'empiler sur les dossiers précédents ? Il faisait chaud dans ce bled infernal, dans leurs cœurs surtout, et le moindre faux pas eût provoqué l'incendie de tribu à tribu.

— Demain, se disaient-ils en pliant bagage. Le mois prochain si Dieu le veut... Tout sera réglé dans un an, jour pour jour, nom de Dieu !...

Un an plus tard, il y eut le joyeux avènement du POS (Plan d'occupation du sol), probablement afin de reprendre toute l'affaire depuis la base. Géomètres et spécialistes du service du cadastre calculèrent bien au centimètre près les surfaces habitables, les lieux communs du lieu-dit. Mais tangentes, sinus et cosinus n'arrivèrent jamais, même *grosso modo,* à déterminer cette inconnue immémoriale et anti-algébrique : quoi appartenait à qui ? Les Basfao, les Ait Yafelman, Boukhrissi et autres chleuhs nageaient dans leur logique comme des poissons dans l'eau. Car ce qui semblait un tout petit peu ardu à comprendre de prime abord était la simplicité même et c'est ce qu'ils expliquèrent aux usagers des tachéomètres et des théodolites. Essayèrent tout au moins :

— Cette maison, tu dis ? *Cette-là ?* A qui elle est ? Ben, à çui-ci, évidemment. Sauf le mur du fond qui appartient au voisin et, voyons voir, le tiers ou le quart de la cour à peu près qui est à l'autre voisin, mais ce sont des frères et les frères ne font pas d'histoires comme vous autres. Et lui, çui-là, eh bien il a un bout de la baraque de l'autre côté du village et la moitié d'un mur là où se couche le soleil, tu ne peux pas te tromper, c'est facile à trouver, tout le monde connaît. Ah oui ! le contenu de sa maison ne lui appartient pas non plus, faut que tu notes. C'est à la vieille grand-mère qui habite ici présentement, comme tous les étés. Il y fait plus

chaud et les vieux ont besoin de chaleur, comme tu sais. Alors, après la récolte des figues, çui-ci eh bien il récupère son logis et la grand-mère va s'installer chez la boulangère qui a un four. Et c'est pareil pour les autres maisons, on habite les uns chez les autres, tantôt au sud tantôt à l'ouest, ça dépend des saisons et des degrés de parenté. C'est simple, hein ? Bien sûr, chaque famille a son chez soi, c'est son bien, mais c'est aussi le bien de tout le monde comme le veut le droit coutumier. Les titres ? quels titres de propriété ? Non, ô monsieur, on n'a rien de ça nous autres. On n'a aucun papier, mais écoute voir : il y a la parole. L'Ancien qui est mort, que Dieu repose son âme là où elle est, eh bien il avait dit à ses trois fils et à ses deux filles, ils étaient cinq : toi, tu auras le toit, et toi tu auras le mur et demi que voici… Hein ? mais non, ce n'est pas compliqué du tout… La terre, quoi, la terre ? Dame, c'est le bien de la communauté, évidemment. On y construit ce qu'on veut, une propriété privée d'accord ! mais la terre reste la terre, elle appartient à tous. T'as qu'à demander à Raho. Lui, il sait. Il est notre maire, c'est son tour cette semaine-ci ; la semaine prochaine *incha Allah* ce sera peut-être moi le maire mais je crains bien que t'auras pas la patience d'attendre jusque-là…

Et le temps moulut les chiffres et les mots, éparpilla leurs cendres.

Assis face à l'Histoire, Raho Ait Yafelman contemplait le soleil levant. Et, quand il se fut bien pénétré de ses rayons d'émeraude, de grenat et de vie, il promena un lent regard circulaire sur le village, masures couleur de terre, portes qui s'ouvraient, silhouettes qui allaient les unes à la rencontre des autres pour se souhaiter bonjour. Il était las et aux aguets, et son cœur débordait de tendresse. Comme tous les matins, il avait récapitulé dans sa tête tous les événements, dans leurs moindres détails, auxquels la tribu avait dû faire face depuis ce jour proche et lointain à la fois où elle s'était installée sur la colline pelée, fuyant quelle famine et quels hommes – déjà ? Ajoutés les uns aux autres, du premier au dernier, quelle en était la résonance profonde, voyons ? Quel en était le signe annonciateur du danger ? Le danger pouvait surgir au détour du sentier qui descendait à pic vers la plaine, tout comme au détour de chaque minute du temps. Raho savait bien que les ressources de l'âme humaine étaient inépuisables et que lui et les siens avaient d'année en année utilisé toute sorte d'artifices et de subterfuges pour échapper à la loi du plus grand nombre et pour essayer de préserver leur paix. Mais il savait également que ce n'étaient là que ruses d'enfants et que viendrait

fatalement un jour où toutes les montagnes seraient rasées – et alors où serait le refuge ? Il interrogea le ciel. Il était sans nuage. Puis la terre. Elle était assoiffée. Celle-ci avait porté des générations de vivants qui dormaient à présent en son sein, et celui-là en avait été témoin.

Naguère encore, on pouvait résister à n'importe quel envahisseur (et parfois le vaincre en le digérant) qui déferlait au nom d'un dieu ou d'une civilisation ou tout simplement de la force. Phéniciens, Romains, Turcs, Wisigoths, Arabes, Frankaouis, Espagnols, Portugais… Si puissant qu'il fût en nombre et en armes, oui, on lui avait tenu front parce qu'il s'était présenté *seul*. Un seul envahisseur à la fois que l'espace et surtout le souverain temps s'étaient chargés de pacifier. Certains étaient restés au pays, y avaient fait souche. D'autres étaient partis à la conquête de peuples moins patients. D'autres encore étaient redevenus les étrangers qu'ils avaient commencé par être. Et parfois, au long des siècles, il y avait eu des haltes heureuses comme si l'humanité avait été à court de culture, de civilisation ou de religion.

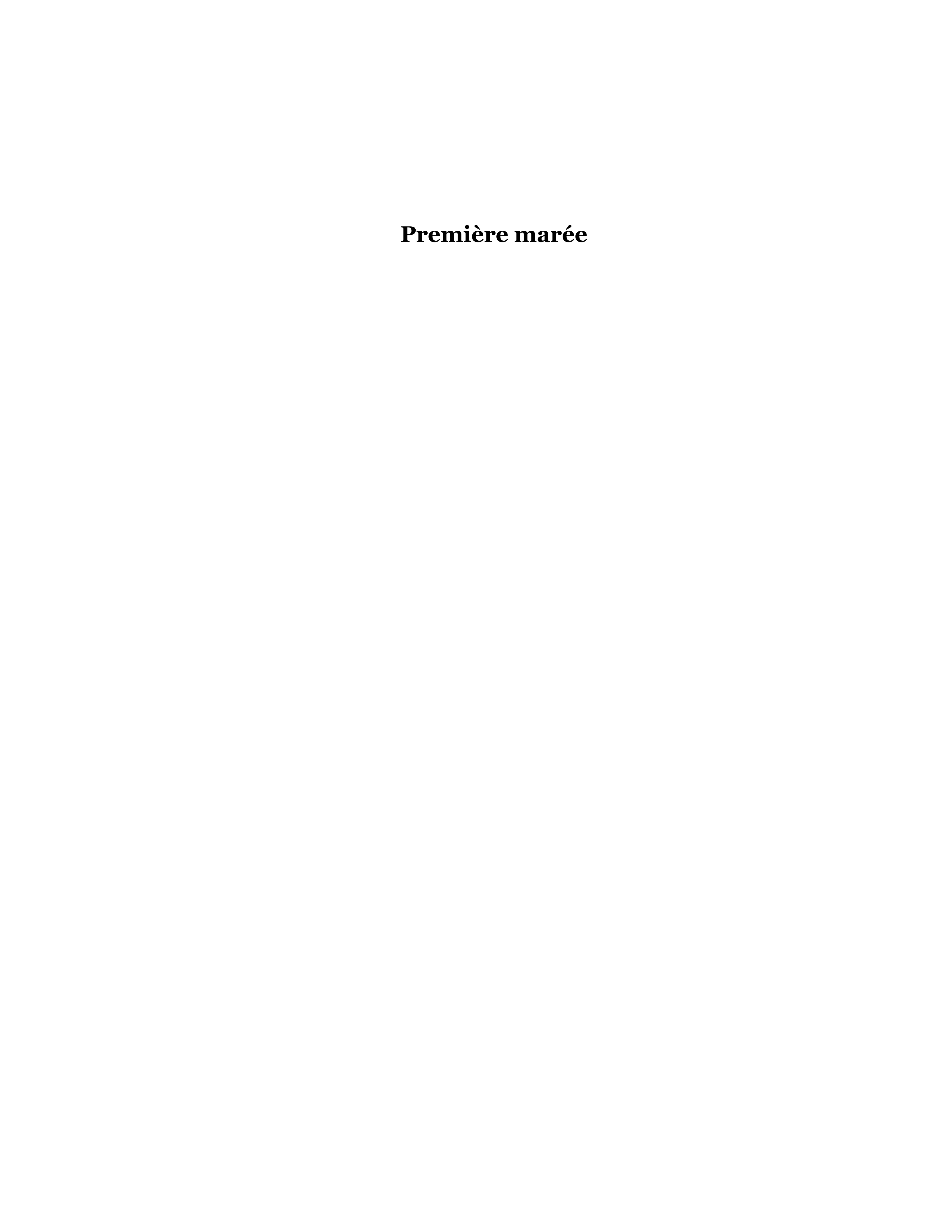
Et maintenant ? Maintenant plus aucun maître n'était seul et c'était comme si, tous de par le monde, tous se tenaient par la main pour mettre à genoux les minorités qui avaient pu, vaille que vaille, échouer jusqu'en cette fin du XXe siècle : les maîtres de l'argent, les maîtres des matières premières, les maîtres des armes, ceux de la loi, de la cruauté, de la bêtise, les maîtres de la mort… Les uns avaient transmis aux autres leurs techniques d'assimilation, la science elle-même (ce joyau de l'Occident) se mettait au service de la répression. Face aux assauts sans salamalecs ni sommations qui n'allaient pas tarder à remplacer les semblants de dialogue, combien de saisons les Ait Yafelman et leurs frères pourraient-ils tenir encore ? Et par quels moyens à inventer ? Raho interrogea ses mains.

Elles étaient tannées par tous les soleils, burinées par les soucis autant que son visage. Il les joignit, doigts entrelacés, et il eut un lumineux sourire à l'évocation du premier jour. Le figuier n'était pas plus grand que ça, avec juste deux feuilles tremblotantes et de maigres racines, quand il l'avait planté en dépit des conseils d'abandon et des rires de toute la tribu. Vingt ans plus tard, il leva les yeux, vit l'ombre géante de l'arbre, vit les fruits mûrs. Et puis, il se prosterna, embrassa la terre maternelle à pleines lèvres et lui dit :

— Et quand il ne subsistera plus aucun os, aucune dent de mon peuple, toi, tu subsisteras. Toi, ma terre. Personne ne te vaincra.

Personne ne te fera mourir.

De l’index, il traça sur le sol le signe des temps anciens, comme l’avaient fait ses ancêtres plus d’un millénaire auparavant : un poisson entouré d’une étoile à cinq branches. La terre saurait conduire les destinées humaines, pourvu qu’on lui fit confiance.



Première marée

1

Treize siècles auparavant, en l'an 681 de l'ère des Nazaréens, par un lumineux matin de printemps.

Debout sur un promontoire qui surplombe la ville d'Azemmour, l'embouchure de l'Oum-er-Bia et l'Océan, Hineb regarde les eaux miroitantes du fleuve. Elle entend au loin le chant et le rire clairs de Yerma, auxquels répond la voix de fonte d'Azwaw, tel un écho venant du fond des eaux. Plus près d'elle, se dandinant sur une natte dans la cour de la maison, Yassin essaie d'attraper un rayon de soleil avec ses petites mains potelées et gazouille à tue-tête. Depuis quelques jours, il a découvert le son « da ». Cette syllabe, il la lance et la répète sur tous les tons sans discontinuer, en des trilles d'oiseau. Sept mois déjà, sept lunes. Un fils. *Son* fils. Hineb rejette la tête en arrière dans un mouvement de fierté. Elle se sent jeune. Et, bien vivante, elle remercie la vie.

Du promontoire couvert de bruyère, un sentier descend escarpé, bordé de trembles, de charmes et de sycomores. A mi-hauteur, il s'élargit et se partage en deux voies. L'une mène vers le village et le port, puis continue, pavée, jusqu'au quartier des Yahoud. L'autre disparaît presque aussitôt dans les champs d'orge et d'épeautre. La terre s'est réveillée, l'Oum-er-Bia l'a nourrie durant son sommeil, la verdure est revenue. L'herbe à chats et celle des lapins, la bourrache et l'euphorbe, la marjolaine, les lauriers-roses et les volubilis, tout est en fleurs sous le soleil, des prairies à la cime des arbres. Au levant, la où la vue se perd dans le vert tendre des près a flanc de coteau, la forêt. S'il n'y a que la mer pour l'arrêter, qui jamais a su où elle commence ? Née de l'autre côté de l'Atlas Hineb se souvient de son enfance parfumée par la résine des cèdres et des pins auxquels il n'y avait nul horizon. Son père, un Far'oun de la tribu des tailleurs de pierre, parlait de son vivant du pays des Pharaons et de plus loin encore, disant : « Les hommes des premiers temps sont nés en Orient. Chacun d'eux a plante un arbre, comme un témoin de sa vie. C'était la Loi. C'est encore la Loi. » Hineb ne se rappelle

pas en avoir plante un, ni où. C’était peut-être dans le pays des Aurès, a l’époque lointaine de son adolescence. Ce dont elle est certaine, c’est qu’un arbre, ici même, lui a donne deux vies : celle de Yassin et la sienne.

Comme tous les matins, elle s’est réveillée au chant d’une multitude de coqs. La ville est leur domaine. Chaque foyer a le sien. Ce sont eux qui, sans jamais faillir, annoncent la mort sanglante de l’astre du jour – et puis sa renaissance quotidienne. Ils rythment le déroulement des saisons le long du temps. Préviennent du danger. Azemmour leur a dû son salut à maintes reprises dans le passé : les pillards sont légion qui surgissent du désert ou de la mer. On tue ceux-ci à coups de frondes ou de pieux, par flèches et massues ; on précipite leurs cadavres du haut de la falaise noire, dans la fosse ou se mélangent et bouillonnent les eaux du fleuve et celles de l’Océan. Et, quelques jours plus tard, la pèche est miraculeuse. Mais aussi loin qu’elle se souvienne, Hineb n’a jamais vu quelqu’un tuer un coq. Même à l’époque de la grande famine, quand la sécheresse sévissait sur tout le territoire des Aït Yafelman et que l’Oum-er-Bia elle-même avait tari. S’il meurt, c’est de vieillesse. On conserve en sa mémoire les pennes de ses ailes. Avec des fibres de palmier nain, on les réunit en colliers que l’on suspend à la porte des maisons pour éloigner les démons. Celui qui veille sur le berceau de Yassin est constitue de plumes noires, la couleur de l’espoir. Hineb es a prélevées à vif, cinq ou six, sur le coq d’Azwaw, le jour de a naissance de leur fils. Ce faisant, elle a enfreint la Loi séculaire. Mais Azwaw n’a rien dit Au contraire, il a souri.

La main d’Azwaw. Dès qu’elle ouvre les yeux le premier geste de Hineb est d’embrasser cette main-là Instinctivement. L’homme est encore endormi à ses côtés, sur la couche de peaux de chèvre. Mais sa main *parle même* au repos. Elle sait tenir ferme l’araire qui déchire la terre et la rajeunit, tirer du lit du fleuve la nasse frétillante de poissons d’argent, terrasser un taureau en tune, calmer le débit du sang dans la tête quand Yerma est malade, simplement en se posant sur son front. Elle sait sévir sans ménagement si l’on porte atteinte à l’honneur de la communauté, dessiner sur le sable le plan a une digue, se lever au bon moment pour approuver ce qui vient d’être dit au conseil des Anciens – ou pour imposer silence. Elle sait aussi… oh non ! pas caresser ou masser la nuque, les seins ou les cuisses d’une femme mais son ventre. Suivre sur son ventre du bout des doigts doucement, très lentement, les contours de la matrice. Avant, pour en réveiller et activer la vie. Et après, pour la calmer Rien que d’y penser, Hineb saute du lit et sort sans faire le

moindre bruit. L'air frais de l'aurore précédera peut-être encore la chaleur de la nuit à venir.

En l'apercevant, l'âne rouge cligne de ses yeux frangés de longs cils noirs. Les oreilles brusquement aplaties, il sort à reculons de l'auvent, la suit dans la rosée. Elle l'attelle à la noria, l'encourage d'une caresse sur l'échine qui le fait frémir de la queue aux naseaux. Le bruit couinant des seaux en bois cerclés d'osier montant et descendant le long du treuil dure l'espace des quelque trente pas que fait la femme pour aller à la Maison du feu, où les vieilles et les vieux du village, à tour de rôle, entretiennent et renouvellent les braises dans l'âtre jour et nuit. Le bourricot accomplit quatre tours à peine autour du puits pour hisser un seau plein. Et puis, il s'arrête.

Sa mémoire lui dit que c'est suffisant en ce début du jour. On ne lui en a pas demandé davantage la veille ni les matins précédents, depuis que l'herbe repousse drue entre ses sabots. Le temps est loin où les champs étaient aussi rouges que son pelage et où il devait arc-bouter les pattes de derrière et tirer, de toutes ses forces tirer à la voix de son maître et au claquement de son fouet, aller puis revenir parallèlement à la longue déchirure du sol, sillon après sillon sur lesquels s'abattaient aussitôt des corbeaux et toute sorte d'oiseaux. Plus lointaine encore dans son souvenir l'époque où le soleil était descendu du ciel, enflammant jusqu'au chaume des toits, asséchant les gosiers et les yeux. Lui et ses frères de l'enclos, les hommes comme les femmes du village, se relayaient aux sept norias et tournaient, haletants tournaient du matin au soir pour tirer des profondeurs de la terre une eau maigre et bourbeuse. Nombre de ses congénères ont disparu cette année-là. S'il a par la suite charrié des charretées de leurs crânes et de leurs os blancs jusqu'à la ravine où l'on enfouit les déchets de l'existence, il se demande encore comment il n'est pas mort de soif et de faim, lui aussi. Peut-être était-il trop jeune alors pour être privé de la vie ? Sa mémoire lui rappelle que la main de son maître l'a nourri, a caressé son flanc squelettique, a frappé des humains qui s'approchaient de lui avec des lances et des cordes. Puis le soleil est remonté dans le ciel, des nuages l'ont voilé, qui se sont déversés en déversements torrentiels. Et le temps est redevenu le temps, sec et nu durant la saison d'été, vert le reste de l'année.

Une touffe d'herbe entre les dents, l'âne dresse les oreilles, distend ses naseaux. Il ne tourne ni la tête ni les yeux, il ne mâche même pas. S'il est à l'écoute, c'est derrière lui, là-bas dans la maison où le maître est en train

de se réveiller – et, avec lui, le petit d'homme à la voix stridente et la jeune maîtresse qui gambade comme une biche. Et, s'il hume, c'est en direction des prés à flanc de colline, au-delà du fleuve. La senteur revient tous les ans au moment du renouveau.

La jeune maîtresse à la crinière dorée ne monte plus sur son dos à califourchon pour le faire galoper n'importe où, au gré de son enfance et de ses découvertes. Elle a grandi, dépasse à présent son père d'une tête. Toute la journée ou presque, ils sont ensemble, à tendre des filets d'une rive à l'autre du fleuve. Et, le soir ou à l'aube, ils les relèvent avec des scintillements blancs et des éclats de rires. Parfois, un sifflement acéré parvient à ses longues oreilles, où qu'il se trouve. Pour l'avoir vu faire de près, il sait que c'est la fille du maître qui l'appelle ainsi, en mettant deux doigts dans la bouche. Il se dirige alors vers le port, se place entre les brancards de la charrette chargée de poissons et se met en route. Tantôt vers le quartier des Yahoud, tantôt en direction des greniers et des séchoirs, là où les humains sont affairés comme des abeilles dans une ruche enfumée. Le plus souvent, il lui faut remonter jusqu'à la maison du maître, bâtie sur le promontoire. Le sentier est presque aussi vertical qu'un arbre, il tourne et retourne, et il n'est pas assez large pour la charrette…

La voix profonde du maître s'élève soudain, traverse les murs et l'espace. Celle de Yerma lui répond, d'abord lente et indistincte, claire et vive ensuite. Puis les deux voix se mélangent et se transforment en rires. Les oreilles de l'âne se couchent aussitôt : allons ! avec un peu de chance il n'aura rien à faire aujourd'hui. Ou presque rien : puiser deux ou trois seaux d'eau au milieu du jour pour la femme du maître, trois ou quatre autres avant la tombée de la nuit. Depuis qu'elle est revenue au pays, elle n'élève plus jamais la voix comme elle le faisait jadis, même contre le maître. Elle a maintenant son petit d'homme et c'est bien ainsi. Il pourra vivre sa vie d'âne en liberté. Les yeux fermés, il hume.

Cette odeur chaude d'humus et d'algues que lui apporte la brise du matin et qui emplit ses naseaux vient à la fois de très loin et de très près : du printemps précédent et de ses propres lombes. S'il la reconnaît, si le sang commence à saccader et à déferler dans ses veines, les gonfle et les durcit, il ne bouge pas d'un pouce. Pas encore. Pas même un sabot. Il a le temps. Il attend plusieurs choses : le retour de la femme qui l'a attelé à la noria, le maître qui va bientôt apparaître sur le seuil, la façon dont il aura ouvert la porte, la qualité de son pas lorsqu'il s'approchera de lui, le ton

de sa voix. Avec lui, on ne sait jamais à l'avance comment une journée sera faite. L'âne a vu bien des gens s'enfuir à travers rues et champs ou se rassembler autour d'Azwaw, au simple claquement de ses doigts. C'est pourquoi il reste sur place, immobile, attentif au moindre présage. L'herbe est toujours entre ses dents. Il ne saura que dans un instant s'il pourra calmer son sang ce jour – ou remettre la jouissance au lendemain. Seule, malgré lui, la peau de son ventre se met en mouvement, parcourue de frissons se succédant de plus en plus rapides, se couvrant et se renouvelant comme des vagues de la marée montante.

Fredonnant doucement la chanson des guerriers, Hineb s'en vient par le chemin. Entre deux refrains, elle souffle sur l'écuelle remplie de braises qu'elle porte à bras tendus. Une cendre blanche et ténue auréole ses cheveux roulés en chignon. Ses pieds sont agiles, le printemps est dans sa voix et la vie dans ses entrailles, comme si, jour après jour depuis sept mois que son fils est né, elle continuait encore et toujours d'en accoucher en une joie sans fin.

« Sang vert de la montagne, coule, coule et coule
L'Oum-er-Bia dans nos terres et dans nos veines ;
Nous jurons, oui, nous jurons de par toutes les gouttes de ton eau,
Par chaque brin de ta verdure, chaque grain de ton sable,
Par toutes tes pierres et toutes tes voix, de vivre toujours
Le long de tes bras, ô mère éternelle qui nous a rassemblés
De par la terre autour de toi… »

Quand elle s'arrête et pose l'écuelle sur le rebord du puits pour détacher l'âne, elle n'a qu'un seul regard : celui qu'elle fixe sur le membre de l'animal qui oscille entre ses jambes et lui tambourine le ventre, aussi long et noueux qu'un bon gourdin de chêne vert. La flamme est dans ses yeux à l'instant même où elle voit le sexe, le feu est en elle plus vif et plus ardent que toutes les braises de la Maison du feu. C'est fou, cette faim de spasme qu'elle éprouve à chaque moment du temps, depuis qu'elle est revenue vivre dans la couche d'Azwaw. Elle sait qu'elle a déjà trente étés d'existence, mais elle sait aussi que les deux années qui viennent de s'écouler ont été le début de sa vraie jeunesse.

— Va où la nature t'appelle, dit-elle à l'âne. Va vider ton ardeur jusqu'à l'épuisement. J'en ferais tout autant si j'étais enfermée seule à seul avec mon homme. Jour et nuit, crois-moi.

L’âne reste sur place, immobile sur ses quatre sabots, insensible à la douceur de ces paroles. Pas un de ses poils ne bouge. Sa verge est remontée lentement, a raccourci de moitié, comme à regret. Et puis elle redescend, turgescente et pantelante, se remet à penduler. Quelques gouttes tombent sur la terre sacrée. Hineb se baisse, ramasse une pierre.

— Va, je te dis ! crie-t-elle, véhémente. Va retrouver ton ânesse en chaleur. Va-t’en de là !

Il n’en a pas toujours été ainsi. Les flots du passe affluent dans sa mémoire presque tous les matins…

2

Par une aube d'hiver, son père l'avait juchée sur ses épaules, nubile et gracile, réveillée en sursaut dans la maison natale qui volait en éclats. Il avait perdu un œil dès la première flèche, le sang coulait le long de son cou et sur les mains de l'enfant. Des hommes debout sur leurs chevaux, le cimeterre haut. Les claies des gourbis qui s'écroulaient avec fracas au passage fulgurant de la cavalcade. Tombaient les toits, chaume, argile et poussière. Le martèlement continu des sabots. Le hennissement terrifiant des montures, la flamme volante de leur queue. Les frères du village qui fuyaient, oncles, cousins, voisins qu'on a connus très lents depuis toujours. Certains n'allaient pas bien loin : les pieds touchaient encore le sol que leurs têtes roulaient devant eux, tranchées d'un coup de glaive. Et, puissant, innombrable, dominant les bruits et les fureurs, la vie comme la mort, le chant ample des cavaliers. Il emplissait tout l'espace sonore, naissait de partout, montait jusqu'à la cime des arbres et des djebels, pour retomber avec paix sur la terre jonchée de cadavres et de mourants. Hineb n'en comprenait pas les paroles, qui n'étaient pas de sa langue maternelle. Mais, traversant sa terreur comme la lumière du soleil traverserait n'importe quel nuage, l'émotion était là, issue de chaque mot de ce chant. Sans savoir pourquoi, malgré sa souffrance et la désolation qui l'entourait, elle s'était mise à pleurer de joie. Deux mots s'étaient gravés dans son cerveau, tandis que son père haletait, bondissait en direction de la forêt : *« Allah akbar.* »

Le cours du temps s'était inversé. On dormait à présent le jour et on se remettait en marche dès que revenait la nuit. Elle, son père et quelques rescapés de la tribu des Far'oun. La mère de Hineb était restée là-bas, peut-être sous les décombres. Pas un baluchon. Rien qui rappelât le village et ce qu'on y mangeait jadis. Les glands des chênes, même verts. Les pousses quand les arbres bourgeonnaient. Les baies des buissons, lorsqu'il y en avait. Les racines extraites du sol avec les ongles et la patience. L'eau des sources et des torrents. Celle bourbeuse des rigoles.

Le cataplasme de feuilles que le père portait en bandeau. Sa fièvre brûlante qui réchauffait le corps de Hineb. L'étoilée du ciel était un abîme.

A l'approche des fuyards, détalaient ou faisaient front des hommes faits comme eux, des Imazighen. Mais qui étaient-ils en vérité ? Qu'étaient-ils devenus dans leur âme ? On les saluait à la mode tribale, en traçant sur la paume le signe des temps anciens : un poisson entouré d'une étoile. Certains visages s'éclairaient aussitôt. Les maisons s'ouvraient, les bras, les cœurs. Les langues se déliaient, commentaient les nouvelles du jour, relataient les combats qui faisaient rage au pays, dans les Aurès. Un être de légende avait pris la tête de toutes les tribus, une jeune femme qui avait nom la Kahina.

D'autres Fils de la Terre, Berbères comme eux de mère, de père et d'aïeux, ne répondaient au salut traditionnel que les armes à la main. Far'oun le Borgne s'écriait précipitamment : *« Allah akbar ! »* C'était le mot de passe, la clé des temps nouveaux. Il se prosternait face au levant. N'avait-il pas perdu un œil au nom du dieu unique ? Lui, sa fille et les quelques membres de sa famille allaient de l'autre côté de la montagne, en reconnaissance. En éclaireurs, mais oui ! Avec ces frères-là, on pouvait dialoguer comme autrefois, au terme d'une heure ou deux de préambule et de salamalecs. La religion des envahisseurs n'était rien d'autre qu'une porte à laquelle on venait de frapper. Une fois ouverte, personne ne songeait à la refermer. C'était comme si elle n'avait jamais existé, tant les relations humaines de tribu à tribu étaient immémoriales – les mœurs, la culture, les mentalités enracinées dans l'autre fois. Ce furent ces nouveaux convertis en toute bonne foi, ardents croyants s'il en fut, qui aidèrent Hineb et les siens dans leur fuite et leur salut. Ils connaissaient chaque arbre de leur forêt, les pièges et les sentinelles, les clairières camouflées où campaient les cavaliers d'Allah. En disant au revoir à leurs hôtes d'une nuit ou d'une semaine, les Far'oun leur juraient d'embrasser l'Islam dès que possible. L'année prochaine, *incha Allah !*

Les Afariks[7] étaient d'une tout autre espèce humaine. Avec eux, ni dialogue ni contact. Le sauve-qui-peut dès qu'on sentait leur présence. Il fallait les éviter à tout prix. Ils avaient quatre membres, deux yeux, deux oreilles comme n'importe quel fils d'Eve et d'Adam. Et une langue qui retournait les mots, niait les valeurs de la tribu. Ils avaient quitté leur propre communauté. Plus exactement, tout en restant au pays et charriant dans *leurs* veines le sang de leurs ancêtres, ils vivaient par la

tête dans le pays des conquérants, quels qu'ils fussent : Roums, Vandales, Nazaréens… et Arabes à présent. De génération en génération. Ils adoptaient les mentalités, les coutumes et les lois des maîtres venus d'ailleurs. Leur soif de puissance et de domination. En échange, ils recevaient des terres expropriées, quelques charges de moitié-maîtres-moitié-esclaves. Cela leur suffisait pour se sentir différents des frères. On les appelait les *Ouled el-Bla,* « les enfants de la malédiction ».

Passe encore pour les guerres sans nombre, intestines, intertribales ! Elles remontaient à la nuit des temps. Mais elles avaient lieu entre frères, pour une femme, une récolte, du bétail, et la plupart du temps sans aucune raison, pour le plaisir de tuer. C'était ainsi, cela faisait partie de l'homme. La tribu vaincue se soumettait aux vainqueurs, devenait vassale, ployait le joug, trimait. Jusqu'au retournement de l'Histoire qui la rendait libre de nouveau – ou bien suzeraine à son tour. Et cela le long des siècles, partout où il y avait des communautés d'Imazighen, plaines, vallées, montagnes. C'était la loi. Les feuilles tombaient des arbres à l'arrière-saison ; ne subsistaient que le tronc et les branches squelettiques. Et puis, un jour, tout redevenait vert et luxuriant. Certaines familles, de guerre en guerre, ne refleurissaient plus jamais, éteintes jusqu'au dernier membre, à la dernière racine. D'autres, plus jeunes, plus vigoureuses, prenaient la relève, perpétuaient la race. C'était la loi de la vie.

Mais jamais aucun Berbère d'aucune tribu n'avait troqué sa peau contre celle de l'étranger. N'avait abandonné, renié la tradition millénaire pour faire siens l'ordre et les valeurs des oppresseurs. Hormis les Afariks. Ils avaient perdu le bien le plus précieux qu'un homme peut avoir en ce monde : les liens qui l'unissaient à sa terre. De celle-ci qui les avait créés et nourris, ils n'étaient plus les fils. Étrangers à leur communauté, c'était comme s'ils avaient rejeté leurs aïeux. C'est pourquoi, solitaires dans la multitude des tribus, ils devenaient les instruments de l'étranger, dociles et efficaces. Les partisans de la Kahina les décimaient sans merci, en premier, de préférence aux Arabes qui, eux, ne dénaturaient pas leur race et ne faisaient que leur devoir de conquérants.

De halte en halte, dans une grotte, dans le lit d'un oued aride où Hineb suçait un galet pour tromper sa soif, sous le couvert d'un fourré, sur un col de montagne blanc de neige par nuit noire, Far'oun ne cessait de conter à sa fille les mille et un chapitres de l'histoire de leur peuple, depuis le commencement du monde. Il déposait dans sa sensibilité

d'adolescente les secrets de la Tradition : le nom des choses vivantes qui vous entouraient et qui pouvaient être amies ou ennemies selon votre paix ou votre peur, votre force ou votre faiblesse ; la signification des étoiles qui guident les destinées (celle-ci était chaude et bénéfique, celle-là était à ne pas regarder trop longtemps parce qu'il en pleuvait des rayons de maladie, cette autre, filante, annonçait un changement dans votre vie) ; la musique des sources-déesses ; le chant de la pleine lune mais c'étaient les âmes des ancêtres qui vous parlaient depuis l'astre, vous suivaient pas à pas ; la voix de la foudre et celle du vent ; le sens des nuages qui étaient autant de présages ; l'âme du soleil ; la terre nourricière, divinité des divinités, qui ne ménageait ni ses dons ni son amour – et soudain se desséchait, devenait inhospitalière et hostile parce que le cœur de ses fils s'était desséché auparavant. Et comment, à partir du noyau de chaque famille, la Mère, se constituait la tribu : par le sang. La trinité immuable de cette tribu : les femmes qui avaient procréé, les enfants qui allaient renouveler la vie, les vieillards qui étaient tous des Anciens à la tête du clan, chargés d'expériences et de sagesse. Les assises qui soudaient ses membres éternellement ou les divisaient en peu de générations si on ne les respectait pas toutes à la fois : le partage de tout entre tous, si équitablement que rien n'était la propriété de personne ; l'apport de chaque bras à l'effort de la communauté ; le respect de la parole donnée ; la loi de l'hospitalité du toit, du couvert et du cœur ; le passé éternellement présent en toute circonstance comme un témoin infaillible, de la même façon que les Anciens étaient les témoins de la tribu ; la nudité au sein de l'abondance car qui pouvait dire ce que réservait le lendemain ? Et surtout le culte, non des héros, mais des actions accomplies ensemble : une maison, une famille, une guerre de défense ou d'attaque. Un outil fabriqué à plusieurs mains, une jarre, une natte.

Au moment où Hineb allait s'endormir, son père la prenait dans ses bras, chantonnait. Les Far'oun rescapés du carnage s'approchaient, formaient cercle. Et tous, à mi-voix, presque dans un murmure, reprenaient en chœur les refrains d'autrefois en surveillant l'horizon embrasé tantôt par le lever ou le coucher du soleil, tantôt par les incendies qui ravageaient les villages et l'immémoriale forêt : la chanson de la pluie, celles des semailles, des récoltes, du rouet, de la vache mettant à bas son veau, de la mort et du pardon, la fête de l'enfant au septième jour de sa naissance, le repas de tout le village à la pleine lune – autant de symphonies vocales composées note après note, strophe après

strophe, par chaque membre de la communauté le long des générations et du temps, et qui peut-être ne seraient jamais achevées. Derrière ces paroles et ces musiques familières, de très loin s'élevait parfois le chant des cavaliers d'Allah. On se sauvait alors à toutes jambes et Hineb, fuyant la première, ne pouvait s'empêcher de frissonner à l'écoute de la gigantesque émotion qui sourdait dans son corps.

— Ces hommes-là ne ressemblent en rien aux envahisseurs des temps passés, lui dit un jour son père. Tu pleures parce que ton instinct te le dit. Ils sont peut-être venus conquérir nos terres. Sûrement. Mais aussi et surtout changer nos âmes. Qui sait si le dieu qui les guide et les pousse hors de leur territoire est bon ou mauvais ? Ce n'est pas le nôtre. Ils disent que c'est l'unique divinité. Mais nous, nous ne comprenons pas : nous n'avons pas un seul chef ici-bas, mais plusieurs, à égalité. Et, quand il y en a un qui meurt, on le remplace. Alors pourquoi accepter de renoncer à nos croyances et nous laisser diriger, d'en haut, par quelqu'un que nous ne connaissons pas, que nous n'avons pas nommé au Conseil des Anciens et, qui plus est, est un habitant du ciel et non de la terre ?

Il lui dit :

— J'ai perdu un œil, mais il me reste celui-là pour aller au bout de la piste. Tu as perdu ta mère, c'est le destin. Nous n'avons plus de chez nous, plus de terre. De notre tribu ne subsistent que ces quelques frères qui nous entourent. Mais, Hineb, nous transportons notre clan et notre village avec nous, en nous. Je ne sais pas, personne d'entre nous ne sait où nous conduiront nos pas, quelle tribu de l'autre côté des djebels nous donnera l'hospitalité pour le restant de nos jours afin de nouer le fil qui a été tranché dans notre vie. Hineb, fille de moi, Far'oun, tu es notre seule descendante femelle. Un jour sortira de ton ventre un fils, moitié toi moitié l'homme qui t'aura couverte. Tant que ce fils ne sera pas né, tu ne couperas pas un cheveu de ta tête. C'est la loi de la patience.

3

Deux ans d'exode et tout un espace plus tard. Une main d'homme passe et repasse le long de la chevelure couleur de blé, jusqu'à la taille. Un visage rond, mûr, souriant. Des yeux attentifs, compréhensifs, avec un arrière-plan de malice. Peut-être aussi de ruse. Le demi-cercle des Far'oun repus, reposés. L'eau du grand fleuve tout proche les a absous de leur poussière et de leur fatigue. La souffrance est morte. Partout, même sur des branches d'arbres, des grappes d'enfants, des femmes, des hommes. Silencieux. Ils viennent d'écouter la longue relation de la longue marche et ils méditent à présent. Regardent tous Azwaw, l'ombre de son corps qui domine et couvre celle de la jeune fille à la tête baissée. Attendent ce qu'il va dire. Tout dépendra des premiers mots.

Maisons en torchis, aussi trapues que leurs habitants, bien ancrées dans la terre. Certaines en troncs d'arbres écorcés. Leur patine est celle-là même des vieillards immobiles sur le seuil, le menton au creux de leurs paumes. Des bruits de forge, le métal frappant et faisant résonner très loin le métal, à perte d'ouïe. A perte de vue, des champs en verdure et en fleurs de toutes les nuances de la vie. Du désir. Mufle bas, des centaines de têtes de bétail broutant. Sarclant, binant, fauchant, des silhouettes jusqu'au levant, à la limite de la forêt. Une procession de bourricots conduits par un âne rouge grimpe le long du sentier escarpé. Bâtés, chargés de rondins, de sacs, de jarres en terre cuite. Pas un humain ne les accompagne. Ils connaissent le chemin. Là-haut, sur le promontoire, une maison solitaire, surveillant, protégeant la ville, comme une vigie. L'odeur orgasmique de l'huile d'argane, à laquelle s'accouplent les aromates du poisson et de la viande découpés en lanières et séchant au soleil. Quelques spirales de fumée montant se dissoudre dans le ciel d'azur. Le clapotis de l'Oum-er-Bia, lent et lourd entre ses rives, tel le sang dans les veines d'un homme paisible – puis son mugissement à l'embouchure, comme à la sortie d'un cœur. Moulins à eau. Barques plates à voile carrée, amarrées au ponton et se caressant le flanc. D'autres

dansent sur l'eau. La bouche fermée des Aït Yafelman. Pas un murmure. Leurs visages sans expression. Un vol d'oiseaux blancs à cris aigus, amplifiés par le silence des hommes. Et, par-delà l'épaule d'Azwaw, face à Hineb, quelque chose qu'elle n'a jamais vu. Qui l'a assaillie aussitôt de sa paix : la mer.

— Tu as trop pleuré, petite. Tu as vu trop de misère pour ton âge. C'est pourquoi tes cils ont poussé si longs, sont devenus tout noirs. Ça ne va pas ensemble avec ces cheveux de soleil que tu as. Allons ! Relève la tête, que je te regarde !

La voix d'Azwaw n'est pas sortie de sa bouche. Elle est montée de l'intérieur de son corps, aussi profonde que celle d'un puits. Hineb a treize ans. Elle n'ose pas faire un geste. Pas même trembler. Un doigt calleux lui soulève le menton.

— C'est bien ce que j'ai dit ! On voit à peine tes yeux. M'est avis que tu ressembles à cette pouliche que j'avais attrapée au lasso. Elle était effarouchée, la pauvre orpheline, haha ! Et maigre avec ça, maigre ! J'ai fini par la dompter. Comment, *moi,* je te fais peur ?

La marée de rire qui le secoue gagne les Aït Yafelman, rang après rang, en vagues successives déferle. Far'oun sourit lentement. Les rescapés de sa tribu aussi. Ils hochent la tête et se regardent. Allons ! c'est gagné. C'est le destin.

— Ma femme a quitté la vie voici trois jours déjà. Il est temps que je me remarie. Et elle ne m'a pas laissé de descendants. Toi, petite pouliche, tu seras ma femme. Pas tout de suite. Plus tard. Il n'y a pas de plaisir à couvrir un sac d'os. Tu entreras dans ma maison à compter de ce jour et de cet instant. Les parentes qui veilleront sur toi te feront retrouver ta viande, de quoi arrondir ton corps aux endroits qu'il faut. C'est dit, toi, le père ?

— Oui, répond Far'oun. Oui, frère, je te la promets.

— Aha ! Tu taillais des pierres dans ton pays, à ce que tu nous as raconté ?

— Pas dans mon pays. Dans celui des Pharaons. Et dans celui de Jugurtha. J'étais jeune alors.

— Tu es encore jeune, on te trouvera bien une femme, il n'en manque pas chez nous. Tu as bien dit qu'avec des pierres on construit des maisons ?

— Oui, des maisons. Elles sont solides.

— Les nôtres aussi. On tresse des baguettes en bois vert, on forme des

claies qu'on couvre d'argile, intérieur et extérieur. Ça durcit avec le soleil et le temps. Combien de lustres te faudra-t-il pour bâtir une maison de pharaon ? Pour moi, ma femme et les enfants qu'elle va me donner ? Eh ?

— Une grande alors ? Pas loin de l'été, peut-être bien. En nous y mettant tous, les Far'oun et moi.

— Laisse la petite, elle ne travaille pas. Elle a besoin de beaucoup de repos. Ajoute l'été, va jusqu'à l'autre saison. Je ne suis pas pressé. Tu comprends ?

— Oui… Je crois.

— Il y a du roc en amont de l'*assif*[8]. Il y a des outils pour creuser, de bons outils en bronze. Et en métal que je ne connais pas. Demandez à nos forgerons ce qu'il vous faudra. Il y a aussi une chose montée sur roues – je ne sais pas son nom – qui hisse toute seule les charges vers la colline. Ou qui en descend. Il suffit de tirer sur la bonne corde. Ce sont les Yahoud qui l'ont fabriquée. On s'en est servi pour construire des digues et le pont que voilà. Ces Yahoud ont emporté leur science dans leur tête en fuyant leur pays. Un jour ils sont venus nous demander l'hospitalité. Comme vous, eh ?

Far'oun ne dit rien. S'il n'a jamais vu de Yahoud, il a entendu parler de leur histoire remplie d'errances et de malédictions.

— Ils ne se sont pas mélangés avec notre peuple, à cause de leurs croyances. Mais ils sont tranquilles, ils vivent là-bas, dans leur quartier. Ils nous aident et nous leur prêtons assistance. Nos alliés au besoin. Mais, vous, vous êtes des Imazighen tout comme nous. Nous vous accueillons selon notre loi. Vous savez ce que cela veut dire ?

— Oui.

— Les dernières gouttes de sang de votre tribu vont se dissoudre dans notre sang à nous. Et les descendants, mâles ou femelles, qui seront issus de vos reins seront nos fils et nos filles à nous.

— Oui, répète le père de Hineb, regardant entre ses pieds. C'est la loi de la vie.

Azwaw marche vers lui, s'arrête, l'entoure de ses bras.

— Ne sois pas triste dans tes paroles, frère. Nous sommes des Ait Yafelman, c'est-à-dire des Fils de l'Eau. Tu dois le savoir, toi qui parles notre langue. Regarde ce fleuve : d'où vient-il ?

Far'oun jette un coup d'œil en amont, puis en aval. Il dit :

— De la grande montagne. Nous avons suivi son cours.

— Oui, mais il ne peut pas vivre longtemps rien qu'avec ses sources.

Le nourrissent ses affluents, quantité de rivières et de ruisseaux, qui, eux non plus, ne peuvent pas survivre seuls. Chacun d'eux apporte son eau. Et si une seule rivière cesse de lui apporter son eau, eh bien ! le fleuve tarit. C'est déjà arrivé.

Sa voix est montée d'un ton, tremble d'émotion lorsqu'il ajoute :

— C'est ainsi de nous autres, les Aït Yafelman les Fils de l'Eau : nous ne sommes pas une seule famille, mais plusieurs ; une seule tribu, mais plusieurs. Et cependant, nous formons une seule et même communauté. Chacun d'entre nous apporte ses capacités propres, son expérience de la vie, son honneur et sa bravoure dans ce qu'il sait faire avec ses mains et dire avec sa langue. Mais assez discuté pour aujourd'hui. Vous êtes fatigués. Allez donc m'abattre cette maison où ma femme est morte et construisez-en une toute jeune où la jeunesse ne va pas tarder à entrer. J'en ai besoin pour me marier, eh ? Quant aux nouvelles que vous nous apportez et aux dangers qui menacent notre peuple, nous en discuterons plus tard à l'assemblée des Conseils. Nous avons le temps. Pour cela aussi nous avons besoin du concours de tous.

Le rire tonitruant, il se retourne, se dirige vers Hineb et lui prend la main.

— Allez, viens, toi ! Viens manger…

4

Il la connut durant une nuit de chaleur, à ciel ouvert, dans le patio de la maison neuve qui sentait le calcaire et le limon. Un rossignol chantait. Hineb avait dénoué son chignon, pleurait dans sa longue chevelure comme sous un doux voile de soie, sans larmes et sans bruit. Longtemps plus tard, il se releva. Il était mécontent. Elle ne s'était guère étoffée. De sa grosse voix il dit :

— Où sont passées toutes ces bonnes choses de la vie dont les femmes t'ont gavée ? A part ces trois petits renflements que voilà, tu es restée aussi maigre qu'une queue de vache. Comment veux-tu que des enfants germent entre ces flancs étroits et avec quoi veux-tu les allaiter ? Comment même éprouver le plaisir d'une femme quand elle mélange son ardeur à celle de l'homme et qu'il répand en elle sa semence ?... C'est pour ça que tu as de la peine, eh ?

Sanglotante, il la prit sur ses genoux, se mit à la bercer. Il dit :

— Il ne faut pas pleurer, voyons ! Tes cils vont encore s'allonger, tant et plus qu'un de ces jours tu ne pourras plus voir l'existence. Il ne faut pas te cacher derrière ta toison de soleil et derrière ta honte. Il n'y a pas de honte. Regarde-moi : il n'y a pas de honte ! Tu ne connais pas encore la chose, c'est tout. Certaines terres ne produisaient rien, pas même du chiendent. Nous avons dû les engraisser avec la vase du fleuve et les vers qu'elle contient en abondance. Un an plus tard, elles sont devenues des prairies joyeuses. C'est là qu'on enterre nos morts. Calme-toi, petite pouliche. Tu goûteras bientôt mon membre comme il faut. Calme-calme-calme-toi !

Les inflexions de sa voix étaient basses et lentes, la caresse de sa main. Soudain, sans aucun préliminaire, il devint fou furieux. Il bondit sur ses pieds, entra dans la maison, réveilla les femmes dans toutes les chambres, parentes et domestiques, les jeta dehors en pleine nuit, elles et leur sommeil interrompu en sursaut et leur incompréhension totale. Et si elles se contentaient d'un œuf et d'une timbale de lait, c'est qu'elles

avaient fini leur temps alors que cette jeune enfant ne faisait que commencer le sien. Elles n'avaient plus de dents pour mâcher, plus de désir, plus de vie. Plus de sang à nourrir. Et qui donc songerait à copuler avec elles, à moins d'être affligé de maboulite ? La prairie les attendait, il y avait encore de la place. Dehors ! Dehors ! Dès demain il s'occuperait de leurs tombes, avec une bonne pioche…

Le reste de la nuit, il le passa à entretenir sa colère et un feu d'enfer, touillant dans un chaudron. Un plat à base de pieds de veau, de piment fort et de pois chiches.

— Mange ! Prends des forces pour ce qui t'attend. Mange pour faire la femme.

Et il la couvrit au petit matin.

— Haha ! C'est de la bonne fatigue, pas vrai ? Dors maintenant, petite pouliche. Tu ne fais rien de la journée. Tu manges, tu te mélanges à moi et puis tu dors. Je ne serai pas de retour avant le milieu du jour. Repose-toi d'ici là.

Chaque fois qu'il rentrait, il la déshabillait, la jaugeait du regard. La soupesait dans ses bras, fronçait les sourcils. Pourtant, les meilleurs morceaux étaient pour elle. De la laitance d'alose, crue et juteuse sous la dent. De la moelle de sanglier ! Le miel était à ras bord dans la jarre, où il plongeait la coupe de sa main.

— Tiens ! Prends. C'est pour toi. Il y a là-dedans tous les sucs de notre terre.

Si elle avalait, c'était pour vaincre sa nausée et sa peur. Pour cimenter ses entrailles. Elle s'efforçait à sourire. Lui ne disait rien ou presque pendant les repas, mangeant comme quatre, n'importe quoi, vidant les plats. Et, après chaque repas de la journée, il l'entraînait sur la couche afin de se rendre compte si la nourriture avait fait son œuvre, épicé certaines parties de son corps de femme.

— Allez, fais la femme !

Elle simula le plaisir, instinctivement poussa des hurlements de bête et, l'acte enfin terminé, elle lui embrassa la main. Cette main qui venait de lui caresser le ventre pour le mettre en mouvement et qui n'avait fait que la chatouiller. S'il n'en fut pas dupe, il n'en montra rien. Le visage et les yeux souriants, sa fureur montait et descendait en lui comme un soufflet de forge. Il ne comprenait pas. Il était doux et prévenant avec elle, il la gavait et, de surcroît, il lui donnait ce qu'une femme désirait le plus en ce monde : une sève d'homme. Il la lui donnait sans mesure

chaque fois qu'il sentait son membre se lever. Oh non ! il ne ménageait ni sa peine ni sa force. Alors ? Alors il fallait trouver une autre explication à cette sécheresse. Peut-être avait-elle perdu trop tôt la créatrice de ses jours, à l'âge où les mères communiquent à leurs filles certains secrets des sous-bois ? Oui, peut-être bien…

Il engagea une matrone, cuisinière et sage-femme de son état. A qui il dit, les yeux dans les yeux :

— Dada, toi qui es grosse à ne savoir que faire de ta graisse, tu peux remplumer cet oiseau ?

— Je peux, maître. Il y a ce qu'il faut dans la maison ?

— Elle est pleine de mangeaille. Il y a même un bœuf dans l'appentis. Égorge-le en cas de besoin. Prends le couteau avec lequel je taille les pieux en pointe. Je l'ai aiguisé ce matin.

— Parle-moi de ta femme. Comment elle est ?

— Maigre ! Maigre par-devant et par-derrière, tu comprends ?

— C'est malheureux ! Mais ce n'est pas ça dont je te cause. Elle a son sang du mois ?

— Oui, Dada. Elle a sa « dette » à chaque lune. Ça ne s'est pas encore arrêté.

— Il y a des femmes qui n'en ont pas une goutte et c'est pour cela qu'elles manquent d'appétit. Elle est étroite ? C'est ça qui te tracasse la tête ?

— Elle n'a pas de hanches. Ou si peu.

— Ce n'est pas ça dont je te cause. Elle est étroite et sèche là où tu sais ?

— C'est ça, Dada. Approche-toi, plus près, encore plus près ! Dada, elle rejette ma semence ! Elle n'en fait rien !

— C'est-i pas malheureux ! Je connais certaines herbes, la racine du Souss par exemple. Ça calme la faim.

— Quelle faim ? Mais je te dis qu'elle…

— Je pourrais t'en donner pour calmer *ta* faim, maître !

Roucoulante, elle lui assena une tape dans le dos qui faillit le renverser.

— Dis-moi donc, homme : de quoi est morte ta première femme ? Elle était entrée chez toi dodue, elle en est sortie à l'état de cadavre. Comment ça se fait-il ? On se pose la question depuis tantôt quatre lustres.

— Ça, je n'ai pas encore compris, Dada. Elle avait déjà des faiblesses

depuis quelque temps, elle se traînait. Un soir, nous étions en train de… tu sais ce que c'est.

— Non.

— Bon. Et la voilà tout à coup qui manque d'air, suffoque et devient toute raide, la pauvre.

— Pauvre Azwaw Ait Yafelman ! Pauvre malheureux ! A part ta tête qui est ronde et ta voix qui est grosse, tout est sec en toi comme un bâton de vieillard. Et tu es faible, si faible ! Je vais te préparer de bons petits plats qui te rendront un peu de vigueur.

— Va-t'en de là ! Va t'occuper de ma femme plutôt ! Et ne mange pas tout. Je ne t'ai pas engagée pour que tu éclates…

Il ne sut jamais quels bulbes elle employa pour accommoder les mets, quels sortilèges, racines ou herbes connues des mères des temps lointains, mais cela était ainsi : il fut content de tous et de tout. De lui-même d'abord et de chaque bouchée dont il appréciait longuement la succulence, des regards aigus que lui jetait sa femme à la dérobée, de la viande qu'elle mangeait à présent de bon appétit et qui allait nourrir sa propre viande là où il fallait. C'était plaisir de la voir marcher, s'asseoir, s'étendre sur le lit. Ses gestes n'étaient plus secs et maigres comme un fagot, l'expression de la crainte et de la petite vie dans un corps étroit. De jour en jour, ils devenaient larges, acquéraient une nonchalance tranquille qui le ravissait. L'arbuste des Aurès se transformait enfin en arbre, son tronc s'épaississait, la sève montait à flots. Hineb riait. Souriait en l'écoutant, hochait la tête. Elle le regardait en face. Elle était la première à se dévêtir, impatiente de lui donner sa fièvre et de recevoir celle de son époux. Et, quand il s'étendait sur elle, par l'esprit des montagnes et par lame du fleuve ! il avait maintenant de quoi remplir ses mains !

Ses assauts étaient toujours des assauts, impétueux et répétés. Mais, curieusement, il les sentait accompagnés d'une sorte de paix. Si plus que jamais il partait à la conquête d'un corps de femme, c'était en prenant son temps, avec une approche circonspecte au préalable et des haltes au cours des opérations, comme s'il comptait les coups à mesure. Étrangement, Hineb l'intéressait *même après*. Il avait besoin de sa présence, il éprouvait pour elle quelque chose comme un sentiment de gratitude, sans consistance ni forme. Il se demandait vaguement pourquoi. Elle n'était nullement fatiguée. Mue par un regain d'énergie, elle voulait même se lever pour vaquer aux mille et une tâches qui l'attendaient.

— Plus tard. Reste encore un peu. Repose-toi.

— Me reposer ? Et de quoi donc, mon homme ? demandait-elle en toute innocence.

Montée du passé tout récent, une voix essayait bien de dire à Azwaw… que voulait-elle dire au juste ? Elle était si indistincte, devenait de plus en plus lointaine, s'estompait. Il ajustait un moment ses sensations et ses souvenirs, jetait un coup de pensée à sa première épouse pour tenter de comparer – et très vite sa tête se vidait. Le sommeil le gagnait, souverain.

C'étaient aussitôt des conciliabules, mêlés de roucoulements et de rires contenus. Dada était fière de son élève.

— Tu as fait ce que je t'ai dit ?

— Oui. Facilement.

— Le talon le long de son dos ? Du haut en bas de son échine ?

— Il a suffi d'un aller-retour. C'est tout.

— Aha ! Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a fait « han ! » en se vidant. Et puis, il est devenu tout doux.

— Il n'y a plus d'enfants ! s'écriait Dada, les bras au ciel. Je ne l'aurais pas cru de toi. Ce qui prouve que la jeunesse d'aujourd'hui en remontrerait à la vieille guenon que je suis. Je n'ai plus rien à t'apprendre, je te le dis.

— Mais si. Dada. Beaucoup-beaucoup. Dis-moi encore des choses. Fais-moi plaisir…

Le jour où Hineb se réveilla en chantant, Azwaw crut que c'était en raison du printemps. Des rais de soleil inondaient la chambre. Et, dehors, dans le patio planté d'arbres, une multitude d'oiseaux caracoulaient, flûtaient, tireliraient. Elle était comme ça, sa femme. Un rien l'amusait, une fleur qui ne se mangeait même pas ! Il dit :

— Ho !

Il la saisit aux épaules, la secoua.

— Arrête de faire l'oiseau. Va allumer le feu, j'ai faim, moi. Ho ! tu m'écoutes ?

Les yeux lumineux, elle continua de chanter. Des refrains de son enfance – semailles, moissons, fête de l'arbre – qui s'étaient desséchés naguère dans son pays natal et qui renaissaient en elle ce matin-là : toutes les voix claires et luxuriantes du passé. Il dit lentement, à mi-voix pour ne pas l'effrayer (elle faisait probablement un cauchemar) :

— Hineb ! Réveille-toi ! Je te cause !

A pleins poumons il cria :

— Hineb ! Mon sang commence à s’échauffer. Par les démons du ciel…

Elle s’était dégagée, leste et effrontée. Se levait, ne cessait de chanter en le regardant à travers ses longs cils noirs. Elle n’avait pas peur de lui ! Ni de sa main brandie comme une cognée. Elle l’esquivait, reculait vive au fur et à mesure qu’il marchait sur elle. De grosses boules saillaient, roulaient telles des noix sous les joues d’Azwaw, là où il serrait les mâchoires. Il savait qu’il l’attraperait tôt ou tard et qu’alors il lui retournerait la tête d’un coup sec, de l’autre côté de son corps, à jamais, ainsi qu’on le Taisait à ceux qui avaient trahi le clan. Craqueraient les vertèbres de la nuque. Mais elle était sa femme, presque une enfant. Une étrangère de surcroît. Il se devait de la prévenir avant le geste fatal. C’est pourquoi il s’arrêta, se croisa les bras et lui signifia par trois attitudes successives qu’il était vraiment en colère : il la dévisagea fixement, durement ; puis il retroussa les lèvres et lui montra les dents ; et comme elle semblait ne pas comprendre et continuait de chanter, il passa à la phase finale, la plus terrifiante : il se mit à hocher la tête de haut en bas.

— Maître ! dit une voix perlée de rire.

D’un bloc il se retourna, le souffle court. Dada était là, emplissant le seuil de son corps généreux, poitrine en avant. Elle lui souriait de toutes ses fossettes.

— Tu l’as déjà arrangée, la pauvre petite. Et de belle manière. Il ne te reste plus qu’à aller marquer dans le troupeau une génisse ou un veau que tu lui offriras dans neuf lustres, selon la tradition.

— Quoi ? Qu’est-ce que tu dis ?

Il y avait dans la voix d’Azwaw autant d’étonnement que de joie.

— Tu as mis le temps, maître. Il est vrai que tu as déjà quarante étés. Presque un vieillard. Il a fallu, ma foi, que je te donne certaines herbes afin que ta semence ne soit plus mort-née.

Mais il n’écoutait plus le bruit des paroles, n’entendait plus que la voix de son sang. Il s’était rué vers Hineb, la ployait sur son genou, lui dénudait le ventre qu’il se mit à palper à pleines mains.

— La brave petite ! C’est pour ça que tu chantais ? De joie ? Elles sont trompeuses d’apparence, ces maigrichonnes comme en voilà une, devant mes yeux. Pas beaucoup de viande, mais sincères et ardentes. Je l’ai toujours su. Rien à voir avec ces vaches aux gros pis. Relève la tête, chasse la rougeur de ton visage. Ce sera un garçon, conclut-il. Je te le dis.

— Ou une fille, répliqua Dada. Ôte tes pattes de là.

— Ou une fille, bien sûr. Bien sûr. Mais m'est avis que ce sera un gars.

— Ôte tes grosses pattes. Quand tu mets des graines en terre dans ton jardin, et que ça commence à pousser, qu'est-ce que tu fais si des chats viennent gratter la terre fraîche avec leurs griffes ?

— Je leur balance des pierres. Mais ils viennent surtout la nuit et, moi, je dors. Alors j'ai trouvé : des rameaux de prunellier. C'est plein d'épines et de piquants. Ils n'aiment pas ça. Pas du tout. Mais pourquoi tu me parles de graines et de chats à cette heure ? Ça n'a pas de sens.

— Parce que tu serais bien inspiré de placer quelques branches de ces piquants-là dans votre lit, entre toi et ta femme. Elle ne peut pas te chasser à coups de pierres chaque fois que tu feras mine de l'approcher. Il faut qu'elle dorme et que la vie germe tranquillement dans son ventre. C'est la Loi.

Il y eut un long silence. Azwaw dansait d'un pied sur l'autre, remuait les lèvres en silence, scrutait le visage de Dada, ses yeux, ceux de sa femme. Il murmura enfin :

— Je ne suis pas un chat.

— Que non ! Qui a dit une chose pareille ?

— Cette loi dont tu parles avec beaucoup de salive ne concerne pas la petite. Elle n'est pas de chez nous. Elle est née de l'autre côté des djebels. Ce n'est pas une Ait Yafelman.

— Que si ! Qu'est-ce que tu trafiques dans ta tête ? Elle est grosse de toi maintenant, il n'y a plus de frontière entre elle et nous autres. La loi des femmes dit…

— Tu veux te taire ? Tu peux faire un double nœud à ta langue de dragon maudit ? Et toi, ma pouliche, n'écoute pas ces sornettes de bonne femme jalouse. Elle n'a pas d'homme dans son lit. C'est pourquoi elle n'arrête pas de boustifailler. Va plutôt allumer le feu. Une bonne journée nous attend, eh ?

— La loi des femmes dit que l'homme ne touchera plus la femme à partir du jour où elle sentira l'enfant bouger dans son ventre. Ça risque de gratter à l'intérieur de ses entrailles comme une patte de chat et de déranger la vie du petit.

Elle ajouta avec un large sourire :

— Allons, maître ! Ne sois pas triste tout de suite. Tu as encore quatre mois devant toi.

— Cette fichue loi des femelles, je ne l'ai pas votée au conseil, moi.

Jamais. Ni mon défunt père, ni mes aïeux, ni aucun homme de la tribu.

— Mais ta mère l'a votée. Et tes aïeules.

— Je n'étais pas là. Tu sais très bien qu'il y a des femmes qui continuent de recevoir leur époux jusqu'à la veille de l'accouchement.

— Je les connais. C'est rien que des égoïstes. Une tribu sauvage qui vit de l'autre côté du fleuve, pas des Ait Yafelman. Et tu as vu leurs petits ? Tout maigres, pleins de maladies. La plupart d'entre eux ne dépassent pas deux ou trois lustres d'existence.

— Je n'aime pas cette loi. C'est celle des animaux ou tout comme. Nous marchons sur deux pattes, nous.

— Les femmes aussi. C'est pourquoi nous sommes représentées au Second Conseil, à égalité avec les hommes. D'année en année, nous reconduisons la loi des mères des temps lointains. Grâce à elle, nous avons des enfants vigoureux. Regarde-toi et regarde autour de toi. Ça m'étonne, Azwaw fils de ta mère, que tu ne sois pas le premier à nous défendre. Tu es pourtant notre chef. On t'a élu aux deux conseils.

— Il n'y a pas de chef. Tu n'as rien compris.

— C'est bien vrai : avant toi, il n'y en avait-pas. Je m'en souviens, fils.

Azwaw souffla par les naseaux. Il s'était levé pour une bonne journée puisque la récolte s'annonçait bonne. Et puis, il s'était laissé entraîner par les mots. Il avait eu tort d'écouter et de répondre. Il dit :

— J'ai été élu pour faire appliquer les décisions prises par les Anciens après délibérations des Deux Conseils. Je ne suis qu'un simple exécutant. Tu commences à m'échauffer les oreilles.

Dada secoua la tête de commisération. Ses multiples mentons tressautèrent dans un rire muet.

— Mais oui ! Mais oui, pauvre exécutant ! Tu ne fais rien d'autre que porter la voix des Anciens. A tel point que ceux qui n'en ont pas – ils sont si vieux – eh bien ! tu leur prêtes la tienne. Et ceux qui ne peuvent pas marcher, tu les amènes sur ton dos jusqu'à la Maison du conseil. Tu te tues à rendre service aux gens, souvent malgré eux, parce que c'est ta nature. Du pont couvert à la salaison du poisson, en passant par le marquage des bêtes et les tours de garde, qu'est-ce qui ne passe pas par tes mains ! Sacré Azwaw !

Un instant, Azwaw parla à sa tête, dans toutes les directions imaginables. Il n'en reçut pas la réponse souhaitée. Il dit, très calme :

— On pourrait faire comme si rien n'avait été dit entre ces quatre murs à propos de cette vieille loi, eh ? On en reparlera tranquillement

quand mon fils sera en âge de voter. A ce moment-là, nous serons en majorité puisqu'il y aura un homme de plus au village et que, toi, tu ne seras plus de ce monde. Qu'est-ce que t'en penses ? Eh ?

Elle sourit d'une oreille à l'autre, en guise de réponse.

— Bon ! poursuivit-il au-delà du calme ou de ce qu'on appelle la raison. On pourrait faire comme si, moi, je ne savais pas. On ne m'a rien dit, pas un mot. Personne ne m'a appris que ma femme est grosse de moi. Ça ne se voit pas, d'ailleurs. On ne me mettra au courant que le jour où j'entendrai des cris de douleur. Hineb non plus ne sait pas dans quel état elle se trouve. C'est la première fois que ça lui arrive et alors comment veux-tu qu'elle puisse comparer ? Elle commence à peine à goûter les bonnes choses de la vie. Pas vrai, ma pouliche ?

Sans placer un mot plus haut que l'autre, Dada dit :

— La pouliche a deux oreilles et elles sont pleines de mes paroles à l'heure qu'il est. Elle sait ce que signifie la loi des mères des temps lointains. Les femmes sont comme ça : elles n'oublient jamais rien.

— Je me demande pourquoi je t'ai fait entrer dans cette maison ! cria-t-il en un seul et même hurlement.

— Pour que ta femme soit femme. Tu es content de ta servante, maître ?

— Non.

— Mais tu es heureux à l'idée d'être père ?

— Non. Tu as salé ma joie. A ma femme aussi, la pauvre. Tout à l'heure elle chantait de bonheur. Et maintenant regarde-la. Contemple ton œuvre. On dirait un rat debout contre le mur, saisi de terreur.

— Il y a un instant, tu voulais la tuer parce qu'elle chantait.

— Ça, c'est mon affaire ! Entre dans le tintamarre de ta tête et va *femeller* et *vipérer* où tu veux. Il y a du soleil dehors, du vent. Sors aérer ta mauvaise graisse.

— Oui, maître. Je descends au port annoncer la bonne nouvelle.

Il la regarda comme s'il la voyait pour la première fois. Sans un mot. Puis il s'en fut à grandes enjambées dans la lumière du matin, trapu, solide, maître de sa vie. Il ferait ce qu'il ferait, le moment venu. Il avait l'éternité devant ses pas. La nuit enfantait le jour, la terre se renouvelait et rajeunissait de printemps en printemps, l'*assif* ajoutait sa vie à la vie. Il n'y avait que les hommes, fils de la terre pourtant, qui acceptaient de vieillir, dans leurs corps et leurs idées. Toute leur existence n'était qu'une longue suite d'errances entre deux néants : celui d'où ils venaient et celui

où ils retourneraient un jour. Pas un seul à sa connaissance, excepté lui, Azwaw, n'osait affronter le passé. Soulever les pierres tombales.

Il n'avait que trente ans lorsque le Conseil l'avait nommé porte-parole des Anciens : sa voix de fonte résonnait profonde et portait très loin. La ville était dirigée alors – dirigée ! – par les thuriféraires de la mort, tous prêtres de dieux différents, ennemis les uns des autres et surtout de l'homme. Dieu-dragon du fleuve auquel on sacrifiait des enfants au sein pour en conjurer les crues dévastatrices ; déesse de la terre où l'on enterrait vivantes des vierges chaque fois que sévissait la sécheresse ; divinité de l'Océan à laquelle on jetait en pâture les infirmes et les fous ; dieux du vent, du tonnerre, de la nuit noire, de la pluie... Douze dieux dont Azwaw avait emmené *les* prêtres dans sa grande barque, par un beau soir d'été, dans l'estuaire de l'Oum-er-Bia, là où il y avait un gouffre connu de lui seul. Il avait agi de telle sorte que c'étaient eux qui devaient décider de l'emplacement de la future digue. Quelques-uns essayèrent de nager. Il fit éclater leurs crânes ras à coups d'aviron. Il dit à l'assemblée plénière des deux conseils, trempé et tremblant de la tête aux pieds :

— Le Dieu-Dragon du fleuve les a engloutis jusqu'au dernier, a avalé leurs corps dans les hauts-fonds. Il n'y aura plus d'inondations désormais. Moi, il m'a épargné afin que je vous fasse part de ses ordres. Les voici...

Deux ou trois saisons plus tard, il avait placé des hommes à lui aux postes clés, de son sang : frères, cousins, parents à divers degrés. Et il devenait le maître d'Azemmour. Le Conseil des Anciens et celui des femmes étaient toujours là. C'était la tradition. Leurs membres avaient toujours les pleins pouvoirs, palabraient, décidaient en paroles. Lui, Azwaw, agissait.

— Tout à l'heure, tu chantais pourquoi, Hineb ?

— Je ne sais pas, Dada. Comme ça, pour rien.

— Aha ! Tu vas avoir à t'occuper de ton petit au lieu de t'occuper de ton homme, c'est ça ?

— Un peu. Oui.

— Tu n'as rien senti, n'est-ce pas ? Malgré les décoctions que je te faisais boire le soir ?

— Pas grand-chose, Dada. Je suis mauvaise, mauvaise !

— Mais non, ma petite ! Mais non ! Allons, calme-toi. Sèche tes

larmes. C'est le printemps dans ton ventre. Tu sais ce que tu vas faire quand ton enfant naîtra ?

— Non. J'ignore tout de la vie.

— Tu lui donneras le sein aussi longtemps que tu pourras, même quand il lui poussera des dents. Tant que tu l'allaiteras, tu seras plus une mère qu'une femme. Le reste suivra, tu comprends ?

Hineb garda le silence, tête basse, lèvres parcourues de frissons.

— Tu es encore triste, petite ?

— Combien de temps cela va-t-il durer encore ? Ces mensonges, cette… cette peur qui est en moi ?

— Tant que ton corps de femme n'aura pas parlé de lui-même. Mais ça viendra, oh oui ! ça viendra. Dis-moi, toi : la façon dont tu viens de me poser cette question fait dresser mes vieilles oreilles de guenon. Tu as fini par t'attacher à ton homme, c'est ça ?

— Dès le premier jour, quand… quand il m'a caressé les cheveux. Il est bon.

— Il est le seul à ne pas le savoir. Parle-moi encore de lui. Raconte.

— Il est fort comme les cèdres de mon pays. Je peux m'appuyer sur lui.

— C'est ce que nous ressentons tous. Quand il attelle un bœuf à l'araire, ce n'est pas l'animal qui tire. C'est Azwaw qui le pousse. La ville a changé des ténèbres de la nuit à la lumière du jour quand il a pris notre destin en main, il y a de cela une génération. *Tu es sa seule faiblesse.*

Elle prit Hineb dans ses bras, lui murmura à l'oreille :

— Donne-lui un fils. A chaque instant de ta grossesse, lustre après lustre, tu vas penser fort, de plus en plus fort, que tu accoucheras d'un garçon. Et ce sera un garçon. Nous aurons besoin de lui un jour, quand Azwaw aura quitté la vie.

Ce fut une fille. Il fit entrer une génisse dans la chambre, en la poussant de toutes ses forces. Il l'égorgea sur place, trempa l'index dans le sang bouillonnant et traça sur le front du nouveau-né le signe des temps anciens : un poisson entouré d'une étoile.

— Je t'appelle Yerma au nom de la terre et au nom de la Mère du Printemps. Ce jour est un jour de joie. Longue, longue vie à toi, Yerma !

Et puis, il ne quitta plus la maison, calme et souriant. Jour et nuit, son regard acéré resta rivé sur les mamelles de Hineb. Quand il se fut rendu

compte qu’il n’y avait pas de montée de lait, pas une goutte, il fit ce qu’il devait faire : il la répudia. Séance tenante. Sans explications ni regrets. Elle ne servait plus à rien et qu’elle aille où l’appelait sa petite destinée sèche ! Il n’avait rien à voir avec les maladies, ni du corps ni de la tête. Aisément, il la remplaça par une nourrice généreuse-et une chèvre aux pis gonflés, en cas de besoin.

5

Debout dans le fleuve par ce lumineux matin de l'an 681, Yerma. L'eau lui arrive au genou, coule lente et chante entre ses jambes écartées. Devant elle, un rocher blanc sur lequel elle abat le linge qu'elle vient de frotter vigoureusement avec de la cendre de bois. Chaque fois qu'elle le soulève pour le faire résonner sur la pierre, des gerbes de gouttes l'entourent d'un arc-en-ciel où se nuance le soleil levant. Ses bras sont nus jusqu'à l'épaule et elle a relevé très haut sa robe de lin dont elle a noué les pans autour de son cou. Autour du rocher, à portée de la main, sur la rive parmi les ajoncs, des flamants roses dont pas un ne bouge, excepté quelques becs qui fouillent dans la vase ou dans les plumes ébouriffées, nonchalamment. Et, au milieu du fleuve et dans le ciel, des mouettes par légions, des corbeaux-craves, des oiseaux noirs à ailes jaunes dont elle ne connaît pas le nom.

Oh oui ! elle entend très bien la voix de son père, derrière elle, près de l'autre rive, debout dans sa barque. Mais elle ne se retourne pas, par plaisir. Par jeu, elle crie :

— Je ne t'entends pas. Tu es trop loin.

— Hé-ho ! Yer-ma ! J'ar-rive ! Hé-ho !

Un aviron plonge dans l'eau, la fend avec un bruit de nageoires. Yerma ne se retourne pas, continue de lever et de battre la torsade de linge. Sans qu'elle s'en rende compte, ses gestes se font plus rapides, aussi saccadés que le débit de son sang.

— Qui es-tu ?

— C'est moi !

— Qui ça, moi ?

— *Khoukhoublaâ !*

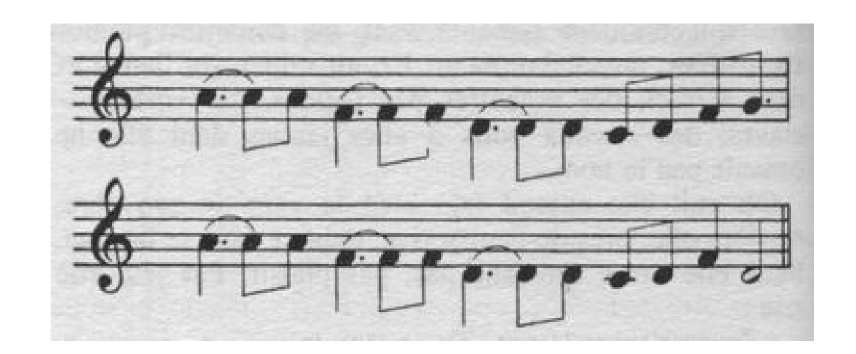
— Que me veux-tu ?

— Il y a du poisson. Beaucoup de poissons. Je ne peux pas les attraper.

— Et pourquoi donc, *Khoukhoublaâ ?*

— J'ai oublié la chanson de la pêche.

— Moi aussi. Passe ton chemin. Je ne te connais pas. Et, par notes et gammes irrésistibles, bouche fermée elle fredonne, puis lance à gorge déployée la chanson sacrée de son enfance ensoleillée jour et nuit par la voix de son père, le regard de ses yeux, la chaleur de sa main. *Li-la-la-la la-li-la la-la-la-la !...* Tous les mots de la tribu sont dépassés, elle ne peut plus se taire : *Lo-lo-li la !... Lo-lo-lo la-la !*



Quel âge avait-elle quand son père l'a emmenée pour la première fois à la pêche ? La petite main serre le gros pouce avec toute la force de la joie. Il a dit : « Yerma, mon clair de lune, je vais t'apprendre un secret. Le poisson est là, tout au fond. Pour qu'il monte et se laisse attraper, il faut lui parler son langage à lui, tu comprends ? » – « Tu le connais, toi, hein, Pa ? » – « Oui, bien sûr. Mais les poissons ont peur de ma grosse voix, va savoir pourquoi ! Toi qui as du miel dans la gorge, ils t'écouteront de toutes leurs oreilles. » Elle a bien répété l'air et les paroles, tout retenu par cœur. Et, quand elle a chanté la chanson de la pêche et qu'elle a vu Azwaw hisser la nasse de doum tressé frétillante de poissons d'argent, elle a cru vraiment. Maintenant encore, elle croit à moitié que la magie de la voix humaine peut tout faire : assombrir le ciel ou faire manger un daim dans le creux de la main. Tout dépend des sons qui montent du cœur aux lèvres. Ce jour-là, le premier poisson qu'Azwaw a saisi par la queue, il lui

a tranché la tête d'un coup de dents. Il a donné les meilleurs morceaux à sa fille : « Mange pendant que c'est vivant ! Que l'âme de l'*assif* entre dans ton corps et lui communique son éternité. Mange, mon clair de lune. » Lui s'est contenté des restes. Les arêtes et les tripes, il les a recrachées en riant. C'était le premier matin béni. Lui succédèrent des centaines d'autres. *Li-la-la-la la-li-la la-la-la-la !...*

Lo-lo-li la ! Lo-lo-lo la-la !... Elle s'arrête entre deux refrains, écoute. Derrière elle, les giflements de l'aviron dans l'eau, la voix aux inflexions de bronze, les craquements de la barque qui glisse, le friselis de la voile gonflée par la brise venue de la mer. Mais elle ne se retourne toujours pas : tous les bruits vont mourir soudain parce que quelqu'un de très vivant va surgir, la soulever par la taille, la faire pivoter en l'air et la rattraper dans ses bras. Et, quand elle lèvera les yeux vers le visage de son père, elle ne pourra rien dire, pas un mot, pas même sourire, tant l'adoration emplit son cœur depuis quatorze ans, à éclater.

Ce matin-là en cette fin du vue siècle et de tout un passé millénaire, Azwaw fut incapable d'atteindre sa fille, ni même de s'approcher d'elle, malgré toute sa force et toute sa fureur démente. Entre lui et elle, un être humain qui avait déjà connu deux sortes de mort mourut cette fois pour de bon, dans l'Oum-er-Bia paisible, en prononçant sans s'en rendre compte le premier mot si radieux d'une célèbre sourate du Coran...

Le premier souvenir de Yerma est une paire de mâchoires en mouvement, couvertes de poils. Au-dessus, deux trous de tendresse noire : les yeux de son père qu'elle a toujours connus ouverts. Même la nuit, quand elle pleure ou s'agite dans son sommeil, une flamme à odeur de suif troue aussitôt les ténèbres et les yeux chauds sont là, la main et la voix rassurantes. Aussi loin que remonte sa mémoire vieille de plus d'un demi-siècle, c'est toujours une petite fille rieuse et avide de la vie qu'Azwaw voit : il l'a installée à califourchon sur ses genoux, elle est un peu branlante et elle le surveille très attentivement, en agitant le bras droit d'impatience et de plaisir. Quand la nourriture est mastiquée et bien salivée, du pouce en guise de spatule il en prélève de petites bouchées qu'il enfourne entre les lèvres ouvertes de l'enfant. Noix, baies, pain d'orge, poisson, viande, fromage de chèvre. L'eau est plus facile à transvaser, le lait, le miel : directement de bouche à bouche. Longtemps il a dormi avec son sarrau, parce qu'il n'en avait qu'un seul de cette couleur-là, teint au lichen, et parce que le plus grand plaisir de Yerma était de

s'endormir ainsi : sa petite main dont elle suçait le pouce serrant ferme le col de ce sarrau-là.

Si Azwaw pense à la guerre qui s'étend et approche, c'est pour la chasser de sa tête. Demain ! Il a pris ses précautions pour la ville, tissé une nasse de défenses à laquelle, naguère ennemies, les tribus d'alentour et d'au-delà des plaines et des djebels apportent leurs ruses de félins et leur vaillance meurtrière. Demain il ferait le point de la situation au conseil, avec les émissaires qu'il a dépêchés un peu partout, les *rekkas*[9] qu'il a envoyés vers tous les horizons. Ce soir peut-être s'ils sont de retour et si Yerma dort de nouveau de son sommeil paisible. Mais ce n'est pas sûr. Elle vient d'avoir sa première dent. Et puis, la guerre est encore loin dans l'espace et probablement dans le temps. Ces envahisseurs ne sont que des hommes, après tout, comme les Roums, les Phéniciens et autres conquérants qui les ont précédés. Ils seront peut-être exterminés et digérés jusqu'au dernier, eux et leurs chevaux, qui sait ? Si par malheur ils arrivaient jusqu'ici, eh bien ! ce serait seulement dans dix ans. Ou quinze… ou vingt. Il connaît bien les Imazighen et leur âme trempée dans la sauvagerie lors des combats. Leur attachement à la Mère-Terre est le sien : fibres, nerfs, sang. Personne ne les a jamais transformés au cours des siècles, même « pour leur bien ». Oui, ils feraient ce qu'ils feraient pour retarder le plus longtemps possible la marche des cavaliers surgis du levant. Il leur a donné des gages, leur a envoyé ses meilleurs capitaines. D'ici là, lui, Azwaw, aurait le temps de sauver son peuple ou tout au moins d'en préserver le patrimoine en cas de malheur et jusqu'à la fin de l'éternité. D'ici là également, cette vie naissante qui est là, devant lui, éclatante de santé et de sève, aurait le temps de marcher sur ses jambes, de grandir et de courir et d'avoir toutes ses dents, de devenir une vraie femme de la terre selon la tradition des Aït Yafelman. Si elle est sortie un jour d'un ventre sec de volaille, il saurait bien façonner son ventre à elle, de ces mains que voilà, de telle sorte qu'il soit source de plaisir pour elle-même et pour l'homme – et donne naissance à des fils et des filles pleins de vigueur qui viendraient prendre la relève de la vieille génération.

Il sait que tout être est appelé fatalement à faiblir et à mourir, comme n'importe quel arbre si enraciné soit-il. Mais il sait aussi que sa propre existence a consisté tenacement à ne pas donner prise à ce que les prêtres qu'il a noyés, appelaient le destin, à ne jamais tomber dans ses pièges de mots ou d'idées. *Il ne connaît pas le destin.* C'est pour les autres. Lui ne demande que deux petites choses : qu'il y ait plusieurs jours dans une

journée et deux ou trois vies dans une vie d'homme afin que lui et les siens redeviennent ce qu'ils étaient à l'origine : tout. A la mesure de la terre et à la dimension du temps. Sans pensées et sans paroles. Jusqu'à lui et à quelques-uns comme lui, de génération à génération s'est transmise l'histoire des Premiers Hommes.

Parfois il va chercher par la main Oumawch l'amdyaz, le vieil aède aveugle, l'installe près de l'âtre. Oumawch sait, lui aussi. Il est le plus ancien des Anciens, sans âge. Au conseil, il ne dit pas un mot. Il écoute. Et, une semaine ou une saison plus tard, il fait part à Azwaw de ses réflexions, en s'excusant.

— Raconte, Oumawch ! Raconte nos ancêtres avec ta poésie. Dis à la petite comment et qui ils étaient. Elle est en âge de s'instruire maintenant.

Oumawch possède un arc. Il n'en a jamais tiré de flèche. Seulement des notes, deux, une grave suivie d'une aiguë, toujours les mêmes, sans fin. Et peut-être sans commencement dès qu'il les fait entendre. La corde est tendue à l'extrême. Du pouce et de l'index, il la pince et les résonances qui en naissent retentissent dans sa mémoire, y réveillent les échos du passé. Femmes, hommes, volée d'enfants qui l'ont suivi dans la maison d'Azwaw (mais ils l'accompagnent dans toutes les demeures de la ville, groupe compact et interchangeable) sont à présent assis en demi-cercle, attendent, les mains sur les genoux et le visage rigide. Ils ne regardent pas l'aveugle aux cheveux blancs, ni ses mains ni leurs voisins – rien ni personne. *Ils regardent sa voix,* rocailleuse comme la montagne, brisée par moments comme l'océan, et qui tantôt raconte, tantôt chante.

« Voici que derrière mes paupières closes
Tombe le rideau du sommeil et du rêve
Et voici que se lève le voile de l'autrefois,
De ce premier jour du monde
Que les hommes de notre présent et tous ceux
Qui les ont précédés le long du temps
Ont caché par l'ombre de leurs paroles… »

Il marque une pause, mais il continue de jouer les mêmes interminables notes, de plus en plus rapides. Il est là, très fragile, presque sans consistance, la tête penchée de côté, surpris de ne pas entendre les ricanements qui concluent d'habitude la première strophe du poème du

monde.

— Continue, Oumawch ! dit Azwaw. Il n'est pas là. Raconte en paix. Il est parti.

Enfants, femmes, hommes répètent d'une seule et même voix :

— Il est parti. Raconte, *amdyaz !*

Personne ne dit à personne de qui il s'agit : *s'il* est parti, *il* est parti. C'est comme ça, c'est la vie. Oumawch hoche la tête, fait retentir la note grave, sept fois. Puis l'aiguë, une fois. Il dit :

— Ma mère me l'a raconté voilà longtemps, très longtemps. Et ma grand-mère l'avait raconté à ma mère. Et ainsi de génération en génération en remontant le temps. Et ainsi notre mémoire ne s'est pas perdue. Je vais vous dire la véritable Histoire : celle de la Terre. Et je vous dirai ensuite comment s'est *légendée* l'Histoire des hommes qui a pris tant de place depuis, faite de bruits et de vents, et qui peu à peu a remplacé l'Histoire de la Mère nourricière, jusqu'à l'effacer comme un vêtement décoloré. Allez, chante, ma musique, chante !…

Il tend encore un peu plus la corde de l'arc, la fait vibrer jusqu'à la limite de l'ouïe. Il chante :

« Au commencement de tout était la Terre
Au-dessus d'elle, autour d'elle, était rien.
En son sein il y avait plusieurs vies
Au-dessus d'elle, autour d'elle, ténèbres et froidure.
Il y eut sept périodes, sept créations :
Elle donna naissance à son premier enfant
Pour réchauffer le monde : le soleil
Qui, par la suite, eut une nombreuse descendance : les étoiles.
Elle créa ensuite les habitants
D'entre Terre et ciel : les oiseaux
Afin de maintenir jusqu'à la fin des temps
Le soleil et les étoiles en vie.
Au cours de la troisième période, elle donna,
Parce qu'au-dessus d'elle, autour d'elle, tout était sec,
Oui, elle donna d'abondance son lait :
L'eau des sources, des *issafen*[10], des mers et des nuages… »

Il marque une nouvelle pause, tend l'oreille. La voix qui généralement

lui apporte la contradiction ne s'est pas fait entendre. Pas un mot, pas un rire. Azwaw se lève, tend au vieillard une cruche de lait, une poignée de dattes. Il dit :

— Bois et mange, homme inspiré. Prends des forces pour faire revivre le paradis d'autrefois. L'homme ne viendra plus.

Et tous de s'exclamer :

— Plus jamais.

Si Azwaw croit à la création du monde telle que Oumawch la dévide et la chante depuis toujours, c'est parce que sa propre mère la lui a contée en mille et une veillées, avec presque les mêmes mots, mais maternels. Il était tout enfant. Elle était une femme simple. Pour ressusciter les Temps Lointains, elle se servait d'un *bendir :* un cerceau de bois sur lequel elle avait tendu, fixé une peau de chevreau fraîchement tué. Avant d'y laisser courir ses doigts, elle le réchauffait au-dessus de la braise jusqu'à ce qu'une seule note tirée du centre du *bendir* déclenchât une infinité d'échos. Elle fermait les yeux, à la croire aveugle elle aussi, se laissait guider par les battements et leurs résonances pour trouver la parole, le rythme, les émotions de son enfance – et de celle de ses ancêtres. Très souvent, elle pleurait, ne pouvait plus continuer. Et c'était à chaque fois comme une femme plus ancienne, de plus en plus ancienne, qui se souvenait et éclatait en sanglots. Elle disait alors : « Demain. » Voilà longtemps qu'elle est morte. Mais elle demeure. Azwaw sait bien qu'en écoutant la voix d'Oumawch, c'est surtout celle de sa mère qu'il entend encore. Elle lui a tout appris, depuis la faim jusqu'à la soif de la vie.

Les poissons des rivières et des mers pour s'allaiter de l'eau de la Terre ; la chair que cette même Terre a donnée sous forme de verdure, d'arbres et de fruits et les animaux pour s'en sustenter qu'elle a enfantés ; le mariage de toutes les créations précédentes (animaux, verdure, eau, oiseaux, soleil) pour en faire la femme et l'homme ; et enfin, la septième période qui ne faisait que commencer : celle de l'équilibre de toutes les offrandes de la Mère nourricière – oui, certainement, oh oui ! Azwaw voudrait bien ajouter foi à ce qui parvient jusqu'à lui en cette fin du VIIe siècle, simplement parce que la créatrice de ses jours le lui a dit en battant du *bendir*. Mais sa mère n'est plus de ce monde. Ses aïeux encore moins, à qui il aimerait tant ressembler. Elle et eux ont eu peut-être la chance de vivre plus près de l'aube de la création. Lui, il est témoin : ce siècle est déconcertant au-delà de l'expression, cruel et terrible, et il lui faut à tout instant faire face aux événements, faire passer les croyances au

second plan et agir afin de maintenir sa communauté en vie. La digue de l'Oum-er-Bia pour contenir les inondations dévastatrices, c'est lui qui l'a construite. Pas le fleuve ! La herse de pieux fichés en pleine mer, dans la rade, pour éventrer les felouques des envahisseurs venus de l'autre horizon, c'est encore lui, c'est son œuvre. Pas celle des dieux. Les habitants de la ville, c'est lui qui les a forgés, soudés les uns aux autres. Pas les Anciens ! Auparavant, ils formaient trois clans de la même tribu : les marins, les agriculteurs et les pasteurs avec leurs troupeaux. Étrangers les uns aux autres, chacun sur son territoire du même territoire, sans partage ni pardon. Et, dans chaque clan, des castes cloisonnées depuis les guerriers jusqu'aux pleureuses et au fossoyeur. La mère d'Azwaw, fruste et pure, était servante d'un prêtre d'il ne savait quel dieu. Elle mourait de faim. Elle se nourrissait et nourrissait ses enfants des légendes de l'autrefois. Récemment, retournant un champ en friche, Azwaw l'a revue au grand soleil d'été : des ossements. Elle portait encore autour du cou son collier de plumes de coq.

Oho ! non ! Il ne dit rien à personne de ce qu'il pense, de ce qu'il a fait ou compte faire. S'il parle, c'est à lui-même, dans les ténèbres de la nuit, avant de s'endormir. Et plus tard il dira la vie à sa fille, quand elle sera en âge de ne plus jouer. Combien de fois n'a-t-il pas prévu la catastrophe des mots ! Car il sait que maintes tribus, jadis vigoureuses, se sont désagrégées parce qu'elles s'étaient reposées sur leur passé. Et pas simplement des tribus, mais des peuples entiers : Roums, Phéniciens, ceux du *Yunan*, ceux de *Misr*{11}… dont les aèdes racontent maintenant l'histoire, belle et triste en vérité.

— Raconte, Oumawch ! J'ai mal aux reins à force de bêcher. Fais-moi rêver.

Far'oun ne réagissait pas autrement, après tout. S'il apportait la contradiction, s'il ricanait à l'écoute de l'Histoire de la Terre, c'est qu'il aimait celle-ci. Il la connaissait. C'était son métier : tailleur de pierre. Il a quitté la vie, les pieds devant. Ou plutôt la tête devant, pauvre borgne ! Il voulait à toute force construire un grenier à céréales avec des pierres. On a eu beau le raisonner, lui expliquer du côté droit (là où se trouvait son œil), avec des mots très simples, que le pays de Misr qui lui emportait la bouche était là-bas tout là-bas, très loin dans le lointain, qu'il était habité par les *Misriyine*{12} et qu'ils fassent ce qu'ils veulent selon leurs coutumes ! Leur *assif* était bordé de sable et de rocs, à ce que l'on disait. Non de champs et de forêts. Eux, les Imazighen, toujours ils avaient

engrangé le grain entre un toit de chaume et un faux plafond de roseaux. Les silos de la communauté étaient édifiés ainsi, trois ou quatre, solides : troncs d'arbres abattus par les tempêtes et pisé pour les fondations ; roseaux de l'Oum-er-Bia et chaume pour le reste. Il n'en manquait pas. Alors pourquoi creuser, soulever des masses pesantes, user la machine des Yahoud montée sur roues ? Quels mulots ? quels rats ? Il faut bien qu'ils mangent, ces rongeurs ! Passe encore pour une digue, un fortin, une maison à la rigueur. Mais pourquoi emprisonner (pour des années) et faire moisir les fruits de l'épi dans cette sorte de tombeau ? Far'oun ne démordait pas de son idée. Il voulait bien faire, apporter à ce qu'il « scientifiait » la... la comment donc ? Ah oui ! la « civilisation des Pharaons et des dieux ». C'était très difficile de parler avec un étranger, avec un frère encore moins. Et chacun sait que celui qui a un œil unique voit plus grand et plus loin que celui qui n'en a que deux. Un bloc de pierre lui est tombé dessus, qu'il était en train de tailler près de la rive, l'a entraîné et aplati dans le lit du fleuve. On les y a laissés tous les deux : le bloc est trop lourd et l'homme est encore mort.

C'est sur ce rocher blanc que Yerma battra un jour son linge en chantant la chanson de la pêche. Elle ne sait pas. Elle n'a pas connu son grand-père. Personne d'ailleurs ne lui a dit qu'il a existé. Pas même Dada. Les ordres sont les ordres.

Dada n'est pas encore morte. Mais ça ne saurait tarder. C'est ce que pense Azwaw, qui la voit tourner et tour-niquer dans la maison, à la recherche d'activités de fourmi. La nourrice avait fait son office. Il lui a alors dit de partir. Pour la remercier, il lui a donné la chèvre : elle, non plus, n'avait plus de lait. Dada est restée. Il lui a bien dit de partir, elle aussi. Mais elle ne savait où aller. Elle était pleine de bonnes intentions, s'était attachée au maître et aux lieux et... oui, ma foi, elle voulait s'occuper de l'enfant. S'occuper de Yerma ! Azwaw l'a regardée sans un mot. Une seule fois. Depuis lors, elle a la permission de garder la petite quand Azwaw est appelé en catastrophe à la ville ou lorsqu'il a des besoins pressants. Comme il ne répond à son tintamarre de paroles que par monosyllabes (« Oho ! » – « Aha » – « Eh ? » – « Eyyeh ? »), elle a pris l'habitude de soliloquer du matin au soir. Parfois elle apostrophe les objets et les animaux : la marmite en terre, le coffre à linge, le balai en genêt qu'elle promène de chambre en chambre, l'âne rouge qui se bat les flancs dans la cour. Il faut qu'elle s'occupe et elle n'a rien à faire. Ou si peu : préparer les repas, marcher sur la pointe des pieds et mouvoir son

corps sans trop de bruit. Azwaw l'observe de ses yeux aigus, rit sous cape. Il aime bien étudier la nature humaine.

Dada fait toujours partie du Deuxième Conseil. Mais d'autres femmes y sont entrées, plus jeunes et plus fraîches – plus sensibles aussi aux petites affaires des hommes. Et puis, un Troisième Conseil s'est constitué : celui des Membres actifs du village. Peut-être sous l'influence d'Azwaw ? Il ne le sait pas lui-même. Il a juste émis l'idée que, si les Anciens apportent la voix de leur expérience et de leur sagesse à la communauté et si les femmes représentent l'avenir qu'elles ont procréé, il serait souhaitable que le labeur des hommes qui n'étaient ni des vieillards ni des femelles pût s'exprimer librement. Sans trop y attacher d'importance, il a ajouté : « Ainsi, ils seraient avec nous et non contre nous en cas d'adversité. Ils obéiraient plus spontanément à vos décisions d'aînés, puisqu'ils auraient l'impression d'être vos égaux. »

Et il n'a plus rien dit. Il a laissé les autres prendre leurs responsabilités. Cela s'est fait sans trop de difficultés : deux ou trois lustres de palabres et de marchandages. Le Troisième Conseil s'est formé – le plus humble de tous en apparence, le plus actif dans l'ombre. Si la plupart de ses membres sont des lieutenants et des hommes de main d'Azwaw, celui-ci n'y est pour rien. Plus que jamais, il n'est que le porte-parole des Trois Conseils. Un simple exécuteur de leurs ordres.

Oui, le fossoyeur va bientôt creuser une tombe dans le nouveau cimetière, près du port. Dada en a bien besoin, eh ? Elle est veuve, sans descendance, si elle a aidé tant de femmes à accoucher et à dominer leurs hommes. On ne fait plus appel à ses services. Quelques rumeurs se sont répandues dans le village, dont Azwaw ne veut pas entendre parler. Il ne s'occupe guère des détails. Il se souvient, certes, qu'elle lui a tenu tête un jour devant Hineb. Mais c'est loin dans le temps ! Il regarde d'un œil attentif cette femme qui remue les lèvres et circule du matin au soir dans la maison, des chambres au patio et du patio dans la cour, trop vieille et trop coriace pour intéresser encore un homme, à la recherche de quoi au juste ? Elle grignote toute la journée, rit sans écho, invente la poussière et les toiles d'araignée. Il l'a attelée à l'araire pour l'occuper pour de bon – et pour faire reposer le pauvre bœuf. Mais elle a fondu en suée et en larmes à la fin d'un seul après-midi. Il sait très bien que ce qui lui manque en vérité, ce n'est pas la compagnie, le besoin de parler et de « s'échanger » avec ses semblables, mais bien la solitude. Certains individus sont ainsi : aussi tordus que des *sedras*[13], épineux pour eux-mêmes, incapables de

donner le moindre fruit. Autant s'en débarrasser tout de suite. Mais ils ne se laissent pas tuer facilement. Trop d'épines. Racines aussi dures que du roc.

Si Dada, toute la journée, n'arrête pas de « lavager » et d'user l'eau, comme si un bébé ne pouvait pas rester mouillé l'espace d'un gloussement de poule, il sait pourquoi : elle est à la recherche de la sève qu'elle n'a jamais eue. Et la sève, dès la première jeunesse, c'est la maturité. Aussi bien pour les arbres et les fleuves que pour les humains, tout le monde le sait. Certaines tribus n'arrivent pas à maturité, d'aucune façon, quels que soient leurs actes ou leurs paroles. C'est pourquoi elles disparaissent dans les trous de la mémoire, comme des rêves. Il suffit d'un petit événement inattendu (invasion de sauterelles, typhon, épidémie, inondation, ou autre calamité) pour savoir qui est bon et qui est mauvais, les peuples qui se nourrissent de la vie et ceux qui cultivent la mort. C'est à ces moments-là que se révèle la véritable nature des humains. Azwaw l'a maintes fois vérifié. Non, oho ! il ne fait pas confiance aux animaux à deux pattes. Quand les maisons regorgent d'abondance, leurs habitants vous regardent avec âme. Et puis, survient la sécheresse et il n'y a plus d'âme ni même d'yeux. Ainsi, l'année où l'Oum-er-Bia a tari…

6

La disette sévissait, la fièvre était partout qui vous saisissait un homme debout, le rendait tout noir avec des boules dans la nuque et le terrassait sous vos yeux en une journée. Mais, pour Dada, il y avait plus grave encore : le manque d'eau. Avec quoi « lavager » ? Azwaw l'a attachée à l'une des norias de la ville, comme il le faisait pour tous les Ait Yafelman à tour de rôle, enfants compris. Les enfants avaient soif, eux aussi.

— « Lavage » rien du tout ! Si tu veux boire, tu tournes. C'est simple, eh ? Peut-être que tu ramèneras du fond de la terre un peu d'eau bourbeuse. Et si jamais tu « lavages » quoi que ce soit avec une seule goutte de cette eau, je te livre à ceux-là qui retroussent les lèvres de faim. La viande de vieille bonne femme se mange, eh ? Le sang se boit. Allez, tourne pour continuer de vivre. Tourne avec tes pensées pleines de piquants et d'épines !

C'était tout drôle de la voir ahaner, la peau de plus en plus flasque et battante autour de son corps comme une vieille couverture. Il s'attendait à la voir crever sur place. Réellement. Elle a survécu. Elle a aidé à enterrer les autres, plus jeunes qu'elle et plus espérants. Elle a résisté à la famine, à la fatigue, à la maladie noire – résisté à tout et à elle-même. Certains *sedras* étaient déjà là, avant la tribu. Lui survivront.

C'était l'époque du renouveau. Et puis… Et puis, le temps chevaucha le temps, l'été arriva en plein printemps et dura plusieurs saisons. A peine jaillies, s'étaient évaporées les sources dans tout le sud du pays. Certains même disaient à l'ouest et au nord, et dans le pays voisin, par-delà les grands djebels. Cuite et recuite, tintante était la terre sous les pas. Du matin au soir, jour après jour, le soleil blanc, irradiant. La nuit, la chaleur qu'il laissait derrière lui, comme un au-revoir de braise. Et il revenait le lendemain, le surlendemain. Pas de vent, pas même une brise marine, ou si peu, aussi fugace qu'un souffle.

Grillèrent les fleurs et les bourgeons dès le premier midi. Se

torréfièrent l'orge et l'épeautre. Brûla le chaume des toits dans une fumée épaisse, âcre. Grésillèrent lézards dans leurs trous, insectes dans leur fuite, et ce qui restait d'herbe jaune. S'effeuillèrent les arbres, jusqu'aux cèdres séculaires. Ruissela maigrement le fleuve éternel, goutta les dernières gouttes de son eau, telle une mère harassée à la fin de l'allaitement. Puis s'asséchа. Alors haleta le sang dans les veines et durcit la peur dans les cœurs – qui se révélait être le vrai courage. Mouraient les gens par dizaines, affaiblis par la faim, la soif, frappés ensuite par la fièvre noire, même parmi les Yahoud. Leur médecine ne leur servait de rien, qui avait naguère guéri tant de maux. A voix unies et hautes, ils demandaient miséricorde à leurs deux dieux, Yhw et Moussa, et à un troisième dont ils imploraient la venue, un certain Massih. « *Ya wili ! Ya wiliwili !...* » Ils répandaient de la cendre sur leurs têtes, se labouraient les joues à coups d'ongles. « *Ya wiliwili !...* » Leurs prières aiguës, bouleversantes, montaient depuis le port, couvraient l'agonie des vivants et les soubresauts des charrettes qui conduisaient les morts vers la falaise, au trot des bourricots.

Quelqu'un cloue une étoffe rouge à la porte de sa maison pour avertir que la maladie vient d'y entrer, qu'il ne faut pas s'en approcher. Un autre un peu plus loin. D'autres encore là, et puis là, là-bas, de place en place. Toute la ville retentit de coups de marteau à mesure que les jours s'ajoutent aux jours. C'est la loi d'Azwaw. Dès le premier jour, il a fait incendier par ses hommes la maison (avec ses occupants) où l'on avait celé un mort. Un cadavre peut contaminer les vivants et, lui, il n'aime pas la mort. Comme cet exemple n'avait pas suffi, il a donné l'ordre de brûler tout le quartier. Ce qu'ils ont fait. Ils n'obéissent qu'à lui. Voilà longtemps qu'il les a placés aux postes clés, en prévision d'une de ces calamités du ciel ou de la terre. Sortis de l'ombre, ils sont maintenant à pied d'œuvre, des jeunes gens déterminés, à qui rien ne fait peur. On les appelle les Veilleurs. Régulièrement, Azwaw leur distribue leurs rations d'eau bien claire et fraîche. Lui seul connaît la cachette, prévue des années à l'avance.

— C'est de l'eau tombée du ciel, eh ? leur dit-il avec son rire de bronze et de sarcasme.

Il est partout à la fois et même là où il n'est pas. Debout, entièrement nu, le corps enduit jusqu'aux yeux d'un mélange d'argile et d'huile d'argane pour se protéger de la maladie – et pour glisser entre les doigts d'un assaillant toujours possible. Une ficelle fait le tour de chacun de ses

poignets, plusieurs fois, la largeur d'un bracelet. Au bout de la ficelle, une petite boule de fer, d'apparence anodine. Il suffit d'une détente du bras, la ficelle se déroule, la boule se met en mouvement et fait éclater une tête comme un melon mûr. C'est un cadeau de Moushi le rabbin, le chef de la tribu des Yahoud.

Yerma est à califourchon sur les épaules d'Azwaw. Nue elle aussi et couverte de cette espèce de pâte grisâtre qui lui fait comme une seconde peau. Elle a neuf ans, inséparable de son père, de jour comme de nuit. Elle sait que rien ne peut lui arriver, ni à elle ni à lui, tant qu'ils seront ensemble. C'est à cette époque qu'ils ont pris l'habitude de dormir dans la même couche.

Au petit matin, une porte s'ouvre, se referme très vite, comme à regret. Un cadavre est sur le seuil, gonflé par la chaleur de la nuit. Sortis de la forêt, les loups donnent de la voix, les hyènes, les chacals. Ils cernent la ville, en dépit des feux de guet et des brandons enflammés qu'on leur jette entre les yeux. Chaque jour, ils s'enhardissent et s'approchent davantage. Sauvages ou redevenus sauvages parce qu'ils n'ont plus de maîtres, les chiens ont tôt fait de bondir, plus affamés que les autres. C'est à eux d'abord que les Veilleurs disputent les cadavres à coups de pierres et de triques, puis aux meutes, avant d'aller les jeter dans l'océan, du haut de la falaise noire. Ils les arrachent souvent aux humains aussi, que le besoin de viande a fait sortir de leur humanité et qui mangeraient même leur mère.

Pour Azwaw, la famine a été une bénédiction. Il a dit aux Veilleurs :

— Donnez les morts à ces animaux qui aboient. Ils ont faim, après tout.

Il a placé chacun de ses hommes à l'endroit qu'il fallait, en une gigantesque embuscade. Les massues ne manquaient pas, les pieux ni les fourches. La patience encore moins. Il a lancé un ordre bref :

— Tuez !

Plus tard, il a réuni la tribu sur la grand-place, fouillé l'assistance de son œil aigu. Il a dit lentement, avec beaucoup de douceur :

— Voilà de la bonne viande pour calmer votre faim et du sang chaud pour étancher votre soif.

Il a hurlé aussitôt :

— N'y touchez pas.

Avec un fouet, séance tenante il a formé des *rezzous,* des petits commandos de chasse qu'il a poussés devant lui vers la forêt, chacun

d'eux traînant par les pieds un cadavre en guise d'appât.

— Allez-y maintenant ! Chassez les chacals et les loups ! Arrangez-vous pour ne pas être dévorés par eux. Gagnez votre subsistance. Ou que la faim vous torde et la soif vous étrangle ! La vie est une question de vie et de mort. Rien de plus.

Et il a mis les Veilleurs à la lisière de la forêt, tout du long, comme un cordon. Prêts à tuer les fugitifs à la moindre apparition d'un bout d'oreille, jusqu'à ce que les Aït Yafelman sortent de leur peur et redeviennent des Aït Yafelman. Cela a duré longtemps. En suite de quoi, il leur a fait retrouver le chemin de la mer. Et du poisson que, dans leur désagrégation, ils avaient oublié. Que s'il n'y en avait plus près de la côte brûlée par le soleil, qu'ils aillent donc un peu plus loin le déloger du fond de l'océan. Les barques étaient là, les voiles, les avirons et les nasses. Les Veilleurs à l'affût derrière les rochers, munis de frondes.

De chaque Fils de la Terre épargné encore par la fièvre noire, il en a fait quatre : un pêcheur, un chasseur, un guerrier et un agriculteur creusant la terre dure à la recherche d'un peu d'humidité. Sans compter les heures que tous devaient à la noria, attachés, puisant l'ultime eau du puits. Tout produit de leur labeur devait être mis en commun. Cela aussi a duré longtemps : certains se rebellaient contre la nouvelle loi et Azwaw leur brisait littéralement les reins. Tous les jours, en rentrant dans sa maison du promontoire, il comptait les morts dans sa tête. Ceux qui avaient quitté naturellement la vie et ceux qu'il avait frappés un peu trop fort. Autant de mauvaises branches élaguées sur l'arbre de la tribu.

— Combien aujourd'hui, ma petite lune ?

— Onze, Pa, répondait Yerma juchée sur ses épaules.

— C'est tout ? Tiens ! J'aurais cru davantage. J'ai mal aux poignets.

Oui, décidément il en mourait moins au fil des semaines, va savoir pourquoi. Mais, à tout prendre, qu'ils crèvent par familles entières ou l'un après l'autre, s'il ne devait subsister au bout du compte que lui et Yerma, eh bien ! ils seraient capables à eux deux de faire germer une tribu nouvelle. Cela, il en était sûr. Il fallait du temps et il avait tout son temps.

— Pas trop fatiguée, ma petite lune ? demandait-il à sa fille en l'aidant à mettre pied à terre.

— Non, Pa.

— Alors viens.

Et ils allaient boire de l'eau bien froide, d'abondance. Des générations de pluies s'étaient accumulées dans l'immense citerne souterraine.

Far'oun le Borgne n'était pas si fou que cela, après tout. Son œil unique avait vu loin dans le temps. Il suffisait de connaître la dalle à soulever parmi les dalles du patio. Mais pourquoi l'indiquer aux frères qu'une petite sécheresse, une petite famine avaient rendus étrangers les uns aux autres ? Qu'ils aillent à la recherche de leur eau et de leur vie !...

— Viens t'étendre, disait Yerma de sa voix impérativement douce. Viens te reposer près de moi.

Voilà longtemps que Dada dort dans l'appentis de l'âne, loin de la maison, pour ne plus entendre ce qu'elle hait et aime à la fois – ce qu'elle n'a jamais geint ou crié. Elle est brisée par la vie. Mais elle ne veut pas mourir. Pas avant Azwaw.

Au début, quand il a vu Dada s'étendre sur sa litière, l'âne n'a rien dit. Et puis, il est allé quelque part, lui-même ne savait où, très loin de l'appentis. Passe encore pour la nourriture qu'il glane dans les détritus, la soif qui le tenaille, l'aiguillon qui s'enfonce dans sa croupe décharnée, les charretées puantes qu'il tire toute la journée. C'est son lot de bête. Il est patient devant toutes les épreuves. La vie est la vie. Mais il ne peut plus supporter les ronflements de cette deux-pattes.

Si, au cours de sa longue lutte contre la couardise de ses frères de sang, contre l'hostilité des éléments et l'inconnu que représentait la fièvre noire, Azwaw s'est reposé une nuit complète ou l'espace d'un rêve, il ne s'en souvient plus. Ses muscles et ses sens étaient tendus à l'extrême, depuis si longtemps, en une veille de tous les aguets. Car il n'y avait pas eu que les humains. Les dieux étaient revenus, plus jaloux et vengeurs que jamais, terrifiants parce que terrifiés, eux aussi : un nouveau Dieu avait surgi du désert qui avait nom Allah et les chassait tous devant lui à un train d'enfer. La sécheresse, la disette, la maladie et la peur de mourir surtout avaient enfanté d'autres prêtres, avec chacun sa sphère d'influence et son troupeau de croyants, aussi maigres et hargneux que des sloughis. Croissaient les prophètes en nombre et multipliaient en imprécations, fissurant le lent, patient travail de cohésion forcée, parcellant en une multitude de clans la communauté qui était sur le point de renaître.

— Les Arabes sont en marche ! Je les vois dans ma tête.

— Leur Dieu est descendu du soleil dans une boule de feu. C'est pourquoi tout flambe dans le monde, je vous le dis !

— Ils ont franchi les djebels, montés sur des dragons étincelants...

Tandis que du Nord parvenaient les nouvelles des ultimes combats.

Valeureux guerriers s'il en fut, les Rifains, les Aït Cherarda, les Aït Snassen appelaient leurs frères à l'aide.

— A l'aide ! Des armes, des vivres, des hommes !

Couverts de poussière jusqu'aux cheveux, durcis par la fatigue jusqu'aux ongles, les émissaires succédaient aux émissaires. « A l'aide ! » Mais où étaient les vivres et les hommes ? Et quels hommes ? Tels des ouragans, Azwaw et ses Veilleurs ne cessaient de tomber sur les prêcheurs qui n'avaient plus que la parole en fait de vie et sur leurs groupes de fidèles qui n'étaient plus que des oreilles de foie jaune. A penser à ce qu'avait été cette terre des Aït Yafelman et à ce qu'elle pouvait redevenir pour peu qu'elle eût encore ses fils, un paradis luxuriant baigné par la Mère du Printemps, Azwaw devenait comme fou, au-delà de toute colère d'animal. Était-il si difficile, voire impossible, de tuer la mort ?

C'est alors qu'on l'attaqua. Prêtres des ténèbres antiques et prophètes d'un avenir de géhenne avaient répandu la bonne parole. Azwaw était l'allié des cavaliers d'Allah ! Il leur avait envoyé ses meilleurs capitaines qui avaient décimé les autres tribus, avaient bouché les sources de l'Oum-er-Bia, détourné le cours du fleuve à tout le moins. Il avait trahi les dieux ancestraux pour servir leur divinité sans visage et sans nom. Il méritait la mort. Un guet-apens à la tombée de la nuit. Une douzaine d'hommes armés de lances et de matraques. Un détour du sentier escarpé qui menait vers la maison du promontoire. Six hommes devant. Six derrière. Le meurtre dans les yeux.

Les sens d'Azwaw étaient si aiguisés et depuis si longtemps qu'il pouvait entendre la présence de quelqu'un retenant son souffle dans la nuit la plus noire. A plus forte raison la pierre qui venait de se détacher et roulait sur le chemin. Avant qu'elle n'eût terminé sa course, lui s'était arrêté, et, en un seul et même geste, il avait plaqué Yerma dans une anfractuosité de rocher (« Bouge pas ! Aie pas peur ! »), détendu les bras, fait face avec un grand cri sans fin pour appeler les Veilleurs : « *Yéééééhooooo.* » Fulgurèrent les terribles boules de fer au bout de leurs ficelles en moulinets frénétiques, se brisèrent sec des poignets, volèrent des crânes en éclats.

— Ne les tuez pas ! Capturez-les vivants ! Je les veux vivants !...

Les survivants, huit ou neuf, il en fit deux lots, au jugé. Au jaugé. Il n'hésita pas un souffle. Ceux qui étaient repentants, il les fit enchaîner par ses hommes aux pilotis qui soutenaient le ponton du port. A marée basse. La mer montait vite et haut en cette période d'équinoxe. Quant aux

autres, les plus mauvais, il les nomma séance tenante chefs de quartier, fit approuver sa décision par ce qui restait d'Anciens. C'était ce qu'il fallait faire. La parcelle d'autorité qu'ils venaient de recevoir alors qu'ils s'attendaient à une mort sans merci, eh bien ! ils allaient l'exercer à plein pour mater leurs frères. Azwaw le savait de science certaine. Il souriait.

Entre eux et lui, il y avait eu un pacte au terme de négociations menées tambour battant, fondées, en ce qui le concernait tout au moins, sur une volonté de refus. Toujours, en toute circonstance, il avait agi ainsi : pour obtenir ce qu'il cherchait, le négociateur ne devait laisser aucun doute sur sa propre capacité de rompre.

7

C'est dans la maison bâtie sur le promontoire, solitaire et solidaire comme une vigie, que se réunissent maintenant les Trois Conseils en assemblée plénière. Elle est solide et vaste, domine la ville, les hommes et les événements. C'est de là qu'une nuit Azwaw a perçu un doux clapotis, étranger à tous les bruits familiers de la mer. Aussitôt il a fait battre des tambours, allumer des feux de joie : le fleuve était revenu. Maigre encore et chétif, famélique, ruisselant avec peine comme s'il venait de traverser un désert long dans l'espace et le temps et retrouvait enfin son lit. Debout dans son lit, couchés, assis, dansants, les Ait Yafelman s'abreuvaient de son eau, s'y purifiaient le corps et l'âme, s'embrassaient en frères, chantaient et sanglotaient avec des rires de déments. L'Oum-er-Bia n'était pas morte ! Elle était là !...

« *Assoiffés, qui donc étanchera notre soif*
Sinon toi. Mère du Printemps ?
Tombés sur le chemin de la vie,
Qui donc nous relèvera
Et nous montrera la vérité.
Sinon toi, assif *éternel ?*
Gloire, gloire, gloire à toi !... »

Des jours et des nuits durant, par clair de lune ou à la lueur des torches, sous les pluies qui se déversaient des cieux ouverts en déversements bénis, éclairs, vent, tonnerre, ils restèrent là, sur les rives du fleuve, reculant à mesure que montaient les eaux. Renaissait l'herbe sous leurs pieds, autour d'eux reverdissaient les arbres, de nouveau sourdaient les sources des collines comme autant d'hymnes à la vie. Battait la gratitude dans le cœur des hommes, à éclater. Les plus heureux étaient les prêtres et les prophètes, les plus péremptoires aussi dans le verbe – du moins ceux dont les jambes avaient été plus rapides que les

coups d'Azwaw et de ses Veilleurs. Mains tendues, l'œil illuminé, ils allaient de groupe en groupe : Ne l'avaient-ils pas annoncé ? N'avaient-ils pas expliqué les présages en termes clairs ?

« Que vais-je faire d'eux ? », se demande Azwaw, seul dans la multitude qui lui embrasse les pieds et les mains et l'honore comme le plus grand des dieux et l'accompagne partout aux sons profonds des *bendirs* et aigres des flûtes-roseaux. « Que vais-je faire d'eux tous tant qu'ils sont, depuis cet enfant à la mamelle jusqu'à ce vieillard qui s'accroche à mon cou ? »

Non, il n'est pas triste. Ni triste ni las, en vérité. Plus lucide que jamais – et peut-être tendre, à présent que l'épreuve est passée. Est-il possible qu'on quitte un jour sa terre natale, qu'on la renie en lui tournant le dos, et puis… et puis que l'on y revienne comme si rien ne s'était passé en ton absence, comme si elle n'avait pas eu besoin de toi ? Ceux qui se sont enfuis dès les premiers signes de la calamité sont maintenant de retour, baisent à pleines lèvres la Mère nourricière qu'ils avaient abandonnée pour s'occuper d'abord de leur propre sort. Pleurent d'amour retrouvé. Mais les oiseaux aussi sont de retour, par légions d'ailes et d'appels, les grives et les gypaètes, flamants roses et corbeaux-craves à bec jaune, ibis blancs, les bouvreuils, les engoulevents, les oiseaux du paradis : ceci est leur terre, leur eau, leur paix. Et qui sait ? Peut-être ont-ils retrouvé le nid de leur enfance, où les œufs sont déjà en couvaison. Oui, même la mort enfante la vie. C'est ce que se dit Azwaw, à l'écoute de l'océan de leurs trilles et de leurs cris, et des meuglements doux des bêtes à cornes là-bas, dans les prairies grasses à flanc de coteau, qui mettent bas leurs petits.

S'il n'a rien oublié de rien, pas une parole, pas un seul geste de lâcheté, c'est parce qu'il sait maintenant que l'avenir dure aussi longtemps que le passé, tous deux faits d'ombre et de lumière, que c'est cela la signification de l'alternance du jour et de la nuit. Quand les cavaliers d'Allah seront là, aux portes de ce paradis qui vient de triompher de toutes les nuits, de toutes les sécheresses et du cœur desséché de la plupart de ses fils, oui, qui trouveront-ils devant eux ? Quelle foi ? Très loin dans la tête d'Azwaw, germe une idée. Elle est informe, vague encore, rien qu'une semence d'idée – mais elle chemine et s'étend le long de tous les siècles à venir. Il essaie de lui donner corps, de tout son désir acéré, tandis que, étreignant Yerma, il la fait jouir à cris de vie et de mort et de résurrection et répand sa semence d'homme dans son

jeune corps aux formes menues et pleines à la fois. Que si ! les Conseils peuvent bien attendre que l'avenir de la communauté tout entière se précise dans son crâne. Pour les avoirs vus de ses yeux, il sait que les Anciens ont eu bien de la peine à grimper le sentier abrupt qui mène à sa maison. Mais ils connaissent la valeur de la patience, puisqu'ils sont si vieux. Ils peuvent donc attendre encore une heure ou deux, le temps qu'il savoure le plaisir tout au fond. Yerma est si fraîche et ardente au réveil ! Pour lui comme pour elle, chaque matin est une renaissance.

L'autre aussi peut attendre dans sa couche. Il restera bien un peu de sève pour elle, vaille que vaille. Hineb. Elle est revenue avec le fleuve. Il l'a acceptée. Franchie la porte de la chambre, les membres des Conseils qui sont en train de prendre leur mal en patience dans le patio, et dont les discussions empêchent Azwaw de penser sainement, n'ont besoin, eux, que de mots.

Sourds, lourds et lents, les roulements des tambours tout au long du corridor. Leurs résonances que traverse, telle une longue déchirure, l'élévation soudaine d'une flûte-roseau, à l'entrée du patio à ciel ouvert. Puis tout se tait. Leur silence s'ajoute au silence des hommes qui se sont brusquement mis debout, tous.

Deux haies de Veilleurs vêtus de cuir, buste et regard droits, lances entrecroisées sous lesquelles passe Azwaw à pas mesurés, comme s'il avait l'éternité devant lui – un homme grisonnant, trapu, visage rond, mûr, souriant. Des yeux attentifs, compréhensifs, avec un arrière-plan de rire. Yerma le suit à distance. Elle le dépasse d'une tête. Sa démarche est quelque peu nonchalante, ses gestes comme mous. Les toux, les murmures ne reprennent que lorsque Azwaw a installé sa fille sur le coffre d'honneur, celui qui est recouvert de peaux et bordé de coussins, à l'ombre du figuier. Lui reste debout, élargit son sourire. Il dit :

— Moushi, chef des Yahoud, ta médecine d'herbes et de sortilèges a vaincu la fièvre noire. Les prières de ta tribu ont fait renaître le fleuve et le reste. Grâces en soient rendues à vos ancêtres et à vos deux dieux. Comment s'appellent-ils déjà ?

Moushi baisse sa tête d'albinos. D'un index très doux, Azwaw lui soulève le menton. Sa voix est très grave quand il ajoute :

— Ces deux billes de métal que tu m'as offertes un jour en échange de ma protection pour ta tribu m'ont sauvé la vie.

Sans plus attendre, il pivote sur ses talons, se dirige vers Hiempsal, le doyen des Anciens. Oumawch l'aède a quitté la vie parmi les premiers partants. Heureux les aveugles en ce monde ! Azwaw dit :

— Hiempsal, l'ancien de nos Anciens, grâces soient rendues à ta sagesse ! C'est toi qui m'as montré le chemin de la ténacité, alors que mes genoux tremblaient et que claquaient de peur mes dents que voilà !

Il retrousse les lèvres à la manière d'un renard, montre les dents à Hiempsal jusqu'aux molaires. Il dit :

— Je n'ai fait qu'appliquer ce que tu as lu dans ton omoplate de veau. Elle affirmait que nous devions nous soumettre à la colère des dieux. Tu l'as encore, ce vieil os ?

Sans se retourner, il brasse l'air derrière son dos en agitant la main comme une godille, afin d'apaiser la marée de rires qui vient de monter et se répercute contre les murs du patio. Il dit :

— Et qu'est-ce que raconte ton omoplate au sujet de ces fils qui ont fui leur terre ? Que devons-nous faire d'eux ? Dis-nous. Nous t'écoutons. Vas-y, Hiempsal, lis ! Lis dans ton omoplate de ruminant.

Le vieillard tourne et retourne entre ses mains le triangle d'os blanchi, presque aussi pétrifié que lui. Il l'élève au niveau de ses yeux, l'interroge non sur les fuyards, mais sur lui-même ; non sur l'avenir proche ou lointain, mais sur l'instant présent. Ses lèvres remuent en silence et Azwaw est plein de sollicitude. Il incline la tête de côté, l'oreille tendue. Il dit :

— Hiempsal a dit que la loi des lois dit que le frère jamais ne doit abandonner le frère, ni le fils sa mère, en aucune circonstance. Oui ? tu veux ajouter quelque chose ? Parle plus fort, je ne t'entends pas.

De nouveau il se penche vers Hiempsal qui ne fait maintenant que hocher la tête, avec force. Il semble vraiment écouter les mots dont pas un ne sort de la bouche ouverte en un sourire de peur. Il se retourne vers l'assistance et dit :

— Hiempsal, l'ancien de nos Anciens, vient de dire qu'il faut appliquer la loi de l'exclusion. Car vous l'avez tous entendu comme moi, n'est-ce pas ?

Et tous ou presque d'approuver. Oui, ils ont bel et bien entendu.

— L'exclusion de la communauté, poursuit Azwaw d'une voix égale, cela signifie comme vous le savez que pas une main ne touche les mains de ces gens-là, que pas un œil ne les regarde, que pas une seule parole ne s'adresse à eux. Oh ! ils sont libres d'aller et de venir où ils veulent, mais

la loi de l'exclusion dit que pas un pouce de notre terre ne soit plus jamais foulé par leurs pieds et que pas une porte ne s'ouvre devant eux. Je ne parle pas des cœurs. Chacun de vous en a un, je crois. Ils seront aussi fermés que le mien.

Il prend le vieillard dans ses bras, l'embrasse sur l'épaule gauche.

— C'est bien ce que tu m'as dit de faire *avant* que tu ne parles, eh ? Pendant que tu dormais paisiblement, tu m'as bien dit d'appliquer la sentence, eh ? Mes Veilleurs et moi t'avons obéi cette nuit même et, ainsi, nous ne sommes plus qu'entre vrais Fils de la Terre. Si toi et moi sommes ici, devant les Conseils, c'est pour rendre compte, toi de ta décision, et moi de l'exécution immédiate de tes ordres. Ramasse ton omoplate. Tu en auras peut-être besoin un jour pour voir la piste devant tes pas, quand plus aucune communauté ne fera appel à tes lumières des ténèbres. Allez ! ramasse ton vieux débris.

Un homme attend depuis un bon moment que son tour vienne. Il est au premier rang. Les mots semblent se précipiter sur ses lèvres, qu'il contient à grand-peine. Il n'a pas peur. Cela ne s'est jamais vu, de mémoire de Berbère, qu'un chef soit chef sans qu'y soit mise la forme. On discute auparavant pour l'honneur. Même si chacun reconnaît les qualités d'Azwaw, chacun s'attend aussi à être consulté d'un mot ou d'un regard. On ne bafoue pas les aînés de la sorte. On... Azwaw va vers lui, l'apaise d'un geste lent de la main. Il dit :

— Attends, frère Mathô ! Attends ! Tes paroles viendront à leur heure. A ce que je vois, tu n'as pas perdu tes baguettes dans la tourmente ? Lance-les en l'air pour savoir ce que nous dit le destin. Vas-y ! Montre-nous ta science de l'avenir.

La tête de Mathô est rasée de la nuque au menton, sourcils inclus, sauf au milieu du crâne : une mèche de cheveux blancs nouée en chignon. C'est là que sont fichées les trois baguettes en roseau, d'égale longueur, la distance d'un poignet à un coude d'homme.

— Qu'est-ce que tu attends, frère Mathô ? Tu les maniais à tout bout de champ pour apprendre aux petits enfants les secrets de leurs jours. Je me souviens : j'étais l'un d'eux. Maintenant que je suis un vieil adulte, et que les Arabes sont aux portes de notre vie, j'ai besoin plus que jamais de connaître le destin de ma tribu – et peut-être de rêver. Dis-nous à tous, ici présents, quel va être ce destin. A voix haute ! Et moi qui suis votre porte-parole, je ferai en sorte de l'exécuter s'il est bon ; de le détourner, s'il nous est contraire. Tu n'as pas peur de trois bouts de roseau, eh ?

— Je n'ai pas peur, dit Mathô.

— Moi non plus, conclut Azwaw. Approchez, vous autres !... Approchez !

D'un seul coup, les baguettes voltigent en l'air, puis tombent sur le sol. Des têtes se penchent.

— Qu'est-ce qu'elles disent ? demande Azwaw.

— Deux sont presque parallèles à la rainure de cette dalle, tu vois ?

— Oui, je vois. Et alors ?

— La troisième les coupe.

— Elle les coupe. Et alors ?

— Le destin a parlé.

— Je ne l'ai pas entendu. Explique.

— Cela signifie qu'un danger nous menace. C'est très clair d'après les positions respectives des baguettes.

— Aha ! Un danger nous menace ? Première nouvelle ! Et qu'est-ce que nous devons faire, d'après toi ? Quel est le chemin à suivre pour contourner ce danger, sinon le vaincre ?

Mathô interroge les yeux d'Azwaw, ramasse les baguettes qu'il semble étudier un peu plus longuement. Puis les jette de nouveau.

— Et qu'est-ce qu'elles disent maintenant ?

— Ah ! Ah-ah ! La première va d'ici à là, vers le levant ; la seconde est en sens contraire, à environ deux pieds d'homme ; la dernière est tombée un peu plus loin. C'est clair.

— Qu'est-ce qui est clair ?

— Le peuple des Imazighen va se disperser.

— Il l'est déjà, dispersé. Depuis la nuit des temps. Une tribu par-ci, une autre là-bas, d'autres je ne sais où. Et à l'intérieur de chacune d'elles, la dispersion en clans. Mais ça, ça les regarde. Ça ne me regarde pas, moi. Que les frères se débrouillent entre eux ! Ce que je veux savoir moi, c'est ce que nous, les Aït Yafelman, devons faire. Quel est notre chemin ? Ta langue peut-elle encore s'agiter et nous donner des conseils ?

— Ah ! dit Mathô. Ah-ah !... Il faudrait... oui, il faudrait réfléchir très sérieusement à la question... Et puis réfléchir et encore réfléchir... longtemps, très longtemps...

— Et pourquoi pas tout de suite ? Nous sommes là pour ça, eh ?

— Il faudrait interroger les baguettes de nouveau. Elles savent, elles. Mais il faut le temps et la sagesse pour les comprendre, fils.

— Aha ! le temps et la sagesse ! ça veut-il dire que si tu les relançais jusqu'au cul de la nuit et qu'à chaque fois elles retombaient différemment, tu aurais encore ta langue pour ajouter un destin au destin et des rognures de paroles aux paroles ?...Oui, Dada ? Je n'ai pas bien entendu ce que tu viens de dire.

Tranquille, il marche vers Dada, s'arrête à quelques centimètres d'elle, presque à la toucher.

— Oui, Dada ?

Elle lui crache au visage. Il la tue. Du tranchant de la main en travers de la gorge. Dans le brouhaha qui le cerne soudain, sans élever la voix il dit :

— Sa tombe est prête. Emportez-la. Il va faire chaud aujourd'hui.

Deux Veilleurs s'avancent, soulèvent le cadavre par les épaules et les pieds, sortent avec leur chargement. Le bruit de leurs pas pesants s'estompe. Le tumulte aussi. Azwaw n'a pas cessé de considérer Mathô, sans ciller. Il dit :

— Ramasse tes baguettes. Quelqu'un pourrait marcher dessus et les casser. Et, du coup, plus personne ne saurait notre destin. Pas même toi. Allez, ramasse ! Courbe ton vieux dos, ploie les genoux !

Des yeux il fait le tour de l'assistance. Et à mesure il en désigne tel ou tel membre.

— Toi, toi et toi ! Toi d'abord, Souleika, la grand-mère des Yahoud. Oh ! mais ce n'est pas bien de trembler comme tu fais. Chasse la peur de ta tête et regarde-moi. Écoute : ton peuple vit sur le même territoire que le nôtre, tu fais partie à la fois des Anciens et du Conseil des Femmes. Et puis, tu es d'un autre peuple que le nôtre. Ton concours nous est donc précieux entre tous. Raconte ta vieille mémoire. A ce que je sais, ce sont les vieilles de ta tribu à qui ont été confiées les histoires des temps anciens, comme un dépôt, avant que tes ancêtres n'aient pris la piste du monde. A ce que l'on m'a dit aussi, les Arabes sont des cousins à vous autres, eh ? Raconte.

— Eh bien, maître...

— Je ne suis pas maître ! crie-t-il à pleine voix. Entends-tu ? Je ne suis maître de rien ni de personne, sinon de moi-même. Mais je ne suis pas seul ! Je suis plusieurs, je suis vous tous, toute la communauté. Et il me faut savoir sans plus tarder qui sont ces Arabes, avant qu'ils ne soient nos maîtres pour de bon. Nous avons eu à lutter contre les calamités du ciel et de la terre et ainsi le temps nous a échappé. Il faut le rattraper, avant

qu'une autre calamité nous tombe dessus. C'est vrai ou ce n'est pas vrai, que ces envahisseurs sont vos cousins ?

— Un peu, répond Souleika. Un petit peu, autrefois. Ma grand-mère qui a vécu centenaire…

— Elle est morte ? Bon ! elle est morte ! Et qu'est-ce qu'elle racontait, celle-là ?

— Elle disait qu'il y avait deux cousins du même sang dans le temps jadis, Ishac et Ismaïl. Ismaïl, c'est eux. Ishac, c'est nous.

— Et alors ? Ici aussi, il y a des cousins. Nous le sommes tous plus ou moins. Mais ça ne me renseigne guère sur cet Ismaïl et sur ses descendants. Toi, je te connais. Je connais ta tribu. Je sais comment je peux m'allier avec vous ou vous écraser en cas de besoin. Mais je ne connais rien des Arabes. Commence par le début. Raconte la différence entre eux et vous. Ce sont des guerriers, c'est ça ?

— Nos ancêtres aussi étaient des guerriers. Nous avons un livre qui relate leurs exploits.

— Mais vous, dit Azwaw, vous, ici et maintenant, vous n'êtes plus des guerriers en quoi que ce soit. Vous êtes devenus aussi calmes et tristes que des volailles de basse-cour, à becqueter votre passé.

— C'est notre passé ! proteste Moushi dans son coin. (Il est sans crainte ni défi.)

— C'est le vôtre, bien sûr ! Si demain est derrière vous, derrière votre dos, ça vous regarde, eh ? Pour moi, demain n'est pas à attendre, mais à inventer. Vous passez le plus clair de votre temps à évoquer votre passé, avec vos prières lugubres…

— Ce sont nos prières ! dit Moushi.

— …comme des chiens qui hurlent à la mort. Et, quand vous ne priez pas, vous êtes là à fabriquer des étoffes dont se vêtent nos femmes au lieu de peaux. Et des drôles de machins en métal jaune qu'elles s'arrachent pour les mettre autour de leurs poignets et même aux oreilles avec un petit trou dedans ! Et de la sève que vous essorez aux fleurs, qu'elles répandent tout partout sur leurs corps comme si leur propre odeur n'était pas bonne pour un nez d'homme ! Je ne peux donc pas vous utiliser en vous envoyant en première ligne contre vos cousins. Vos mains ne savent plus tuer. Vous seriez fichus de devenir les esclaves de leurs femmes. Allez, grand-mère, raconte le territoire des Arabes ! Il est au levant, je crois ? Tout près de celui de tes ancêtres, eh ?

Souleika respire à fond et dit :

— C'était le même autrefois, pour eux et pour nous, au commencement du monde. C'est le pays d'Adam. C'est là qu'il est enterré.

— C'était votre premier chef ?

— Adam est le père des hommes. Et Houwwa, c'est la mère des hommes. Nous vivions là-bas, nous de la tribu des *'Ibran*[14], près de Yatreb, à Yaman. C'est le territoire de notre premier guide, Abraham. Quelques-uns de nos frères y sont encore à l'heure où je te parle.

— Et alors pourquoi vous l'avez quitté, vous ? Vous avez subi la loi de l'exclusion, eh ?

Les yeux de la vieille femme se lovent tout à coup, comme ceux d'un tout petit enfant sur le point de s'endormir. Elle dénoue son fichu noir, qu'elle laisse choir sur le sol. Dénoue la ceinture de sa robe, qui tombe à ses pieds. Dénoue ses cheveux, qu'elle se met à agiter en une gerbe de lanières vivantes, de gauche à droite, de droite à gauche, de plus en plus vite. Sa voix a acquis la dimension d'une gigantesque nostalgie quand elle reprend :

— L'Éternel a fait entendre Sa voix un jour. Et nous sommes devenus Son peuple parmi les peuples de la terre. Il a passé alliance avec nous. Et c'est ainsi qu'il nous a élus, afin que nous appliquions Ses commandements. Et puis…

— Ne crie pas ! hurle Azwaw. Je ne suis pas sourd.

— Laisse-la parler selon sa voix, dit Moushi. C'est notre histoire.

— …et puis, Il nous a conduits jusque dans le pays des *Falstine*[15], et des '*Amran*[16]. Qu'il soit loué, l'Éternel ! C'était la terre qu'il nous avait promise, un Éden avec des vergers et des jardins à perte de vue. Et un fleuve immense, *l'Ourdoun*[17]. Oui, nos pères avaient obéi aux lois divines. Quand vint le temps de la désobéissance, tomba la malédiction sur notre peuple…

— Attends ! dit Azwaw avec une lenteur extrême. Attends avec ta patience.

Il la secoue sans ménagement. Il dit :

— Réveille-toi, grand-mère. Remets tes yeux en place. Tout de suite ! Tu as bien dit qu'il y a un *assif* là où votre chef vous a conduits ?

— Oui. Le fleuve sacré. C'est l'Éternel qui…

— Laisse tes yeux où ils sont. Regarde là, entre mes sourcils. Dans le territoire que vous avez quitté je ne sais pas encore pourquoi, est-ce qu'il y a aussi des fleuves ? Ho ! ne ferme pas les yeux, ho ! Ne va pas imaginer

des imaginations pour m'endormir, moi aussi. Je suis un Berbère. Raconte au Berbère la vérité vraie comme une pierre. Est-ce qu'il y a des fleuves dans le pays des Arabes vos cousins ?

— Non, dit Souleika. Juste quelques petits oueds, d'après notre histoire.

— Pas un seul fleuve, ajoute Moushi, tel un écho.

— Ramasse ta ceinture et ce chiffon que tu mets sur la tête, conclut Azwaw. Donne-moi la main, petite mère. Viens te reposer. Allez, viens !

Il la conduit sous le figuier, l'installe doucement sur le coffre à côté de Yerma.

— Détends-toi. Tu viens de m'apprendre l'essentiel.

Un instant, il reste là, immobile, contemplant sa fille – et, à travers elle, tous les descendants de ses descendants à venir le long des siècles. Et puis il dit, sans s'adresser particulièrement à elle, comme absent aux autres et à lui-même :

— L'eau.

Il fait quelques pas, s'arrête devant un Ancien, chuchote :

— L'Oum-er-Bia.

Reprend sa marche, se plante devant un homme du Troisième Conseil, débite le nom des fleuves de son pays, l'un après l'autre, d'une façon détachée, comme s'il les comptait à mesure :

— Le Bou Reg Reg… Le Draa… Le Sebou… La Moulouya… Le Tensift… Le Noun… Le Beth… Tant et tant de cours d'eau !…

Il se dirige vers Moushi le rabbin, lui demande avec une sorte de désespoir tranquille :

— Est-ce que tu sais que l'eau est la source de la vie ? Est-ce qu'on t'a déjà dit, comme mes émissaires me l'ont appris, que les Arabes sont là à présent où il y a les plus grands fleuves ? Le Nil, le Tigre, l'Euphrate, quantité d'autres ?… Et que là où il y a l'eau il y a aussi le temps ? Est-ce que tu comprends ce que cela signifie ? Est-ce que, toi et tes frères, vous êtes contents de mes frères et de moi depuis que nous vous avons accueillis un jour sur notre terre qui est devenue aussi la vôtre ?

— Maître…

— J'ai déjà dit qu'il n'y a pas de maître ici ! Et nous ne voulons pas en avoir. Jamais. D'aucune façon. Moushi chef des Yahoud, ajuste tes paroles le long de ta langue avant de répondre à cette question : tu as un plan pour sauver ta tribu ? Est-ce que vous voulez encore boire votre part

d'eau de notre Mère du Printemps ?

Moushi joint les mains dans une espérance intense. Il dit :

— Si l'Éternel nous a dispersés de par la terre ; l'Éternel nous…

— Laisse-le à Son éternité ! Tu as un plan d'homme ?

— N-non. En vérité, non. Nous ne faisons qu'attendre et avoir confiance. Et il semble que nos frères qui habitent dans d'autres pays ne souffrent pas trop de vivre avec les Arabes, loué soit l'Éternel ! C'est ce que m'ont raconté des frères marchands qui voyagent en caravanes. Nos ancêtres avaient vécu côte à côte avec les ancêtres de nos cousins.

— Ça, c'est le passé et tu ne l'as pas vécu, toi. Ces choses dont tu parles, ce sont des territoires où tu ne vis pas présentement. Donc tu ne sais rien, sinon des histoires. Regarde une seule chose : le temps. Est-ce que tu es sûr que, dans le temps, ta tribu restera encore en vie ? Tu as un plan de vie ?

— Non. En vérité, non.

— Tu veux continuer d'avoir confiance en moi ?

— Nous t'avons toujours fait confiance.

— Alors va t'asseoir sur le coffre, dit Azwaw. Écoute et attends. J'ai eu ce matin une petite idée. Je suis en train de la vérifier en parlant avec les uns et les autres.

Il cherche dans l'assistance, apostrophe un homme triste et sec.

— A ton tour, Boucchous ! Je t'ai envoyé dans le pays de Hanbal. L'Oum-er-Bia était alors ce qu'elle est de nouveau aujourd'hui. Tu ne l'as pas vue sans eau. Raconte ta mission.

— Azwaw, il n'y a plus de pays de Hanbal. Il y a le pays de Kairouan qui l'a remplacé.

— Et des fleuves ?

— Et des fleuves. Des jardins et des jardins et, entre les jardins, des maisons comme tu n'en as jamais vu en rêve. Ni moi non plus.

— Aha ! dit Azwaw. Que sont devenus les Berbères ? Est-ce qu'ils se battent encore pour défendre leur eau ?

— Non. Je n'en ai pas vu les armes à la main. Ou, s'ils en ont, c'est aux portes des palais. Peut-être que si ! Ils se battent toujours, mais dans leurs maisons, à l'intérieur de leurs cœurs, la nuit quand ils dorment. Ou alors je ne les ai pas reconnus. Les Arabes sont dans ce territoire depuis longtemps, après tout. Tu veux que je te dise, Azwaw ?

— Dis. Dis sans mensonge, sans détour et sans graisse.

— Il n’y a plus de Berbères. Ni même d’Arabes.

— Comment ça ?

— Il n’y a plus que des musulmans, dit Boucchous.

Il est là, à danser d’un pied sur l’autre, plus triste tout à coup. Et puis il entonne :

— « *Bismillahi rahmani rahim !* » Ça veut dire : « Au nom de Dieu tout de clémence et de miséricorde ! » C’est leur mot de passe à tous. Leur façon de te dire bonjour, au revoir, de te serrer la main. Ils prononcent cette phrase à tout bout de champ, avant de s’asseoir, d’entrer n’importe où, et même avant de manger. « *Bismillahi rahmani rahim !* »

— Tu as appris la langue des conquérants, dis-moi ?

— Un peu. Malgré moi. J’ai des oreilles et de la mémoire.

— Mais c’est très bien, Boucchous ! Tu pourras me l’apprendre en cas de besoin. Ça peut toujours servir, on ne sait jamais.

— Tu veux que je te dise encore ?

Azwaw le considère très attentivement. Il dit :

— Vide la vérité jusqu’au dernier mot.

— Écoute, Azwaw ! Écoute bien : dans ce pays là-bas, c’est… c’est la paix. C’est ce que j’ai entendu, vu, senti. La paix entre la terre et les hommes. C’est cela, le pays de Kairouan.

Le silence naît, vit profondément. Azwaw met longtemps à le rompre. *Il sait maintenant que c’est arrivé*. Il est sûr de son plan. Il peut en faire part immédiatement aux Trois Conseils, mais il faut les y préparer. Ils ont besoin de mots et de brouillard. Il dit avec un lumineux sourire :

— Et tu es revenu parmi nous ?

— Oui, Azwaw. Je suis revenu.

— Pourquoi ?

Boucchous regarde ses mains, ses pieds, les visages fixes qui l’étudient et se rapprochent. Les yeux chauds d’Azwaw. Il dit, paumes ouvertes et tendues comme des preuves de sa bonne volonté :

— Je ne sais pas pourquoi.

— Et c’est parce que tu ne le sais pas que tu es triste, mon frère ?

Boucchous baisse la tête, contemple l’avenir et le passé qui se profilent confondus le long de son ombre sur le sol, plus longue et plus vivante que son corps. Il lance avec désarroi :

— Est-ce que je suis triste ? Est-ce que je te semble triste ?

— Va t’asseoir sous le figuier, dit Azwaw. Par terre. Là où il n’y a pas

d'ombre. Le soleil te reposera de ton voyage et dissipera peut-être tes rêves… A ton tour, Raho ! Tu n'es pas un rêveur, toi, eh ?

Raho s'avance vers le centre du patio. Petit, imberbe, la trentaine. Son rire l'a accompagné dès le premier pas, secoue maintenant toute l'assistance.

— Tu es un guerrier, un singe fils de la ruse et de la patience, c'est bien ça ?

— Pour le guerrier, répond Raho d'une voix entrecoupée de hoquets et de couinements, peut-être bien que oui. Pour le singe, ha !…des fois… hihi !… des fois, je me demande si ce n'est pas toi, hihihouha !… La guerre est triste pour les singes, ha !…

— Raconte aux Conseils ce que tu m'as dit. Juste l'essentiel de ce qu'ils doivent savoir. En peu de mots, rapidement, afin que tu puisses rire tout ton saoul, à te déchausser les dents.

— D'accord, toi ! répond Raho, la face funèbre soudain.

Il fait craquer ses phalanges, montre trois doigts. Il dit :

— Le pouce, l'index, l'autre pouce. Azwaw m'a envoyé dans les zones des combats. Il m'a confié trois missions.

Il replie l'index :

— Un succès bien mérité.

Replie les deux pouces :

— Deux échecs. N'en parlons plus. Terminé.

Et il fait mine de s'en aller.

— Un petit moment, dit Azwaw. Les frères n'ont pas très bien compris. Ils demandent quelques explications.

— Je dois leur expliquer ? Vraiment ?

— Il le faut bien. Des explications sans explications, tu connais le procédé.

— D'accord, Azwaw ! J'ai donc emmené avec moi une cinquantaine de têtes brûlées. Azwaw leur avait confié de grandes responsabilités : nous défendre, nous autres ; et aller prêter main-forte aux tribus qui se battent contre les Arabes. Les Ait Snassen, les Ait Cherarda, les Rifains, là-haut dans le Nord et les djebels. Il les avait tous nommés chefs militaires, ces gueulards, ces voyous. Vous connaissez sa magnanimité, sa grande générosité…

— J'ai dit : pas de détails.

— Alors pas de détails pour ménager ta modestie. Total : ces braves

jeunes gens ont tué pas mal d'ennemis, fallait voir comment ! Et puis, ils ont été tués à leur tour. Morts vaillamment au combat. Le village en est donc débarrassé. C'est un beau succès, non ?

Une voix s'élève, comminatoire :

— Et toi, tu es resté en vie ?

— Fallait bien ! réplique Raho, goguenard. J'avais encore deux autres missions à remplir.

— Raconte.

Raho se gratte l'oreille, le nez, le haut du crâne. Par où commencer ? Il dit :

— Deux échecs. C'étaient pourtant deux bonnes idées. La première : selon les instructions d'Azwaw, j'avais pour tâche, autant que chose se pouvait, de remplacer les vieux par des moins vieux à la tête des tribus, en employant toute sorte de moyens à la portée du cœur humain : la jalousie, la flatterie, les femmes, l'envie, le désir de puissance, et j'en passe. J'ai tout fait pour les dresser les uns contre les autres et pour exciter de plus jeunes qu'eux afin qu'ils aient leur chance dans la vie. A quelques exceptions près, les caciques n'ont pas voulu se laisser déboulonner, même avec une corde au cou. Ils tiennent tant à leur chefferie ! Voilà.

Il se frotte les mains comme s'il n'en pouvait mais, répète avec l'expression de la désolation la plus totale :

— Voilà.

— Je ne comprends pas, protestent plusieurs Anciens.

— Vous allez comprendre dans un instant, les rassure Azwaw. Raho, raconte ta troisième mission.

— Il faut ? demande Raho, tout surpris.

— Il faut leur rajeunir les idées.

— Bon ! d'accord. Comme vous ne le savez sans doute pas, les cavaliers d'Allah ont franchi les grands djebels. Ils sont maintenant dans notre pays, nous cernent. Chaque lustre qui passe les rapproche de notre territoire. Alors Azwaw s'est creusé la tête et en a extrait une petite puce de singe : et si les autres tribus se battaient pour nous, en nos lieu et place ? Moi, simple ouistiti, j'étais chargé d'apporter à leurs chefs quelques présents, dont des vierges – et de belles promesses la main sur le cœur : la moitié de notre bétail, cinq ou six récoltes à venir, les poissons de notre fleuve, sans compter les braillards dont je vous ai parlé tout à l'heure. Azwaw est très généreux. Bien entendu, les mules et les baudets

faisaient partie du voyage, traînant des chariots bourrés d'armes dont nos valeureux frères avaient besoin.

— Et alors ? dit Azwaw.

— Alors rien. Ils se battent pour leur propre compte ou peu s'en faut. Autant dire que j'ai échoué dans ma mission.

— Pourquoi tu as échoué ? Dis aux membres des Conseils ici présents ce qu'ils ne comprennent pas sans mots. Raconte les Arabes. Vide tes yeux de ce que tu as vu.

— Les Arabes ont eu la même idée que toi. Bien avant toi. Et ils l'appliquent en grand, sans cadeaux ni efforts. Toute tribu conquise, ils l'associent aussitôt à eux pour de nouvelles conquêtes, à égalité, au nom de l'Islam. C'est leur religion.

— Sont-ils plusieurs tribus ?

— Non. Une seule. La *Oumma,* la communauté.

— Ont-ils plusieurs dieux ?

— Non. Un seul. Il est d'autant plus présent qu'il est invisible.

— Combien de prêtres pour servir ce dieu ?

— Aucun. Et tous à la fois. Chacun est son propre prêtre.

— Raconte maintenant les chefs des Arabes. Nos frères des Conseils ne comprennent pas encore. Ajoute les mots aux mots. Dis-leur combien les Arabes ont de chefs.

— Un seul. Oqba. Le général Oqba ibn Nafi.

— C'est un vieux, n'est-ce pas ?

— Non, Azwaw. Il a mon âge. Et ses lieutenants sont aussi des jeunes.

— Raho, approche-toi. Plus près. Encore plus près. Je voudrais te demander quelque chose : est-ce que tu as envie d'être un Arabe ?

— Oui, répond Raho sans l'ombre d'une hésitation.

— Pourquoi ?

— Pour les mêmes raisons que toi.

— Assieds-toi, mon frère, dit Azwaw. Merci. Je vais demander conseil aux Conseils.

Froid, méthodique, impitoyable dans la pensée suivie aussitôt de l'acte, il se dirige vers le groupe des Anciens. Pose une simple question :

— Combien êtes-vous ?

Comme les yeux hésitent à croiser les siens et que la réponse tarde à venir, il se met à marteler chaque syllabe qu'il prononce :

— Com-bien-de-vieux-sages-êtes-vous-i-ci-pré-sents ?

— Douze, finit par dire un vieillard sans timbre.

— Et vous ? demande Azwaw, tourné brusquement vers le Deuxième Conseil. Combien de femmes ?

— Douze également… Non, nous ne sommes plus que onze.

— Et vous, les Membres actifs ?

— Douze, chef.

— Très bien, conclut Azwaw. Vous êtes donc trente-cinq Berbères, trente-cinq Aït Yafelman en pleine possession de toutes les données de la situation qui vient de vous être exposée. A vous de conclure et de décider du sort de notre tribu.

Et, lentement, il recule de quelques pas, les réunit tous en son regard, attend. Debout, bras croisés, souffle court. Dans son visage, pas une fibre ne bouge. Furtifs, les Veilleurs se sont mis en mouvement, encerclent l'assistance, puis se figent. Une toux craque, naît un murmure qui s'amplifie en conciliabules. Au milieu des voix qui commencent à enfler, Azwaw fait brusquement résonner le claquement de ses paumes. Il dit :

— Après mûres délibérations, les Trois Conseils réunis en assemblée plénière viennent de prendre à l'unanimité la décision que voici : la ville est ouverte. Nous ne livrerons aucun combat.

Avant que le moindre étonnement n'ait eu le temps de se matérialiser, il est déjà là, à la porte du patio qui donne sur le sentier. Il l'ouvre à toute volée. Véhément, il crie de toute sa voix de fonte :

— Je veux sauver mon peuple ! Et je veux le sauver parce que je l'aime ! Il a besoin de dieux, de maîtres, de guides, et d'être faible parfois, malgré sa force. Mais je l'aime et je le sauverai. Il a besoin qu'on lui montre le chemin et je lui montrerai le chemin. Je l'ai fait convoquer jusqu'au plus petit enfant, jusqu'au moindre infirme. Écoutez-le qui monte vers vous !

Il va vers les trente-cinq hommes et femmes, de l'un à l'autre, lance à chacun d'eux, séparément, dans une supplication intense :

— Tu as une autre solution pour préserver notre race ? Tu peux me donner des fils, les dix, quinze fils qu'aucune de mes femmes n'a pu me donner et qui seraient déjà en train de prendre ma relève ?

Trente-cinq fois de suite, il répète les mêmes mots, avec la même rage du cœur et du ventre :

— …une autre solution ?… les dix, douze, quinze fils… en train de prendre ma relève ?…

Il y a bien une main qui se lève, une parole qui se hasarde, mais il les

écarte aussitôt, les chasse comme de petites mouches dans l'immensité du temps qui l'habite. « Taisez-vous ! Mais taisez-vous donc ! » Il dit :

— Vous aussi, je vous aime. Et en même temps je vous hais. Et je vous hais plus que je ne vous aime parce que vous n'avez pas encore compris, vous les représentants et les chefs de notre tribu. Année après année, catastrophe après catastrophe qui se sont abattues sur la ville, je n'ai cessé de faire remplacer les membres des Conseils par des animaux à deux pattes, doués de plus d'ardeur. Mais vous êtes tous les mêmes, une fois nantis d'une parcelle de pouvoir. Cela vous suffit pour vous dessécher. Parmi vous, ici présents, il y a des hommes à moi, avec toute la vigueur de ce qu'ils appellent la jeunesse. Vous n'avez pas compris ce qui est arrivé aux autres tribus. Elles se sont soulevées contre les envahisseurs, que oui ! Mais ensuite elles ont été proprement soulevées par l'Islam. Avec les deux trous dans le sable que vous appelez vos yeux, vous avez été incapables de voir pleinement ce qui est déjà arrivé à notre frère Boucchous. Il a suffi que je l'envoie au pays de Hanbal pour qu'il en revienne coupé en deux morceaux, moitié musulman, moitié Berbère. Les deux rondelles de cuir qui sont collées de part et d'autre de votre tête n'ont pas très bien entendu ce que Raho vient de vous expliquer clairement : ces Arabes ne sont pas de la même espèce que les conquérants d'autrefois. Ils sont à la recherche de ce qu'ils n'ont pas dans leur territoire : l'eau. Et je vous ai déjà dit que, là où il y a de l'eau, il y a aussi le temps.

Il est très fatigué d'un seul coup, très solitaire. Du fond de ce qu'il voit dans l'avenir comme du fond du passé, il clame :

— Nos ancêtres ont eu à affronter les Roums et bien d'autres envahisseurs, qui n'ont fait que passer un siècle ou deux sur notre sol, ou davantage ou moins parfois, qui nous ont pillés sans doute, asservis sans doute, mais sans atteindre notre âme. Ils ne nous ont pas détruits puisque nous voici encore sur notre terre. Ils se sont détruits eux-mêmes. Ils ne connaissaient pas la valeur du temps. Or, les Arabes la connaissent mieux que quiconque, fils du désert qu'ils sont. Les autres conquérants s'intéressaient à la terre et aux richesses de la terre. Et, moi, je vous certifie que ces Arabes s'intéressent surtout à l'homme, à ce qu'il est, à ce qu'il peut leur apporter. Ils se mélangent aux Berbères, par le sang, pour fonder une seule et même tribu, la *Oumma* comme ils l'appellent. Les émissaires que j'ai envoyés là-bas ou là-bas m'en ont porté témoignage. Voilà pourquoi je vous dis que ces nouveaux conquérants vont demeurer

chez nous très, très longtemps, sinon toujours. Du levant au couchant, ils sont en train d'accomplir ce que j'ai toujours souhaité : la multiplication de la race, la perpétuation du sang. Ils ont en outre pour eux ce qui a manqué à leurs prédécesseurs : non pas plusieurs dieux, mais un seul, et sans prêtres. Raho vous a dit tout à l'heure que ce dieu est en chacun d'eux. Comprenez-vous ce que cela signifie ? Chaque cavalier d'Allah est à la fois seul et jamais seul. Il est le chef de sa vie et, en même temps, il se sent compris, aimé, protégé, poussé en avant. C'est cela leur force. Devant cette force, qu'avons-nous à leur opposer, nous ?

— Notre force, lance une voix tonitruante. Il faut combattre.

— Qui a dit cela ? dit Azwaw d'une voix douce.

— Moi.

— Avance.

C'est un homme du Troisième Conseil, bâti comme un roc. Il répète obstinément :

— Il faut combattre.

— Combien étions-nous avant la sécheresse, la famine, la maladie et la mort ? lui demande Azwaw.

— Dix mille. Dix-onze mille.

— Combien sommes-nous à présent ?

— La moitié environ.

— En comptant les réfugiés ?

— Oui. Avec les réfugiés.

— C'est tout, conclut Azwaw. Tu as dit ce que tu avais à dire. Tu peux rentrer ta langue à l'abri de tes dents. Ne la coupe pas en cours de chemin.

— Il faut nous battre, crie l'autre à pleins poumons. Nous battre ! Nous n'allons pas nous laisser égorger comme des...

— Prends mon couteau, dit Azwaw, paisible. Allez, n'aie pas peur. Prends ! Moi, je n'ai pas d'arme et n'en aurai jamais. Ni mes enfants ni les enfants qu'auront mes enfants dans tous les siècles à venir. Aucune arme, excepté le temps. Toi aussi, en plus de ton couteau, tu disposeras du temps, ainsi que tes descendants et les descendants de tes descendants. Mais, moi et les miens, nous aurons toujours *un peu plus de temps* que toi et les tiens. Tu comprends, eh ? Nous aurons toujours une longueur d'avance sur vous... Attends ! Ne souffle pas comme un bœuf. Laisse-moi t'expliquer l'enjeu et les règles de notre combat. Attends avec ta patience

si tu en as. Tu es déjà pressé et, à ce compte-là, tu seras vaincu bien avant que je n'aie fini de parler. Attends… Voyons la chose. Ou bien tu me tues ou bien je t'arrache ton arme, la retourne contre toi et t'arrache la vie. Si tu meurs, resteront tes enfants. Ils auront face à eux les miens, plus moi, plus tout notre temps pour en venir à bout. C'est simple, n'est-ce pas ? Tu dis qu'ils arriveront bien à nous exterminer tous jusqu'au dernier ? Impossible, voyons ! Tu oublies le supplément de temps dont nous bénéficions. Pendant ce supplément de temps, l'un de mes descendants aura procréé une nouvelle génération – et ainsi de suite, sans fin. Mais vous, vous aurez une fin, un jour ou l'autre, forcément. Attends, mon frère ! Ne sois pas si impatient que cela… Considérons à présent l'autre éventualité. Tu m'ôtes la vie. Très bien. Resteront en présence toi, les tiens et les miens. Et là encore, quoi que vous fassiez, mes descendants des siècles futurs marcheront sur les tombes de tes ultimes descendants, uniquement parce qu'ils auront eu une coudée de temps de plus que vous. Tu comprends maintenant ?

— Non, répond l'homme instantanément. Rien. C'est trop compliqué pour ma tête. Je ne suis qu'un paysan.

— Je vais t'expliquer avec des mots de paysan. Supposons que nous ayons un champ, toi et moi. Un seul champ pour tous les deux. Toi, tu es la bonne herbe, des fleurs, des légumes, des céréales. Moi, je suis la mauvaise herbe, du chiendent, des orties, des épineux qui ne servent à rien, pas même aux ânes. Les *sedras,* par exemple, si tu connais.

— Je connais.

— Notre combat va consister à planter dans ce champ, toi, la bonne herbe, et moi, la mauvaise. Nous avons tout le temps.

— Je t'arrache, dit l'autre avec un grand sourire.

— Très bien. Tu m'arraches. Mais, moi aussi, je t'arrache. C'est plus facile de t'arracher, toi, la bonne herbe. Le chiendent et les *sedras* ont des racines tout partout, très profondes, comme tu sais. Et, chaque fois que l'un de nous aura arraché l'autre, il occupera son terrain pour y planter. Au bout du compte, dis-moi : qui étouffera l'autre ?

— La mauvaise graine, pardi !

— Tu as enfin compris, dit Azwaw. Rends-moi mon couteau. Nous n'aurons besoin d'aucune arme pour vaincre les Arabes. Nous nous contenterons d'être la mauvaise herbe que nous sommes. Notre ville a été déclarée ouverte depuis hier. Nous avons été décimés par les catastrophes de la terre et du ciel. Je ne veux pas que la guerre nous réduise à néant.

S’il y a un plan pour sauver notre tribu, d’autres tribus aussi qui en auront connaissance (et je m’y emploierai, soyez-en certains), c’est celui du temps. Écoutez !

Qui l’entoure ? Qui le touche à dizaines de mains ? Qui le soulève à dos d’homme afin que tous le regardent ? A quels vivants s’adresse-t-il ? A ceux qui sont montés de la ville et viennent d’envahir sa maison, à craquer, jusque sur le toit ? Ou bien aux Berbères qui sont encore à naître et qu’il porte en lui, dans sa vision et sa très grande patience ? Est-il le seul à croire en son plan ? S’il savait qu’un seul Ait Yafelman, femme, homme ou enfant, partageait sa foi, il ne prononcerait aucune parole. Il dit :

— Ils chantent, les cavaliers d’Allah, en lançant leurs montures au galop. Rien ne leur résiste, rien ne leur fait peur. Ils sont heureux, même de mourir. D’autres prennent la relève aussitôt, plus nombreux, plus ardents. Ils sont une seule communauté. Ils ont un seul but : l’avenir. Et on ne peut pas lutter contre l’avenir, sauf si notre avenir à nous est clairement défini et tracé une fois pour toutes. Sans détours. Aujourd’hui même. Le voici : nous allons occuper le terrain du temps. Nous allons entrer *dans* ces nouveaux conquérants, à l’intérieur de leur âme, dans leur Islam, leurs mœurs, leur langue, dans tout ce qu’ils savent faire avec leurs mains et dire avec leur cœur. Dans tout ce qu’ils représentent de jeune, de fort et de beau. Nous allons lentement prendre leur vigueur et puis leur vie. Très lentement. Nous avons le temps. Nous aurons tout le temps de l’éternité. Ils ne se laisseront pas faire facilement, mais nous en viendrons à bout avec notre mauvaise herbe et les racines des épineux que nous sommes. La terre rajeunit à chaque printemps, le fleuve aussi, l’Océan. Pourquoi pas nous ? Vivant pour nous seuls depuis des âges et des âges, à l’intérieur de notre territoire, nous nous sommes appauvris en idées. Nous avons besoin de renouveau. Ce qui risque d’être notre mort va nous redonner la vie. Nous plierons le dos, c’est sûr. Nous connaîtrons des vicissitudes sans nom, c’est certain. Nous ferons tout pour passer inaperçus, inoffensifs, bêtes et ahuris aux yeux des Arabes. Nous ferons comme si nous nous transformions à leur contact. Nous leur en serons même reconnaissants. Cependant, à l’intérieur de notre corps, il subsistera notre foie et notre cœur de Berbères, plus vivants que jamais. Patience, patience ! Nous garderons dans nos maisons, pour nous, nos coutumes, notre langue, nos traditions. Quant à moi, je vous le dis : même quand je serai mort, je garderai dans mes os ma folie de l’eau et ma

folie plus grande encore de la lumière de mon pays. Patience, patience ! Le temps est avec nous. A nos maîtres de demain, nous ferons le plaisir des plaisirs : nous serons les plus fidèles des fidèles de la religion nouvelle. Tant qu'à prendre, si celle-ci peut nous donner une sève neuve et des greffons pour notre arbre, eh bien ! nous les accepterons comme autant de bénédictions. Les Arabes seront peut-être contents de nous, devenus musulmans comme eux. Ils baisseront la garde, nous laisseront vivre et procréer. Nous ne serons sans doute jamais leurs égaux. C'est la loi de la domination qui le veut ainsi, maîtres et esclaves. Les esclaves que nous serons garderont à jamais en leur mémoire la vie de notre terre et la vie de notre fleuve. Que peut-il arriver ? Notre terre, ils se l'approprieront sûrement. Mais ils ne peuvent pas la faire mourir. Une terre se régénère toujours après la mort des hommes. L'Oum-er-Bia, notre fleuve sacré, ils peuvent boire de son eau tant qu'ils veulent. Mais l'assécher jusqu'à la dernière goutte, en seront-ils capables tous tant qu'ils sont ? Un *assif* renaît toujours, vous l'avez vu de vos yeux. Mais nous, les Fils de la Terre, si nous ne savons pas gagner la bataille du temps, nous perdrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Au contraire, nous voulons préserver notre sang, le fortifier avec le leur. Nos fils se mélangeront à leurs filles et nos filles à leurs fils à eux. Chaque enfant qui naîtra sera pour nous un Berbère de sang et de cœur, même s'il ne porte pas le nom de son père. Et cela de génération en génération. Des ramifications nouvelles, toujours plus vastes et plus vigoureuses à mesure que s'écoulera le temps. Souterraines aussi puisque chacun de nos descendants continuera de procréer à l'intérieur des descendants des Arabes. C'est simple. Nous aurons le temps du temps. Rien, ni misère ni opulence, ne nous fera perdre de vue ce que nous nous proposons : leur survivre. Et nous leur survivrons parce que, fatalement, notre sang finira par submerger le leur. Quant à notre terre, vous la connaissez tous. Vous êtes ses fils. Elle n'aime que ses fils. Elle est sauvage et belle. Très forte, plus forte que tous les envahisseurs qui ont voulu la dominer dans le passé. Elle leur sert de cimetière. Un jour, bientôt, dans quelques siècles, les Arabes l'engraisseront de leurs cadavres et du cadavre de leur islam. Leurs ultimes descendants, s'il en subsiste, ne seront plus tournés que vers le passé de leurs aïeux. Et ce jour-là, nous les Imazighen, nous serons l'avenir.

Il ignore le silence de pierre qui est tombé sur ses dernières paroles, comme il ignore la tempête d'ovations qui s'élève brusquement. Sans aucun préliminaire, sans même regarder ce qu'il fait, il tire son couteau,

relève la manche de son sarrau, entaille son avant-bras de la pointe de la lame : un poisson entouré d'une étoile. Il dit :

— Le signe des temps anciens. Je ne veux pas d'un serment de paroles. Les paroles meurent longtemps avant la bouche qui les a prononcées et le foie qui les a enfantées. Je veux un serment de sang, comme autrefois quand les premiers Ait Yafelman ont fait allégeance à l'Oum-er-Bia en lui offrant un peu de leur sang. Prenez chacun votre couteau. Faites le signe : le poisson pour le fleuve, l'étoile pour ses fils. Descendez vers notre Mère du Printemps. Elle vous attend. Mélangez quelques gouttes de votre sang à sa sève éternelle. Entrez dans l'eau, jusqu'à la taille, et dites : « Moi, Berbère de la tribu des Aït Yafelman, je fais le serment d'avoir la patience de la patience, la ténacité des ténacités et l'endurance de toutes les endurances ! »

Il y a longtemps qu'il est sorti de la maison, que tous l'ont suivi, précédé, porté en triomphe de bras en bras, jusqu'à la rive du fleuve. A l'intérieur des ferveurs qui le cernent, il sait maintenant que l'avenir a commencé pour de bon. Le début du temps. Dans les cris, dans les sanglots, il sent les Fils de la Terre comme soulagés, enfin délivrés d'eux-mêmes et de leur passé. Il vient de leur donner un destin, un but à atteindre – très lointain sans doute, mais un but. Pourquoi a-t-il fallu l'imminence de l'extinction de la race pour qu'ils se redressent devant la vie ? Que va-t-il leur arriver quand lui, Azwaw, ne sera plus là pour les battre et leur faire rendre leur ultime ressource ? Il est le premier à plonger dans l'Oum-er-Bia. S'ébrouant, il embrasse la surface de l'eau, à pleines lèvres, et il clame :

— Dites : « Je jure de garder la mémoire de mon peuple en toutes circonstances, quoi qu'il advienne. »

— Nous le jurons !

— Dites : « Je jure de transmettre à mes descendants présents ou futurs le plan de notre survie et de… et de faire prêter serment à ceux-ci de le transmettre fidèlement à leurs descendants à eux, où qu'ils se trouveront et quoi qu'ils vivront, de génération en génération, jusqu'à la fin des temps. »

— Nous le jurons ! Nous le jurons, Azwaw !…Azwaw !… Azwaw !…

— Ce fleuve, cette terre par-delà ces deux rives retrouveront un jour leurs fils. Je vous y donne rendez-vous dans dix siècles, quinze siècles. C'est peu de chose dans le temps, n'est-ce pas ?

Ce matin-là de l'an 679, Azwaw faillit mourir noyé dans le fleuve

sacré. Tous les Aït Yafelman y étaient entrés à leur tour. Il était devenu leur dieu.



Deuxième marée

1

L’aube. Savez-vous ce qu’est l’aube ? Et qui vous dira jamais ce qu’est l’aube ?

Le général Oqba ibn Nafi chevauchait à là tête de ses troupes, chevauchait depuis la porte de l’Afrique, irrésistiblement, chevauchait dans le halètement des coursiers lancés au galop, dans le jaillissement des étincelles sous leurs sabots, dans le soulèvement de la poussière jusqu’au ciel, dans le surgissement continu de l’islam à son aube. L’aube de l’humanité était en lui, dans chacun de ses actes, chacune de ses paroles, coraniquement. Et c’était comme s’il n’était pas de ce siècle, mais était né des dizaines d’années auparavant, en même temps qu’un pâtre de la tribu des Qoraïsh nommé Mahomet, avait reçu avec lui, dans une grotte du désert arabique, la première révélation (« *Lis ! Lis au nom de ton Seigneur qui a créé l’homme à partir d’une goutte ! Approche-toi ! Prosterne-toi ! Et écoute ! »)* – et toutes les révélations qui, par la suite, étaient devenues le Livre. Oui ! Certes oui ! par l’âme et Celui qui l’a équilibrée, c’était comme si Oqba avait connu avec le Prophète la gigantesque émotion, la commotion éclatante à l’écoute de la Parole divine. De science certaine il était sûr d’avoir vécu lui aussi l’exil, l’Hégire, tous les combats des premiers compagnons de la communauté humaine, tout l’accomplissement de la destinée, et puis… et puis ce retour nu, sanglotant, chantant à La Mecque. Quand Bilal, le muezzin noir, le premier esclave affranchi par le Prophète, était monté en haut du temple de la Kaâba où avaient trôné jadis les idoles des ténèbres, et, de sa voix immense, avec sa foi immense, avait lancé le premier appel à la prière, c’était comme si lui, Oqba ibn Nafi, était monté ce jour-là avec lui, en lui, et avait clamé la paix, LA PAIX, la réconciliation des hommes avec eux-mêmes, avec tous les règnes de la Création, aux quatre horizons, aux deux levants, aux deux couchants, aux deux mers, à tous les soleils de l’univers.

C’était sur le djebel Rahma, le mont de la Miséricorde. Au terme de sa vie, le Prophète y avait réuni son peuple. Par trois fois, il lui avait posé

cette question pleine de triomphe, de sérénité et de doute : « Au nom de Dieu, maître des mondes, ai-je bien accompli ma mission ? » Et, quelques jours plus tard, il avait quitté la vie. Comme les deuillants avaient pleuré et continuaient de pleurer leur cher disparu !

Mais, Allah akbar ! son œuvre était vivante, le rendait plus vivant que jamais, ne faisait que naître ! « *Wa shamsi wa douhaha !* comme disait le Coran, *par le soleil et son rayonnement* », l'islam était rayonnant ! Plus illuminant que le ciel illuminé de constellations, il triomphait de la nuit, magnifiquement célébré à mesure que le temps s'étendait sur la terre. Là-haut, dans les pays du Levant, le général Khaled ibn Waled l'avait fulgurant porté tel un flambeau, jusqu'aux sources du Tigre et de l'Euphrate. Et là-bas, déferlant par vagues, les cavaliers d'Allah avaient franchi l'isthme de la mer Rouge qui séparait l'Orient de l'Occident, avaient remonté le cours du Nil, galopaient vers le Soudan. Et puis là-bas, à travers les steppes et par-delà les djebels de l'Asie, d'autres armées étaient en marche, en direction du Gange et du pays des Hind. Qui les arrêterait ou quoi, sinon la fin du continent ? Et partout, par flots, les hommes entraient dans la religion de Dieu. Le Livre ne l'avait-il pas clairement annoncé, en termes de vie ? « *Par ceux qui sont envoyés vague après vague souffler la tempête, par ceux qui se déploient et séparent et lancent le rappel, oui, ce qui vous est promis va venir ! Il viendra quand s'effaceront les étoiles, quand se fendra le ciel, quand se pulvériseront les montagnes, quand l'heure sera signifiée aux messagers. A quand le jour d'échéance ? »* L'échéance était venue, faisait exploser la longue, si longue obscurité où les peuples avaient vécu. Chaque cavalier, chaque cheval était un messager de Dieu, porteur du Message.

A la poursuite du soleil vers son couchant, Oqba ibn Nafi. Dix mille hommes. Dix mille chevaux. Dans les fontes de chaque selle, une poignée de la terre natale de l'Islam. Le cheval était tout : l'ami. Le frère, le père et la mère, fils et aïeux. La prunelle des yeux. C'était de lui que l'on s'occupait d'abord, avant et après n'importe quel combat. Près de lui que l'on dormait, bivouac ou halte. Les plus beaux êtres de la Création : oreilles courtes, tout comme les paturons et la queue ; encolure, jambes, hanches et ventre longs ; le front large, poitrine et hanches larges. Enfants du désert, mélange de feu et de vent, lorsque les enfourchaient les Bédouins, ce n'étaient pas dix mille combattants sur leurs montures, mais un seul. Une seule entité vivante et vibrante des sabots à la parole

humaine. Courait la musique effrénée des martèlements entre ciel et terre. Qui avait prétendu que le Prophète était mort ? Et pourquoi le pleurer ? « *Ne m'adorez pas,* avait-il dit. *N'adorez pas mon cadavre. Je ne suis qu'un homme, comme vous. Soyez des intermédiaires entre les peuples. Soyez des témoins de la Vérité Divine, comme j'en suis témoin devant vous.* » Dix mille témoins sous le commandement du général Oqba ibn Nafi. Suivait le train d'équipage : vingt mille chameaux, quarante mille outres d'eau. A l'arrière-garde, à quelques journées de marche, les chariots chargés des plus grands savants du siècle : docteurs de la loi, professeurs, architectes, bâtisseurs, artistes. Oqba ne faisait qu'ouvrir le chemin, sabrant les ténèbres.

Il ne se considérait pas comme un guerrier, n'avait jamais voulu l'être. Sa guerre était celle de la foi. Si, selon l'affirmation coranique, « *tuer un seul être humain, c'est tuer tout le genre humain* », il ne donnait la mort à quiconque qu'en face, après lui avoir dépêché un émissaire, après lui avoir rendu visite personnellement avec une faible escorte. Petit, de constitution fragile, enveloppé d'un manteau de laine brune, chaussé de sandales de cuir dont les lanières s'enroulaient jusqu'au genou, il mettait pied à terre. Il s'asseyait, nez busqué, barbe maigre et clairsemée, yeux d'épervier. Considérait le chef de tribu, de ville ou de pays – l'étranger qui allait être demain le frère ou l'ennemi. Disait invariablement :

— Dis : « Je témoigne qu'il n'y a de divinité que Dieu et que Mahomet est Son prophète ! » Dis : « Dieu est unique. Dieu est indivisible. Il n'a pas été enfanté et Il n'a pas engendré. Il n'a ni associé ni égal. »

A tous il laissait le temps de la réflexion, de la méditation, de la descente dans leur âme. Une nuit. Si malgré tout la réponse était négative, il leur demandait de devenir sous serment solennel des protégés de l'Islam et de payer tribut, en échange de quoi ils auraient la faculté de continuer d'être ce qu'ils étaient, avec leurs coutumes et leurs lois. Quant à la terre, elle n'était à personne, mais à tous – c'est-à-dire à Dieu. Devait redevenir ce qu'elle était à l'origine : le berceau de la communauté humaine, de l'horizon à l'horizon. Ce n'est qu'ensuite, en cas de refus total et sans rémission, qu'Oqba engageait bataille. Mais, avant, il lisait quelques versets du Coran afin d'en implorer secours, faisait son ultime prière quotidienne à laquelle il ajoutait la prière des Morts, autant pour lui et ses soldats que pour l'ennemi :

« *Misère est notre misère et périssables sont nos corps !*

Allah akbar ! Il n'y a de force qu'en Lui !
De recours qu'en Lui, de vie qu'en Lui !
Et, quand il ne subsistera plus rien,
Il restera La Face Sublime de Dieu !
Allah akbar ! Allah akbar ! Allah akbar !... »

— *Allah akbar !* entonnaient les Bédouins d'Oqba, dressés sur leurs étriers.

Ils avalaient une pincée de leur terre originelle en guise de viatique, nouaient leur voile autour de la tête, au niveau des yeux. Naseaux grands ouverts et frémissants, piaffaient les chevaux à l'écoute du chant funèbre et ample. Eux aussi connaissaient le signal.

Oqba attaquait toujours à l'aube. Bêtes et gens étaient dispos. Et, en Arabie, l'aube naissait si tôt, la lumière était instantanément sans ombre ni horizon, si éblouissante que les fils du désert apprenaient dès leur prime enfance à vivre selon le rythme du soleil. Debout en même temps que lui et ardents, alors qu'en d'autres lieux le réveil était aussi concassant que des douleurs d'accouchement. La chaleur écrasante était leur élément, les froidures aiguës de la nuit qui lui succédaient parfois brutalement, le simoun torride, les tempêtes de sable qui se levaient soudain et noyaient tout sur leur passage. La nudité de la vie entre sol aride et ciel flamboyant était une force qui ne pouvait donner que des palmiers-dattiers hors d'âge et enracinés dans le roc, des hommes à toute épreuve et des chevaux de feu. Et, à cette nudité-là, correspondait à la perfection la nudité de l'islam. Il supprimait le temps, débordait par-delà ses rives : « *Travaille pour ce monde-ci comme si tu devais y vivre éternellement et pour l'autre monde à venir comme si tu devais mourir demain... La Création divine est continue.* » Il effaçait toute angoisse et le sens de la culpabilité. Sous l'influence d'Iblis, l'ange maudit, Adam et Eve avaient bien mangé de l'arbre d'immortalité afin d'avoir un règne impérissable, à la place de Dieu. Mais Dieu leur avait pardonné – ils s'étaient égarés. Il les avait choisis entre toutes Ses créatures pour Le représenter sur terre. La mort même n'était plus considérée comme une fin, un néant, l'inconnu – mais comme un prolongement de la vie, un retour vers le Créateur : « *Nous rassemblerons vos ossements où qu'ils soient et Nous vous ferons renaître.* » D'intermédiaire il n'y avait plus aucun, aucun intercesseur, prêtre ou idole ou représentation de quelque nature qu'elle fût, entre Dieu et l'homme : « *Mon temple est l'univers et le*

cœur de l'homme est mon autel. » Cela était dit en arabe, à voix haute, dans le Livre que chacun des combattants connaissait mot pour mot du premier au dernier verset. Mahomet était un des leurs, un orphelin de condition très modeste qu'Allah avait élevé au faîte de la perfection. Leur commandant en chef était de la même tribu des Qoraïsh que le Prophète. Il n'avait tenu aucun compte des objurgations du calife Omar ibn al-Khattab, le Prince des Croyants, qui par trois fois avait dit à ses généraux :

— *Ifriqiyya al-moufarriqa !* L'Afrique du Nord disperse. Elle dispersera la communauté musulmane. Je n'y enverrai jamais personne tant que mes yeux pourront s'humecter de larmes.

Omar était un mystique, un prédicateur. Il prenait exemple sur le Prophète dans ses actes et ses paroles. A sa mort lui avaient succédé Othman, puis Mou'awiyya à la tête du califat. Mais ils avaient les yeux tournés vers l'Orient. Lui, Oqba ibn Nafi, regardait vers le couchant, là où il pressentait qu'allait se lever l'avenir. Derrière l'autre horizon, il y avait l'autre moitié du monde dont on ne savait presque rien, sinon la barbarie. Il avait réuni ses cavaliers en cercle aux confins de la Tripolitaine. Debout au centre de ce cercle, il avait lancé l'ordre du jour suivant, tiré directement du Coran :

— « *C'est Dieu qui règne dans les deux et sur la terre. C'est Lui qui fait vivre et mourir. Il est le premier et le dernier, sans commencement ni fin. Il est apparent et caché en toutes choses. Il sait ce qui entre dans la terre et ce qui en sort, ce qui descend du ciel et ce qui y monte. Il est avec vous où que vous soyez !* » En avant ! En avant à la suite du soleil !

S'ébranla l'armée d'Afrique. Tombaient les villes, les places fortes. Défilaient plaines, vallées, montagnes. Les peuples. Après chaque bataille, Oqba demandait aux vaincus :

— Y a-t-il quelque chose, après vous ?

On lui répondait :

— Oui. Jarma, la capitale du Fezzan.

Le Fezzan conquis :

— Y a-t-il encore autre chose au-delà ?

— Oui. Les forteresses du Kuwwar.

Il s'empara du roi du Kuwwar qui se trouvait dans son château et dont les troupes lui avaient mené la vie dure. Lui trancha le doigt.

— C'est pour toi une bonne leçon. Tu aurais pu discuter humainement

avec le représentant de l'Islam que je suis. Quand tu regarderas ton doigt coupé, tu ne songeras point à faire la guerre aux musulmans. Y a-t-il encore quelque chose après ce pays ?

A bride abattue, il revenait sur ses pas à l'improviste, coupait l'oreille d'un chef berbère :

— Cela te servira de leçon. Chaque fois que tu voudras te toucher l'oreille, tu te souviendras qu'il n'est pas bon de se soumettre à l'Islam comme tu l'as fait, et puis de trahir la parole donnée, dès que j'ai le dos tourné. Dieu abhorre les renégats. Il sait ce que les hommes ont dans leurs mains et ce qui se cache derrière eux. La prochaine fois, je te trancherai la langue qui a prêté serment. Pour l'heure, verse mille dinars à chacun de mes soldats et deux mille dinars pour chacun de leurs chevaux. Tes caisses doivent être bien pleines, depuis le temps que tu vends aux Roums les olives de ton territoire couvert d'oliviers. Je ne suis qu'une créature de Dieu, mais j'ai mes guetteurs, mes pisteurs. Fais-le savoir aux tribus d'alentour, si tu veux garder l'autre oreille qui m'écoute présentement.

Il employait des tactiques de renard. Son armée, il la partageait en trois : un escadron sous les ordres de son lieutenant Bousr ; deux autres étaient confiés à Charik ; le gros de ses forces restait sous son commandement. Bousr partait à l'attaque, puis tournait bride, s'enfuyait littéralement devant l'ennemi supérieur en nombre. A mi-chemin, il faisait volte-face des quatre sabots, chargeait, rejoint par les cavaliers de Charik. Pendant ce temps, Oqba avait tourné l'adversaire, brusquement tombait sur lui à revers, coupant toute retraite. Parfois, il envoyait un détachement remuer la poussière – des chevaux spécialement dressés pour les fantasias. Ils ne faisaient que remuer et soulever la poussière tout autour d'une ville, sans discontinuer, avec des hennissements de géhenne. Et lorsqu'ils étaient fatigués, un autre détachement prenait aussitôt la relève. Uniquement des chevaux. Jour et nuit. Les hommes se reposaient en paix, à distance d'un galop. Se croyant assiégés par la multitude des multitudes, les habitants ouvraient les portés de leur cité. Pas une goutte de sang, pas un coup d'épée.

— Qu'y a-t-il au-delà de cette ville, au nom d'Allah Tout-Puissant ?

Certaines places fortes, Oqba les ignorait, les contournait comme si elles n'existaient pas, poursuivait tranquillement sa marche vers l'Extrême-Occident. Il laissait faire le temps. Isolées, petites îles à l'intérieur des terres conquises solidement, elles ne pouvaient que se

désagréger un jour, tomber. Ordre de fer était donné aux populations d'alentour de ne commercer avec les rebelles ni par l'eau ni par le pain. Et ni par la parole. Les nouveaux convertis à la religion de Dieu se chargeaient de veiller avec zèle à l'observance de la Loi « *Non, je ne jugerai pas par cette ville ! Je suis libéré de cette ville. Je ne jugerai pas par ses habitants, pères et mères, ni par ceux qu'ils ont enfantés !* » Ce n'était pas un reniement de leur part. Simplement, ils venaient de quitter leur tribu pour entrer dans une communauté plus vaste, plus jeune, plus chaude. L'Islam n'était-il pas né en exil ?

Oqba mettait à bas les idoles et leurs servants, dès qu'il franchissait les portes d'une cité. A cheval ruant dans les lieux des cultes païens, hennissant et brisant à coups de sabots tout ce qui, pour le commandant en chef, n'était rien d'autre qu'une personnification de la mort. Il savait bien que la mort dominait si facilement la vie. Et lui, Oqba, entendait faire triompher l'Islam, c'est-à-dire la vie. Il ne voulait rien conquérir dans ce monde qui n'était qu'apparence face à la Réalité, pas un pouce de terre, pas la moindre once d'or, pas même ce qu'on appelait la gloire. Si une guerre était sainte, il était sûr que c'était la sienne. Que les autres se noient dans la puissance et l'opulence, le calife qui régnait maintenant dans un palais d'Orient, le roi d'Égypte qui faisait et défaisait les généraux ! Lui continuerait son combat le long de la nuit. Un jour le soleil de l'Islam se lèverait à l'Ouest.

L'armée d'éducateurs et de bâtisseurs qui le suivait faisait le reste, avait tout son temps pour déraciner le chiendent et ensemencer les hommes et la terre des hommes avec les graines de Dieu. On nourrissait d'abondance les « pauvres poudreux », selon les préceptes du Coran ; on relevait les faibles ; on soignait tout particulièrement les orphelins. Les esclaves étaient affranchis, libérés les captifs. Prenaient leur place les puissants de la veille. Aucun maître qui avait vécu du pouvoir n'eût accepté de gaieté de cœur de redevenir ce qu'il avait été à l'origine : un membre de la communauté. Temples détruits, maisons des Conseils rasées, sur l'emplacement desquels on bâtissait des mosquées, maisons de Dieu ouvertes à tous. Là entrait la foule par rangs serrés, corps lavés, chaussures à la porte, aucun bijou, aucun ornement d'aucune sorte, tous égaux à l'écoute désormais, non des chefs ou des rois, mais du Maître des Mondes. « *Partout où vous vous tournez, là est Sa face.* »

L'eau. « *De l'eau, Nous avons fait toutes choses vivantes.* » A l'entrée de chaque mosquée, c'était cela d'abord qui emplissait la vue et l'ouïe :

des jets d'eau jaillissant en notes de cithare dans les vasques des ablutions. On recevait d'en haut le ciel et la lumière. Sur le sol, des nattes. Murs nus. Et, tels des témoins de pierre, les minarets du haut desquels les muezzins, cinq fois par jour, aux quatre horizons, lançaient l'appel à la prière avec toute leur capacité de croire, d'aimer – faisaient exploser chacun des mots qu'ils clamaient pour en exprimer toute l'émotion, retentissante de la terre vers le ciel :

« Allahou akbarou Allahou akbar !
Je témoigne qu'il n'y a de divinité que Dieu !
Je témoigne que Mahomet est Son prophète !
Veille à la prière ! Veille au salut !... »

Sur la montagne, dans les plaines, les oasis, aux sources comme à l'embouchure des fleuves, c'était partout la même voix, interchangeable et vibrante, reliant l'humanité nouvelle de l'Irak à l'Atlas en une suite ininterrompue de ferveurs, sans espace et sans temps :

« *Allahou akbarou Allahou akbar !*
Veille à la prière ! Veille au salut !... »

Un homme se détachait de la foule, sans grande envergure. Il se dirigeait vers le mur de la mosquée exposé à l'est, là où était creusée une niche. Il n'avait pas de livre entre les mains, fût-il saint ; nul objet de création humaine, fût-il de sacerdoce. Sur le dos, ses vêtements de tous les jours. Seul, très seul face à la niche, il récitait quelques versets que lui renvoyait le mur et, aussitôt, par la magie des mots et de sa propre voix qui le dépassait, il devenait le Prophète, là-bas, franchis le temps et l'espace, seul, très seul dans la grotte du Hedjaz où jadis avait résonné la Voix :

« *Dieu est la lumière des deux et de la terre.*
Sa lumière est comme une niche avec une lampe ;
La lampe est dans du verre ;
Le verre est comme dans un astre étincelant ;
La lampe est allumée à un arbre béni.
Un olivier qui n'est ni d'Orient ni d'Occident
Et dont l'huile éclairerait sans que le feu la touche :

Lumière sur lumière.
Dieu guide vers Sa lumière qui Il veut.
Elle est dans les maisons où est invoqué
Son nom Et où Le célèbrent, les matins et les soirs,
Les hommes qu'aucun négoce ni troc
Ne distrait de Son souvenir…
L'homme à qui Dieu ne donne pas de lumière n'a pas de lumière… »

Ce qu'il psalmodiait n'avait pas de sens en mots de la tribu, de ceux qu'on avait connus jusqu'alors, avec lesquels on était né. Plus anciens, plus futurs aussi, se révélaient les mots coraniques, bien avant la mère, au-delà de toute mort. Chacun d'eux avait sa propre musique, de quelque façon que l'on agitât la langue dans la bouche. Et c'était cette musique-là qui était le sens premier – celui qui déverrouillait la prison du cerveau, passait outre pour descendre vers les sources de l'émotion du corps. Au sortir de la mosquée, les gens s'abordaient mutuellement autres, comme s'ils venaient enfin de se connaître, cœurs et regards bouleversés. Plus forte que toute appartenance à une Histoire commune ou à un sang, il y avait maintenant la découverte : plus aucun homme d'aucun peuple n'était seul. Il était partie intégrante de l'univers. Oqba savait ce qu'il faisait en bâtissant des mosquées avant les casernes ou les palais, et en entraînant à sa suite les plus grands docteurs de la Loi. Sa conquête était celle des âmes.

Le général Amrou ibn al-Ass, le général Houdaïj et tous ceux qui avaient précédé Oqba à la tête des armées n'avaient fait que déflorer l'Afrique du Nord. Ils voulaient conquérir des terres. Leur guerre datait, s'arrêtait à la pointe de leur épée. Leur Islam ne franchissait que peu ou prou la frontière de l'ethnie arabe. Ils assiégeaient une forteresse, y entraient avec fougue et vaillance, la mettaient à sac, expédiaient leur train d'armée vers l'Orient opulent du pouvoir central (esclaves, butin, or en blocs, pièces d'or) comme s'ils devaient recevoir leurs sanctions de leurs supérieurs et non d'Allah Lui-même. Et puis, ils étaient assiégés à leur tour par les populations du bled. Le roi Grégoire, dont l'empire s'étendait de Tripoli à Tanger, avait été tué au combat. Mais d'autres chefs berbères avaient pris la relève : la Kahina et ses guerriers meurtriers, l'insaisissable Kousaïla Lamzam surtout dont les commandos semblaient jaillir de terre et s'attaquaient principalement à l'eau. Chaque fois que les Arabes creusaient un puits, les combattants de la nuit le

comblaient aussitôt. Toutes les aiguades, ils les faisaient disparaître l'une après l'autre. Il fallait assoiffer l'Islam et ses fils.

Dès sa nomination, le général Oqba avait épuré et restructuré l'armée de fond en comble. Renvoyé chez eux les gens d'Égypte ou de Syrie, avec leur gloire toute fraîche, les blessures et leurs mérites. Renvoyé également ceux d'Arabie originaires des villes ou de l'aisance, pour ne garder que les Bédouins fils de Bédouins taillés dans l'endurance et la patience, qui ignoraient la soif, se nourrissaient de quelques dattes et d'un oignon, pouvaient rester immobiles des journées entières à l'affût, puis charger sur un simple signe du doigt – et pour lesquels l'Islam était la seule patrie. Hormis leur cheval, Allah et leur commandant en chef, ils ne connaissaient rien ni personne, pas même la rouille d'un clou ou d'une pensée. Et, oui, c'était pendant le jeûne du mois de Ramadan qu'ils donnaient toute leur puissance, comme s'ils buvaient et mangeaient l'ascèse et la guerre, libérés de leurs propres corps. Ils étaient sûrs et certains qu'ils entreraient au Paradis en selle, tout équipés. Quand ils tombaient au combat, d'autres Bédouins de la réserve enfourchaient leurs montures toutes chaudes encore. Et, lorsque mouraient les chevaux, jaillissaient de l'Orient d'autres destriers couleur de sang et de flamme.

Huit nuits de marche forcée en direction de la ville de Khâwâr. Conquise à l'aube. Oqba s'empara de toutes ses richesses qu'il distribua à ses guerriers. Tous les habitants en âge de combattre, il les mit à mort : ils avaient tué l'émissaire pacifique qu'il leur avait envoyé pour leur demander de se soumettre à l'Islam. Les enfants, il les épargna : mosquée, écoles où devaient être enseignés les tenants et les aboutissants de la société – le Coran. Le Coran était tout : la langue, la grammaire, la syntaxe, la poésie, le droit, la jurisprudence, la philosophie, la musique, la science par excellence. Trois ans par enfant. Suivait l'étude approfondie des *hadiths,* les actes et les paroles du Prophète. Les Arabes n'entendaient et ne voulaient entendre que l'arabe. Du Hedjaz, du Yémen, des pays du Levant, affluaient les meilleurs fils de la civilisation nouvelle au fur et à mesure que s'écroulaient les restes de Byzance, des Roums et de la Berbérie.

S'écartant à l'improviste de la grand-route où l'attendaient les commandos berbères, Oqba se dirigea en droite ligne vers le Maroc, passant par le territoire des Mouzata, dont il enleva toutes les citadelles. Mosquées, écoles. Cours d'eau colonisés avant toute terre. Ghadamis prise par un seul corps de cavalerie. Gafsa conquise, quatre-vingt mille

prisonniers. Qastiliyya conquise, la forteresse des forteresses des Berbères, des Roums et des Afariks. Mosquées, écoles. Petit, debout sur son cheval, toussant et crachant le sang, Oqba ibn Nafi clamait à chaque fois à la légion des éducateurs :

— Je vous confie ces nouveau-nés à l'Islam. Vous m'en répondez sur votre tête. Achevez ma guerre par la seule guerre qui soit : la paix. Je reviendrai en inspection, si Dieu me garde vie.

La ville de Kairouan que le général Houdaïj avait fondée quelques années auparavant et dont on parlait tant dans l'empire arabe, Oqba la visita soigneusement. Il la fit raser. A quelques lieux de là, il y avait une vallée plantée d'arbres et d'arroche – avec une rivière : l'oued Marguellil.

— Habitants de la vallée, cria-t-il de toutes ses forces, quittez ces lieux et que Dieu vous fasse miséricorde ! Nous allons nous y installer.

Trois jours de suite, il proclama cette invitation au départ et la fit retentir par ses hérauts. Il transforma ses cavaliers en bûcherons, en terrassiers.

— Abattez-moi ces arbres. Dégagez les rives de l'oued. Je veux voir l'eau d'amont en aval. Arrachez l'herbe. Je ne veux plus un seul humain d'autrefois, pas un animal, serpent ou scorpion. Cela aussi fait partie de notre guerre. La guerre sainte, c'est *ça !*

Il divisa l'emplacement en lots, rassembla les habitants de l'ancienne cité.

— Amenez vos pierres. Uniquement vos pierres. Je ne veux rien qui corrompe l'Islam. Ici s'élèvera ma Kairouan à moi. Ici sera la première capitale de l'empire musulman d'Occident. Il y en aura d'autres tant que je serai en marche*, Allah akbar !* Je reviendrai en inspection, soyez-en certains.

Il ne prit pas la peine de camper afin de surveiller le commencement des travaux. Il savait bien que l'esprit ne soufflait que le temps d'une étincelle et qu'une étincelle risquait de mourir avant qu'elle ne donnât naissance à la moindre braise. Il fallait occuper les musulmans tant que l'Islam était encore à son aube. Si croyants qu'ils fussent, les hommes avaient tant besoin d'une foi concrète. De l'œuvre de leurs mains : combats ou édifices. Poursuivant sa route vers le couchant, il mesurait le chemin parcouru en si peu d'années au galop de son coursier, martelant l'espace et le temps : né nomade, il était resté nomade et mourrait sans doute en tant que tel, lorsque son heure serait venue. Pas un seul instant il ne voulait penser que la foi pour laquelle il mélangeait son souffle à

celui de Dieu deviendrait un jour sédentaire, comme si plus rien n'était à découvrir, à créer et aimer que le passé…

Ce fut dans les Aurès où, malgré la fièvre quinte qui le minait, il était en train de décimer l'ennemi avec ses propres armes (il délaissait les citadelles, tombait en petits commandos sur les commandos berbères du bled), qu'Oqba apprit la nouvelle : il était destitué de son commandement. Ibn Moukhallad, le gouverneur de l'Égypte dont dépendait l'armée d'Afrique, venait de le remplacer par un certain Aboul Mouhajjir Dinar, un affranchi de fraîche date promu général pour la circonstance. Le messager qui avait apporté la dépêche scellée apportait également les rumeurs de la cour temporelle de l'Islam :

— Dinar est dans les allées du pouvoir… Il a longtemps attendu, sans grandes faveurs ni préfecture… Le prince a voulu le récompenser… Le Calife, Prince des Croyants, n'est pas au courant… Sûrement. Il est à Damas.

Tant qu'il parla, Oqba le regarda sans mot dire, toussant. Et puis, il lui appliqua la paume de sa main sur le thorax, le projeta loin, très loin de son horizon mental.

— Pied à terre ! cria-t-il à ses Bédouins.

Avec eux, dans la poussière et les ronces, il fit la prière de la ténacité, prosternés en direction non de La Mecque, mais de l'Occident dont il avait des visions jour et nuit :

— Allah, Tu n'es pas seulement en Orient, gloire à Toi !

Tu es aussi là-bas, où tous les soirs Tu envoies le soleil vers un but déterminé !

Prête-moi vie, Maître du Levant et du Couchant.

Afin que j'aille chanter Ta louange et célébrer Ta gloire

Jusqu'au bout du monde que Tu as créé.

Amen !

— Amen ! répéta le chœur de ses fidèles.

— Attendez-moi ici, dit Oqba en se relevant. Terrez-vous dans les grottes. Il n'en manque pas dans ces montagnes. Je ne resterai pas longtemps absent.

Il fut de retour moins d'un mois plus tard. Le calife était mort de sa belle mort, le gouverneur de l'Égypte également. Un autre calife était monté sur le trône spirituel, un autre maître régnait dans un palais au bord du Nil. Quant à lui, il avait retrouvé toutes ses fonctions. On l'avait même gratifié du titre de gouverneur de l'Afrique du Nord, à vie. Ses yeux

n’étaient plus dilatés par la fièvre. Il souriait, très calme. Derrière lui, il traînait son prisonnier enchaîné sur un chameau – un certain Aboul Mouhajjir Dinar, ex-général, qui avait eu la témérité de suivre la trace de ses pas et, qui plus était, avait osé faire entendre la voix de l’Islam à travers une basse intrigue de cour.

2

Debout dans sa barque au milieu de l'Oum-er-Bia, par ce lumineux matin de printemps de l'an 681, Azwaw Aït Yafelman. Il sait que le monde va mourir, qu'un autre est en marche à martèlements de sabots, qu'Oqba va surgir dans les heures qui viennent. Ses éclaireurs le lui ont appris la veille. Mais il ne jette pas un seul coup d'œil vers la lisière de la forêt toute proche au-dessus de laquelle, très haut dans le ciel, tournoie son faucon qu'il vient de lâcher. C'est Yerma qu'il regarde comme si elle était l'avenir immédiat de son peuple. Elle est là, à quelques brasses, près de la rive, qui bat son linge sur le rocher blanc, environnée de gouttelettes couleur de toutes les fleurs des champs. A travers la largeur du fleuve, il la désire encore et l'appelle par son nom. Elle ne se retourne pas. Les cheveux dégoulinants, sa robe trempée collée à son corps comme une seconde peau et fumant au soleil levant, elle balance le buste, rejette la tête en arrière dans un mouvement de défi. Espiègle et radieuse, elle lance les premières notes claires de la chanson de la pêche. Elle n'est pas épuisée.

C'est dans l'eau, y plongeant et la faisant éclabousser à quatre bras et quatre jambes, qu'il l'a prise tout à l'heure, de toutes ses forces païennes. S'il a répandu un peu de sa semence dans l'Oum-er-Bia, eh bien ! qu'elle germe et essaime en poissons de demain, en vase, en ajoncs, en autant de vies qu'il lui plaise ! Et si des curieux, mâles et femelles, se sont penchés le long des rives pour boire des yeux leurs ébats aquatiques, eh bien ! qu'ils en fassent autant, la même prière libre à la vie ! Ils ont toutes leurs glandes, en plus de leurs yeux et de leur envie. L'un après l'autre, ils se sont éloignés, comme à regret. Yerma a regagné le rocher à la nage, pour occuper son sang et sa joie. « *Li-la-la-la la-li-la la-la-la-la !...* » Il est fier de sa fille presque autant que de lui-même : elle n'est jamais fatiguée. A chaque fausse couche, elle recommence avec plus d'ardeur. Elle dit, souriante : « Le mois prochain, sûrement. » Le mois prochain, elle aura quatorze ans. Le bon âge pour que son ventre soit celui d'une femme,

mûr. Azwaw a tout prévu, dans les moindres détails, pour qu'elle et lui soient ensemble à jamais, Oqba, Allah ou le néant !

Fier aussi de Hineb, sa femme, qui là-bas descend le chemin du promontoire et s'en vient vers lui, portant dans ses bras leur fils tout nu. Quand elle sera parvenue au bord du fleuve, elle l'y lavera comme elle le fait tous les matins ensoleillés. Depuis qu'elle est revenue, elle a le feu. Rien de sec, comme jadis. C'est avec plaisir qu'il la contente. Et elle mange ! Mastique, avale, rit. Yerma lui adresse à peine la parole, a souvent mal à la tête, surtout à l'approche de la nuit. Comme il ne peut pas se couper en deux ou être dans deux couches à la fois, il se dépense sans compter d'une chambre à l'autre. Il fait une petite sieste l'après-midi, dans une grotte connue de lui seul. Écoute ses os, ramasse ses idées. Il lui faut réfléchir sainement aux affaires publiques, aux ultimes détails de son plan. Au temps. Parfois il se réveille en sursaut, croyant entendre une multitude de galops. Mais non ! c'est seulement l'Océan qui brise contre les rochers, avec paix. Encore un jour de sursis.

Hineb a toujours des hanches étroites et des petites mamelles. C'est pourtant de ces flancs pas plus larges qu'un sillon entre deux rangs de fèves que sont sortis Yerma et Yassin. Il lui a tout pardonné, puisqu'elle a « fait la femme ». Et puis, son lait coule d'abondance. Il est bon. Azwaw l'a goûté. Quatre mois avant qu'elle ne fût grosse de lui, Azoulay lui avait dit qu'elle lui donnerait un fils. Il lui avait expliqué pourquoi il fallait l'appeler Yassin, qu'un simple mot pouvait influer sur le destin. Il avait dit…

Deux ans auparavant, le lendemain du serment dans l'Oum-er-Bia. Milieu du jour. Synagogue creusée dans la falaise, à l'extrême pointe du territoire des Yahoud. Portail donnant directement sur la mer. Parois lisses, humides. Une lampe à huile fumante suspendue à la voûte par trois chaînes minces. Une épée presque bleue dont la pointe est fichée dans le sol de terre battue. Le long du mur qui fait face à l'Océan, une table en pierre, semblable à un abreuvoir retourné. Assis sur un trépied, près de l'épée, plus petit qu'elle, un homme au-delà de la vieillesse. Très maigre, presque sans consistance. Sa barbe jaune en éventail entre les genoux. Vêtu et calotté de noir, pieds nus. Sans regarder Azwaw, sans remuer les lèvres (il n'en a guère), il dit :

— Te voilà enfin, fils. J'ai à te parler.

Sa voix crachote les mots, crisse entre les syllabes.

— C’est Azoulay, explique Moushi à mi-voix. Il peut à peine se déplacer.

L’index du vieillard se lève très lentement, désigne la porte. Moushi le rabbin joint les mains en signe de déférence, sort. Silence empli de toutes les voix de la mer. Yeux absents d’Azoulay, doux et chauds.

AZWAW : D’où tu sors, chose ? Je ne t’ai jamais vu par chez nous.

AZOULAY : Le temps est long. Je vais et je viens, quand il se précipite et que les hommes sortent de son chemin. Il vaudrait mieux me demander comment je peux t’aider.

AZWAW *(ployant les genoux et s’asseyant en tailleur) :* Aha ? Toi m’aider, moi ? Aha !

(Son rire est aussi rauque qu’un soufflet de forge.)

AZOULAY : Tu as des tourments. Ils rejoignent ceux de mon peuple. C’est pourquoi je suis là devant toi.

(Pause.)

AZWAW *(bref dans l’intonation) :* Il y a longtemps que je suis orphelin avec la barbe grise que tu me vois et ce n’est pas demain la veille que j’en aurai un autre, de père, sorti de je ne sais quel caveau pour m’indiquer ma piste.

AZOULAY : Hier, tu as donné un destin à ton peuple, une sorte d’exode qui se couronnerait par un rassemblement. Moïse n’aurait pas mieux parlé que tu ne l’as fait, fils.

AZWAW : Je ne suis pas ton fils. Et je ne connais pas ce Moïse.

AZOULAY : Moïse avait un Dieu qui le guidait. Tu n’en as aucun.

AZWAW : Je suis mon propre dieu.

AZOULAY : Et tu es aussi ton propre chef ? C’est bien ça ?

AZWAW : C’est bien ça. Ni dieu ni maître.

AZOULAY : Il y a un chef berbère dont le pouvoir s’étend de ce pays-ci au pays des Hanbal. Son nom est Jourjir[18]. Que n’as-tu fait appel à lui !

AZWAW : Il n’a de berbère que la peau – et encore ! *(Véhément :)* Son cœur est nazaréen. Il est au service des Roums. Tu appelles ça un chef ?

AZOULAY : Oui. Un grand suivant l’apparence du monde. Du moins, il l’était encore tout à l’heure.

(Pause.)

AZWAW : Comment ça, il l’était ? Qu’est-ce que tu veux dire ?

AZOULAY : Il vient d’expirer.

(Il tend la main vers la poignée de l’épée, tire, la lâche. Et, d’un seul

coup, tout l'espace sonore n'est plus qu'une seule et même vibration à la limite des graves et de l'ouïe. Résonances donnant naissance à d'autres résonances, à l'infini, toujours plus intenses. Azwaw a sursauté, puis s'est maîtrisé. L'onde a comme traversé ses os. Le vieillard n'a pas bougé d'un souffle.)

AZOULAY *(étrangement, sa voix est restée au même niveau ; mais elle émerge très distinctement) :* En face de toi, il y a une fenêtre avec des barreaux. Ne regarde pas la mer. Regarde le ciel. Qu'est-ce que tu y vois ?

AZWAW *(criant pour s'entendre) :* Pas la peine. Il n'y a rien que du bleu. Un ciel de printemps. Je l'ai vu dans son plein avant d'entrer ici, dans cette tombe de vieux. Tu ne m'impressionnes pas.

AZOULAY : Qu'est-ce que tu y vois *maintenant ?*

AZWAW : Regarde toi-même.

AZOULAY *(sans se retourner) :* Un nuage noir s'avance, s'immobilise, prend forme humaine. La tête est surmontée d'un casque, le menton est prolongé par une barbe taillée en pointe. Devant le torse, un bouclier frappé d'un écusson : un lion à deux têtes. Tu reconnais l'écusson du roi Jourjir, n'est-ce pas ? Tu reconnais sa face qui orne les pièces de monnaie ?

(Longue pause durant laquelle Azwaw regarde tour à tour le ciel et l'homme qui parle. Puis il se lève, promène ses doigts devant les yeux d'Azoulay, qui restent ouverts, sans ciller.)

AZWAW : Tu es aveugle et tu vois !

AZOULAY : Dieu avait convoqué Moïse sur la montagne.

Moïse s'y rendit. Il ne vit pas Dieu, bien qu'il eût regardé de tous côtés. Et pourtant, l'Éternel y était.

AZWAW : Garde tes Éternel et tes Moïse pour toi. Je ne suis pas un Yahoudi. Je suis un Berbère. M'appelle Azwaw Aït Yafelman.

AZOULAY : Si Moïse avait fermé les yeux, il aurait vu Dieu.

(Légère pause.)

AZWAW : Ça ne me concerne toujours pas.

AZOULAY : Regarde de nouveau le ciel. Dis ce que tu y vois.

AZWAW : Arrête ce vacarme !

AZOULAY : Regarde.

AZWAW : Le nuage… *(Stupéfait soudain :)* Il est… il…

AZOULAY : Il est devenu rouge au niveau du cou, n'est-ce pas ? Voici que la tête roule, détachée du tronc. Elle tombe dans l'Océan. Le nuage

disparaît, tout disparaît hormis l'avenir. Jourjir vient de périr par la main d'un soldat arabe du nom d'Ibn Zoubaïr, près de la ville de Sbeitla. Ses troupes sont en fuite à l'heure où je te parle. AZWAW : Tu n'en sais rien. C'est un sortilège ! Ou alors je ne me suis guère ménagé ces derniers temps.

AZOULAY : Il n'y a pas de sortilège. Il n'y a que le destin.

AZWAW : Écoute, toi : je ne connais pas le destin. Je me demande comment tu as deviné qu'il y avait un nuage. Mais de là à sornetter comme tu le fais...

AZOULAY : Les nuages prennent la forme de nos pensées. Et nos pensées ne sont que les reflets de ce que nous savons ou ignorons de notre destin. Assieds-toi, fils. J'ai une grande, une très ancienne dette envers ton peuple. Je ne suis pas là pour te convaincre, je suis là pour t'aider.

(Il tend la main, touche la poignée de l'épée. La lame se fige. Se fige aussitôt le silence. Ne subsiste plus que la rumeur humaine de la marée montante. Une vague appelle, une autre lui répond. Les écoutant, quelqu'un respire à fond, qui n'est ni Azwaw ni Azoulay. Azwaw se retourne brusquement, regarde derrière lui. La lampe à huile s'est éteinte.)

AZOULAY *(voix détimbrée) :* Au début de l'Histoire, le peuple berbère vivait en terre de Palestine. Il avait un roi, Jalout[19]. Sur cette même terre, il y avait le peuple des Hébreux. Leur roi s'appelait Dawoud[20]. Dawoud mit à mort Jalout. Le peuple berbère émigra, se fractionna en tribus. Certaines d'entre elles s'établirent en Libye, d'autres en Marmarique, d'autres encore poursuivirent leur route jusque dans les régions montagneuses. La tribu des Louwata pénétra dans le Pentapole, le territoire de Barqa. Elle se fractionna à son tour. Quelques familles atteignirent le territoire où nous sommes, à la limite du grand fleuve et de l'Océan. Tu es leur descendant.

AZWAW *(redevenu très maître de lui) :* Et alors ? La vie est la vie et la mort est la mort. Tu racontes l'Histoire à ta façon. Nous, on la relate différemment, *de l'autre côté :* la Terre. C'est son histoire qui importe, ce qui lui arrive, non aux hommes qui ne sont que ses fils et qui vont et viennent de-ci de-là, y passent comme des hôtes passagers. Ils s'attachent à un morceau d'elle ou bien ils disparaissent sans laisser de traces, selon que la Mère nourricière les aime ou les rejette. Et c'est pareil pour les plantes et les animaux, pour tout ce qu'elle porte sur son dos. Et je m'en

fous de cette Palestine dont on me rebat les oreilles et qui n'est qu'une toute petite poignée de terre !

AZOULAY : C'était le paradis, le jardin d'Éden.

AZWAW : Peut-être bien. Mais je m'en fous. Mon paradis à moi, c'est l'Oum-er-Bia, les vergers et les champs qu'elle baigne à son embouchure. Ici et maintenant, durant ma vie à moi. Je ne vais pas remonter le cimetière de ton temps pour m'intéresser à ce Jalout dont tu me parles. L'ongle de mon pouce craquant sous ma dent, je n'en ai rien à foutre ! *(Il joint le geste à la parole pour illustrer son propos.)* Tu ne vas quand même pas me demander de venger ce vieil ancêtre, eh ? D'autant que je ne l'ai jamais vu !...

AZOULAY : D'autres s'en sont chargés – pour leur compte. Les Roums. Ils ont rasé Jérusalem, notre ville sainte, dont ils n'ont laissé qu'un ou deux pans de mur. Et ainsi l'Histoire s'est répétée. Ce que vous avez connu, nous l'avons connu aussi, quelques siècles plus tard. Notre peuple s'est éparpillé de par la terre. Certaines tribus ont franchi le désert de Libye, l'Aurès, l'Atlas. Une douzaine de familles sont parvenues jusque chez vous. Tu as été très bon pour les miens. Sévère et juste. Ma dette est double envers toi. Je suis venu t'aider.

AZWAW *(détachant les syllabes) :* Avec ta faiblesse ?

AZOULAY : Oui, avec ma faiblesse.

(Pause.)

AZWAW : Admettons. Qu'est-ce que tu pourrais faire que je n'aie fait déjà ?

AZOULAY : Vous n'avez rien emporté avec vous de votre terre originelle. Nous si. Beaucoup. Par écrit. Tout notre patrimoine, tout ce que nos ancêtres savaient. Nous ne sommes pas nombreux. Mais, où que nous soyons, nous sommes armés pour faire face à la vie. C'est cela notre... notre faiblesse.

(Longtemps, Azwaw le regarde, comme il aurait considéré une espèce rare de chiendent. Son attention est brusquement très vive.)

AZWAW : Raconte, grand-père. Je t'écoute.

AZOULAY : Une femme s'est trouvée récemment à la croisée de mon chemin. Elle m'a donné la main pour me guider. Elle n'a pas dit grand-chose. Sa main parlait pour elle. Comme nous passions près d'un certain arbre, j'en ai détaché un peu de son écorce et le lui ai offert. Elle l'a mâchée. Tu es content de cette femme a présent, n'est-ce pas ?

AZWAW *(cri rentré) :* Hineb ? Tu veux dire que c'est…

AZOULAY : Dans quelques semaines, elle portera de toi un fils. Quand ce fils sera parmi nous, appelle-le d'un *autre* nom. De *leur* nom.

(Silence blanc.)

AZWAW : Quel autre nom ? De quoi tu parles ? Qu'est-ce que tu « mélasses » avec ta vieille langue ?

AZOULAY : Yassin. Je ne suis venu que pour te dire ce nom-là. Il est écrit dans leur livre.

AZWAW : Quel livre ?

AZOULAY : Celui qui a mis tout un peuple en marche.

Tu ne les entends pas venir au galop de leurs chevaux ? Regarde ! Tourne-toi de nouveau vers le ciel. Regarde.

(Il a fait ployer l'épée. Mais cette fois c'est un cri déchirant qui s'en élève. Très bref, très vivant. Puis se tait.)

AZOULAY : Qu'est-ce que tu vois ?

AZWAW : Le ciel… le… le fleuve.

AZOULAY : Ferme les yeux. Qu'est-ce que tu entends dans ce que tu viens de voir ?

AZWAW *(lentement ; les mots roulent de ses lèvres, un à un, comme autant de cailloux dont sa bouche eût été pleine) :* Quelqu'un… on dirait que… quelqu'un appelle… C'est… un cri à la fois de peur et de… délivrance.

AZOULAY *(voix très basse, détimbrée, presque un murmure) :* C'est cela. Tu te sers de tes propres pouvoirs maintenant. Reste où tu es. Ne te retourne pas, ne bouge pas. Garde les yeux clos. Et écoute. Tu appelleras ton fils Yassin parce que, dans moins de deux ans, quelqu'un dira son nom à voix très haute. Et il suffit que ce soit précisément ce nom-là pour que le destin change. Le destin de ton fils comme celui de tout ton peuple. *(Ton pressant) :* Non, ne te retourne pas. Pas encore. Je vais te dire ce que tu t'apprêtes à me demander. Ton destin à toi sera très haut, au niveau du ciel. Rappelle-toi : au niveau du ciel. Et ensuite… ensuite, jusqu'à la fin de ta vie, tu ne pourras plus parler. Plus un mot.

La voix d'Azoulay meurt doucement. Celles de l'Océan reviennent peu à peu, emplissent l'espace sonore. Azwaw rouvre les yeux, expire la masse d'air épais qui oppressait ses poumons. L'espèce d'envoûtement qui l'a paralysé en dépit de toute sa volonté tendue se dénoue lentement, s'estompe. D'un bloc il se retourne, poings noueux, veine saillante et

spasmodique au cou. La grotte est vide.

Totalement. Rien de ce qui a été sous son regard aigu, pas même l'autel en pierre ou la lampe à huile. Et quel portail donnant sur la mer ? Quelle fenêtre à barreaux ? *Sa* grotte, où il se réfugie parfois. Où tout est familier, jusqu'aux menus galets – à l'exception d'un petit trou dans le sol qui a la forme d'une pointe d'épée.

Interrogé, Moushi le rabbin jura par l'Éternel et tous les diables de l'enfer que non ! il n'avait pas conduit Azwaw à la synagogue, ni ce jour-là ni jamais. Rien n'y fit, menaces ni coups. Il appela la malédiction sur ses descendants : qu'ils soient maudits jusqu'à la septième génération s'il ne disait pas la vérité de la vérité ! Non ! par Yhw, non ! Il ne connaissait personne nommé Azou… Il prononça Azoulay à moitié, avec effroi. Et puis il se voila la face.

Il l'a appelé Yassin, lui-même n'aurait su dire exactement pourquoi. Peut-être a-t-il voulu mettre toutes les chances de son côté, même les sortilèges et les rêves dus à l'indigestion ou au débit de ses étreintes. C'est bien un fils. Il n'en doute pas. Il en est fier de toutes ses fiertés. Sept mois déjà. Hineb vient le laver dans le fleuve. Dénoue sa très longue chevelure pour l'y envelopper, l'y essuyer. L'enfant ouvre la bouche, ses lèvres esquissent un mouvement de succion, un sein jaillit d'où perlent aussitôt des gouttes de lait, avant que Yassin s'en empare. Par-delà Yerma et sa chanson de cristal, par-delà son propre désir, Azwaw voit tout cela : le lait de la femme, la clarté de son regard, l'appétit acéré de cette vie qui commence. Tout est en place pour le nouveau monde qui s'avance telle une montagne humaine. Oqba et ses cavaliers peuvent venir, et tous les musulmans de la terre ! Azwaw n'éprouve pas la moindre inquiétude. Il les attend.

Les deux années qui se sont écoulées dans l'Oum-er-Bia depuis le jour du serment, il en a employé chaque jour à plein. Avec l'aide de Boucchous qui avait séjourné à Kairouan et de quelques réfugiés « savants », il a appris l'arabe – ou peu s'en faut. Appris également et surtout des sourates entières du Coran, parmi les plus éblouissantes, de vive voix. Il ne sait pas distinguer une lettre d'un arbre. Mais il a veillé avec sa tête de Berbère, médité, comparé les mots, de sa langue à leur langue, leurs différences de sens ou leurs correspondances en regard de la terre et des hommes. De bouche à oreille, depuis les tribus de l'Atlas jusqu'à sa tribu, il s'est renseigné sur le commandant en chef de l'armée arabe : ce qu'il mange, comment il dort et où, avec qui, son ascendance, sa famille au

septième degré, sa taille, est-ce qu'il rit, le ton de sa voix, ses amitiés, sa force et sa faiblesse… Et ainsi, Azwaw connaît Oqba de longue date sans l'avoir jamais vu.

Dans chaque maison du village, il s'est invité. Sans boire une gorgée d'eau ni manger une miette. Il y est entré, y est revenu à plusieurs reprises, a rappelé le plan du temps à chacun de ses habitants, tenacement, l'a expliqué dans toutes ses ramifications jusqu'à ce qu'il prenne corps dans leur corps et coule dans leurs veines à la place du sang. Tel, tel et tel membres de la communauté, une vingtaine des plus sûrs, femmes ou hommes, il les a envoyés s'installer là-bas, au Nord, et là-bas au centre du pays, là-haut dans l'Atlas, et puis en bas dans le Souss – partout où les Aït Yafelman ont un cousin, une bru, un gendre, une alliance quelconque. Autant de points de chute, afin de prévoir et de préparer l'événement. Il n'a rien laissé au hasard. C'est comme un corps humain dont il aurait envoyé une main, un torse, le foie, une côte aux quatre points cardinaux. On ne peut pas tuer un corps dont les morceaux sont éparpillés dans l'espace et le temps. Oh oui ! ils peuvent venir, les Arabes ! Debout dans sa barque, Azwaw les attend. Tout est paisible autour de lui et en lui.

3

L'aube les avait surpris sous une pluie battante. Comme des flèches, deux estafettes avaient aussitôt remonté les deux ailes de l'armée, clamant les ordres du général Oqba :

— L'émir a dit : « Le Paradis est devant vous et l'Enfer est derrière. » Il a dit : « Ne vous arrêtez sous aucun prétexte. Ne vous mettez pas à l'abri sous le couvert des arbres. Continuez de suivre la rive du fleuve. » Dieu le garde et vous garde !

L'eau du ciel, les cavaliers d'Allah la reçurent dans leurs paumes tendues, s'en servirent pour faire leurs ablutions – tandis que, debout sur son cheval et bride tendue pour se maintenir en équilibre, Hamza le muezzin lançait de sa voix de stentor l'appel à la première prière du jour. Dressé sur ses étriers à la tête de ses troupes, Oqba cria de toutes ses forces, l'âme étincelante et lavée par la pluie-bénédiction du ciel :

« *Que l'homme considère comment lui vient sa subsistance !*
Voici. Nous avons déversé l'eau en déversements ;
Puis nous avons sillonné la terre en sillons… »

Derrière lui, de rang en rang comme autant de vagues de foi lancées au galop, les Bédouins reprenaient les versets du Livre :

« *…la terre en sillons.*
Nous y avons fait pousser des graines et des raisins
Et des dattiers et des oliviers
Et des jardins luxuriants :
Ainsi vous êtes sortis sur la terre. »

La prière, ils la firent à cheval, sans ralentir leur marche. Tombaient les trombes qui s'ouvraient sur leurs têtes tels des éclats de ciel. Éclataient les flaques en gerbes sous les sabots. Tous ces arbres ! Tant de

verdure ! L'Atlas était derrière eux, les embuscades meurtrières, la sécheresse. Quand ils étaient parvenus aux cols de l'Atlas, Oqba avait désigné un point dans la falaise à pic. Il avait dit :

— Là ! Je veux descendre là.

Et cela avait été ainsi : un homme accroupi sur le bord d'une plate-forme, loin, immensément loin de la guerre ; au-dessus de lui, le djebel Roumyat culminant à près de deux mille mètres d'altitude, calcaire et nu, sans un arbre ni un arbuste hormis quelques buissons de buis d'où sortaient tels des projectiles des écureuils de roche ludiques ; de roc en roc, deux mouflons se poursuivant en amour et en bonds aériens ; les ors, les ocres, les améthystes et les siennes du soleil levant ; à main gauche, par-delà le ravin, un piton avec juste un œuf blanc, gros comme un melon, qui allait devenir dans quelques saisons un gypaète emplissant le ciel ; et en bas de la falaise tombant à la verticale, l'abîme à mille voix : des lombes de la montagne en rut, avec toute la force de l'âge, jaillissait sa semence puissante et grondante, une source d'eau verte en cataracte, la Mère du Printemps.

Longtemps, très longtemps, Oqba avait contemplé tout cela, écouté et médité cette aube de la création. Puis il avait dit :

— Je veux ça ! Je veux ce fleuve. Nous allons le suivre. Il nous mènera à sa fin. A la fin de la terre. Je le sais.

Toute bataille, il avait depuis lors refusé de s'y engager, quel qu'en fût l'enjeu. C'était comme si l'ennemi n'était plus désormais qu'une armée de fourmis, et ses citadelles de simples fourmilières qui ne méritaient pas la peine que l'on soufflât dessus. Les yeux rivés sur le couchant, Oqba ibn Nafi sentait couler, battre dans ses veines la frénésie des derniers jours. Bientôt, demain *incha Allah,* il déploierait l'étendard vert du Prophète. A force de regarder le soleil, ses paupières et son front s'étaient couturés d'une infinité de rides et sa face était devenue couleur de cuivre.

Sous un auvent près du port, Wasok le forgeron manie la masse, martèle une longue barre de cuivre soutenue par des blocs de pierre, aussi large qu'un pas d'homme, de l'épaisseur d'un bras. Il n'entend rien, ne voit rien, ni coups du métal sur le métal ni étincelles qui l'environnent. Il y a longtemps que les bruits survolent ses oreilles. Quant aux pointes de feu qui passent devant ses yeux, elles ne sont que fugitives. Voilà plus d'un lustre qu'il façonne et parachève le rostre de bateau qu'Azwaw lui a

demandé. Il aime le cuivre, chaud ou froid, l'odeur du charbon de bois et de la bouse de vache qui prolonge la vie de la braise. Il aime son métier. Nu et suant sous son tablier de cuir, il frappe du matin au soir. Azwaw lui a dit : « Prends ton temps. Rien ne presse. »

A coups de hache, des bûcherons élaguent, débranchent des arbres couchés côte à côte sur le quai. Les équarrissent. L'écorce voltige en serpents de chêne, le bois en épées et copeaux. Les troncs, ils y plantent un crochet auquel ils nouent une corde. Corde tendue par-dessus l'épaule, ils tirent, font glisser les madriers le long de la cale. Chacun de leurs mouvements est comme décomposé, régulier et très lent. S'ils parlent, c'est de l'instant présent, des céréales qui lèvent ou des vaches qui mettent bas leurs petits, là-bas dans les prés. Presque droit, découpant l'azur, un mât au sommet duquel un homme est arc-bouté, balancé par le rythme de la marée montante. Ce qu'il chante à tue-tête, lui seul l'entend, là-haut, à cinq ou six brasses au-dessus de la mer. Méthodique, il finit de polir le mât avec un morceau de pierre de meule.

Joyeuse, la meule tourne et tourne dans le moulin, l'emplissant presque d'une cloison à l'autre. Jusqu'aux moindres recoins, tout est blanchi et parfumé par la poudre d'orge. Crissent et gémissent les aubes, où s'engouffrent les eaux de l'Oum-er-Bia. A portée de voix, à ciel ouvert, le pressoir en bois d'arganier aussi dur que du granit. De temps en temps, deux hommes dans la force de l'âge agrippent chacun un bras de l'étau, donnent un tour de vis. S'élève l'odeur aiguë de l'huile d'olive que la brise marine porte vers les collines par flots – avant que l'huile elle-même ne coule sans bruit dans le fût, noire et épaisse, avec parfois des flammes couleur de miel, là où danse un rayon de l'astre du jour.

Sur la rive du fleuve, une file de femmes se passent de main en main des plats en terre rouge, pesants et fragiles. Ils sont tout frais encore, à peine séchés au clair de lune. Du milieu de la matinée au milieu de l'après-midi, il faut maintenant les exposer au soleil qui les durcira pour l'éternité : il est revenu, chaud et lumineux comme la joie, après la pluie torrentielle de la veille. Dans trois ou quatre semaines, elles les enfouiront dans les dômes où se fabrique le charbon de bois. Le feu les fera briller. A intervalles réguliers, une femme examine le plat qu'on vient de lui passer, ploie l'échine, arrache un peu de glaise humide entre ses pieds, l'étale du doigt sur la fêlure, la craquelure suspecte ou le défaut, lisse, crache dessus, lisse.

Un peu plus loin, à portée de rire, un groupe de jeunes filles auréolées

de leurs rires jacassants trempent les bras jusqu'au coude dans une jarre aussi haute qu'elles, en tirent des lanières de viande dégoulinantes de jus et de senteurs, les étendent sur une corde. La corde forme un triangle dont les angles sont des arbres : un érable, un bouleau, un sycomore. Tous sont en fleurs – de ces fleurs jaune-vert ou pourpres que les grand-mères de la tribu ont cueillies à peine écloses, pilées avec certaines écorces et racines pour en faire une mixture à l'eau de mer où a longtemps mariné la viande. Elles connaissent les secrets des bonnes choses de la vie. Séchée au grand soleil, la viande se gardera intacte plus d'un an, à l'air libre.

Dans la prairie à flanc de coteau, l'herbe est tendre et verte du vert cru de la vie. Pas un veau, pas un seul ruminant. Debout, Raho promène un lent regard circulaire. Pas une bosse, pas un trou. Azwaw a dit : « Je ne veux pas d'armes dans la ville. Nous n'en avons plus besoin. » Raho les a toutes réunies, enterrées. L'herbe a trouvé son chemin. Il faut qu'elle continue de pousser. Le temps fera le reste. La terre est une bonne gardienne.

Entre océan et fleuve, à l'intersection de leurs eaux bouillonnantes, un flamant a soudain tourné la tête vers la forêt, surpris par ce qu'il n'entend pas encore. Ailes à demi déployées, il reste là un instant, figé comme une sculpture rose. Puis se détend, fouille de nouveau dans la vase. Autour de lui, le peuple de tous les oiseaux. Au-dessus de lui, invisible dans le miroitement de la lumière, le vol silencieux d'un faucon.

Quartier des Yahoud. Schloumou referme le livre, en ouvre un autre que lui tend le rabbin. Ses paupières sont sans cils et il ne lit pas rapidement. Mais ce qu'il lit, pas un mot n'en mourra avant sa mort à lui. Et d'ici là, il pourra transmettre, restituer aux générations futures tous les livres lus, exactement comme il les a lus, page par page et signe par signe. Peuvent se perdre sinon partir en fumée les écrits d'un peuple. Cela s'est déjà vu avec les changements de l'Histoire. Pour la tribu des Yahoud, Schloumou est une mémoire vivante. Depuis deux ans il lit, sans discontinuer. L'un après l'autre, Moushi le rabbin entasse les livres terminés, soigneusement, sous une dalle qu'il scellera bientôt. Demain sans doute. Certains manuscrits sont aussi vieux que le premier passé.

La maison d'Azwaw. Sur la porte, on a ôté le collier de plumes de coq, cloué en ogive deux palmes de dattier qu'un Ait Yafelman est allé cueillir dans une oasis du Sud. Dans le patio, une jarre de lait et une corbeille de dattes fraîches attendent le visiteur depuis plusieurs jours. On les

renouvelle tous les matins. Pas un habitant de la demeure n'y touche. Azwaw a dit : « C'est leur coutume. Ainsi ils reçoivent leurs hôtes au nom de l'Islam. »

Nu, Yassin barbote dans l'eau, rit à moitié, pleure à moitié. Hineb le soutient sous les aisselles. Elle lui donne toujours un second bain après la tétée. L'Oum-er-Bia est bonne pour la digestion, la peau, toute sorte de maladies qui guettent un enfant. Entre elle et Yassin, brusquement passe une ombre noire. Elle lève les yeux, regarde le faucon qui vient de tomber dans la barque comme une pierre, aux pieds d'Azwaw. Le soleil est oblique, aveuglant. Elle ne voit pas très bien Azwaw, ne distingue pas l'expression de son visage. Mais elle entend nettement sa voix. Pourquoi, appelant Hineb juste à cet instant-là, crie-t-il avec tant de violence ? Elle ne reconnaît pas cette voix. Est-ce la sienne ? De très loin, avant qu'elle ne se matérialise, surgit une peur très ancienne, presque oubliée…

Le général Oqba ibn Nafi leva le bras. Derrière lui, des milliers de chevaux brisèrent leur trot des quatre sabots, instantanément. Devant lui, il y avait la musique de Dieu : la mer.

Et cela était ainsi : avant l'image qui emplissait les yeux, il y avait l'émotion de l'image, projetée comme une âme ; avant tout son, l'émotion du son. Une vague venait du fond de l'Océan et du temps et, lente, dandinante, puissante, déferlait, chargée d'Islam. Explosait et faisait exploser toute réalité des hommes. Une autre vague venait par-dessus la première, fulgurait. Étincelait et ruisselait d'une vie nouvelle. Sans nombre, débordant les rives de l'humanité, de l'éternité à l'éternité d'autres vagues naissaient, se couvraient et se renouvelaient, ajoutant leur vie à la vie. D'aussi loin qu'on les entendît, toutes avaient la même voix, répétaient le même mot : *paix, paix, paix…*

Et cela fut ainsi : la joie de la joie décomposait le visage d'Oqba, était à l'intérieur de ses os, à la place de la moelle. Bégayant, il dit :

— Naqishbendi… Qu'on fasse… venir Naqishbendi !

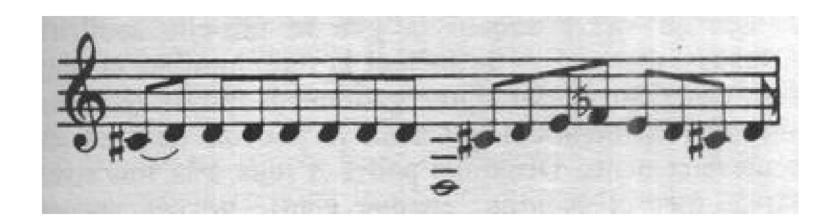
Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, tant sa voix était hachée par les sanglots. Autour de lui, tous les cavaliers avaient mis pied à terre, pleuraient sans larmes et sans bruit. Soufflaient et s'ébrouaient les chevaux.

L'homme qui vint se placer devant le commandant en chef, personne n'eût donné de lui la rognure d'un dinar. Gris, vêtu de gris, traits sans

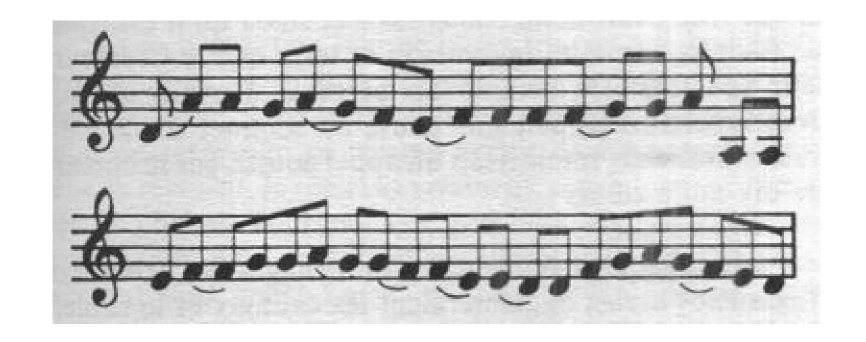
expression, mains de paysan. Il prit les rênes du cheval d'Oqba, les passa autour de sa taille. Il ne fit rien d'autre, ne prononça pas une parole : s'il était né un jour lointain à Damas, s'il avait vécu ici-bas soixante-cinq ans, accompagné Oqba depuis le désert de Tripolitaine, c'était uniquement pour cet instant-là.

— Naqishbendi, mon frère, lui dit Oqba. Pour l'amour de Dieu, joue. Donne à Dieu et donne-nous l'âme de tes mains.

Naqishbendi sourit timidement. Le luth pendait derrière son dos. Par-dessus l'épaule gauche, il le fit glisser dans ses bras, comme s'il se fût agi d'un enfant endormi, en un geste très doux. Pas une seule fois il n'avait regardé la mer. Il interrogeait les yeux d'Oqba. Les larmes qui sillonnaient son visage. La splendeur sauvage de sa foi. Sa fatigue. Ses doutes passés et futurs. La poussière incrustée dans sa peau, argilant sa barbe et ses sourcils. La boue qui carapaçait son cheval à hauteur du poitrail. Il vit et comprit la fin de la terre et de la guerre, le triomphe de l'homme – et peut-être de Dieu. Un instant, il ferma les paupières pour ramasser dans son corps toutes ces sensations frémissantes et les faire descendre jusque dans ses mains. Quand il rouvrit les yeux, ses doigts couraient déjà sur les cordes en une suite de tressaillements auxquels le cœur répondait comme l'aiguille à l'aimant. Ceci :



Et cela fut ainsi de la lisière de la forêt à l'ultime embouchure de l'Oum-er-Bia, jusqu'à l'union de la terre et de l'Océan : des notes d'émotion charnelle amplifiées par leurs résonances. Ceci :



Ceci :

Un général qui n'était plus qu'un homme nommé Oqba fils de Nafi, en selle, jambes rigides, buste secoué de frissons convulsifs, regard droit. Son cheval au pas, tiré par un autre homme qui lentement marchait à reculons et qui n'était plus que musique. Des doigts de chair et d'os devenus soudain, par la grâce de la musique, des traits de feu transformant les cordes en gerbes de lumière sonore. L'artiste n'avait plus d'identité, plus de vie : sa vie était à présent cet assemblage de morceaux de bois qui s'appelait un luth dans le langage des mots. Et il ne cessait de regarder le visage d'Oqba, l'air de dire : « Est-ce que ça va ? Pourquoi ta joie te fait-elle souffrir ? Attends... attends !... » Il hochait la tête, humble, et tout d'un coup, au détour d'une gamme, il faisait résonner une note en demi-ton qui avait le pouvoir de tous les bouleversements. Dix mille paires d'yeux à la fois rivés sur la mer et *écoutant* chaque goutte de ces vagues intenses de beauté intense. Chaque Bédouin marchant devant son cheval, grave, absent, comme si le temps du vieux monde était terminé et que se levait l'aurore d'un nouveau temps. Et, en eux tous, l'âme des mains de Naqishbendi. Personne n'eût su dire ce qu'il jouait, lui-même n'en avait nulle connaissance, sinon qu'il essayait de traduire Dieu, les hommes et la terre que le Créateur leur avait donnée comme un berceau. Parfois, quand Naqishbendi marquait une pause au sommet d'une élévation musicale, retentissait un appel poussé par le chœur de dix mille cœurs :

— *Allah akbar !*

Pieds et sabots hachaient les branchages, les arbustes. Tassaient l'herbe, aggloméraient les cailloux et le sable. D'aussi loin qu'on les entendît, voix et martèlements semblaient répéter le même mot : gloire.

A l'embouchure du fleuve, près de Yerma, sur le rocher blanc, un corbeau-crave. L'aile droite déployée, l'instant d'avant il y fouillait de son bec jaune. Et brusquement il prit son envol à la verticale, avant tout son perçu par les humains. Ce fut le signal. Le ciel s'emplit instantanément de battements fracassants d'ailes. Sur les rives de l'Oum-er-Bia, plus un oiseau.

Debout sur la colline, étudiant l'herbe, Raho fut le premier à entendre les Arabes, leur musique et leur chant. Puis il les vit sortir de la forêt en rangs serrés, suivis de leurs chevaux. Il ne bougea non plus qu'un roc. Pas un d'entre eux ne lui accorda un regard. Il se demanda vaguement pourquoi. Ils le dépassèrent comme s'il eût été un simple tronc d'arbre.

Schloumou referma le dernier livre, le baisa, puis le tendit à Moushi le rabbin. A eux deux, souffle court, de toutes leurs forces ils remirent la dalle en place. La chandelle fut soufflée, qui sentait le suif. La grille se referma grinçante sur le caveau du cimetière où les deux hommes avaient veillé pendant deux ans. Tout était consommé aux siècles des siècles.

Sur la berge, une femme laissa traîner une lanière de viande. Elle la trempa aussitôt dans le fleuve pour en ôter le sable. Une autre femme faillit faire tomber le plat de terre que sa voisine venait de lui passer. Mais elle se ressaisit, le ressaisit vivement, reprit le mouvement de la chaîne. Pourquoi ces guerriers marchaient-ils en procession ? Qui enterraient-ils ? Pourquoi pleuraient-ils, surtout leur chef ? Lents, un pied devant l'autre, l'un après l'autre, ils continuèrent droit leur chemin, comme si la file des femmes n'eût été qu'une rangée de pierres aussi inanimées que leurs plats.

Dans la forge de Wasok, ce qui jadis avait été vacarme assourdissant d'une masse martelant une étrave en cuivre n'était plus que murmure à peine perceptible au sein du scandement ample qui était maintenant presque continu : « *Allah akbar !* » Tels le flux et le reflux, les deux mots liés en un seul mot descendaient du premier au dernier rang des soldats, puis remontaient avec la même ferveur. Un cheval se détacha soudain du flot, qu'essayait de rattraper son maître.

« *Le Destin. Savez-vous ce qu'est le Destin ? Et qui vous dira jamais ce qu'est le Destin ?* » Il décréta deux morts. Poussé sans doute par la soif, le cheval de Hamza le muezzin se dirigea vers le fleuve, exactement là où se tenait Hineb. Au moment même où elle tendait les bras vers son fils pour le soulever et le protéger. Jusqu'alors elle n'avait pas eu peur. Azwaw lui avait tant de fois dit, répété sur tous les tons de n'avoir peur de

rien ni de personne. Il était là-bas, au milieu de l'Oum-er-Bia, qui l'appelait par son nom à voix de stentor : « Hineb !... Hineb ! », de plus en plus violemment à mesure qu'il s'approchait d'elle, fendant l'eau à coups d'aviron. Mais que voulait-il lui dire ? Elle lui avait tourné le dos, regardait défiler les Arabes, avec curiosité, presque paisible. Sa main tenait fermement les petites mains de Yassin qui barbotait joyeux dans l'eau. Ce ne fut que lorsque le cheval arriva sur elle et se cabra, la bouche sciée par le mors (Hamza l'avait rejoint au pas de course, avait ramassé les rênes, tiré), dans un hennissement terrifiant, qu'elle revécut la fin de son enfance.

Ce qu'elle avait chassé de sa mémoire lui revint d'un seul coup, plus vivant que toute vie. Ce que le temps et deux maternités avaient comme recouvert de verdure et de fleurs fut de nouveau là, sec et nu dans la cruauté comme autrefois, avec un sens impitoyable des détails. Sa mère est en train de tomber à genoux. Elle tend les bras vers elle, l'appelle par son nom : « Hineb ! » A hauteur de son sein, un trou d'où jaillit un flot de sang bouillonnant. A cheval, dressé sur ses étriers entre le lit et l'âtre, un homme aux yeux plus flamboyants que la braise vient de retirer de la blessure une épée rouge. Il la fait siffler en l'air, des gouttes en giclent, avant qu'il ne l'abatte comme une hache. La tête roule sur le sol avec un bruit aussi net et plein que celui d'un billot, bouche ouverte dans le cri à peine achevé : « Hineb ! » Et puis, sous une multitude de sabots l'écrasement du torse gigotant des quatre membres, le piétinement des habitants de la maison réveillés en sursaut, l'éclatement des claies, le toit qui ne cesse de tomber – et, dehors, le gigantesque chant de triomphe : *« Allah akbar ! »*

Ce matin-là de l'an de grâce 681, franchis l'espace, le temps, la solitude et les souffrances, une femme lâcha les mains de son enfant et lui tendit les bras en un seul et même geste, un seul et même cri : « Yassin ! » Ce mot-là eut un effet immédiat : deux morts presque simultanées – et, dans les jours et les siècles qui suivirent, un prolongement sur toute la vie du peuple berbère. Il changea leur destin.

Le nom de son fils, ce fut dans un hurlement monté du fond de son passé qu'elle le lança, strident. Aux naseaux du cheval qui se mit à hennir, rua et projeta son maître sur le rocher blanc. Une échine se brisa. La trajectoire du muezzin n'était pas encore achevée qu'une autre trajectoire parvenait à son terme : une flèche s'était plantée dans le cou de Hineb, tirée par un archer tout proche, sectionnant cette veine jugulaire dont

parlait le Coran dans un verset rayonnant : « *Dieu est plus proche de vous que votre propre veine jugulaire.* » Hineb mourut environnée par le chant des musulmans. Elle sut alors pourquoi, enfant terrifiée au milieu de la désolation qui s'était abattue sur son village par une aube très, très lointaine, elle avait pleuré de joie. Et, au moment où elle le sut, elle cessa de le savoir.

Détachement sorti de la procession. Sections. Soldats déployés le long de la rive, prêts à exterminer tout ce qui bougeait, Berbères surgis brusquement de nulle part, Yerma qui plongeait au sauvetage de l'enfant, le tourbillon blanc soulevé par Azwaw qui déjà nageait entre deux eaux, possédé de toutes les fureurs de l'homme des cavernes. Ceux d'entre les Arabes qui avaient entendu le mot retentissant – Yassin – hésitaient à dégainer ou à bander leur arc, parlaient aux autres, arrêtaient le mouvement de leurs bras. Une estafette survint ventre à terre, qui clama :

— Fils de l'Islam, écoutez ! L'émir a dit : « Plus de morts ! » Il a dit : « Je ne veux plus qu'on trouble ma paix. » Il a dit : « Sauvez l'enfant, vous m'en répondrez tous sur votre tête. Vêtissez-le. Sortez de l'eau la nubile impudique et couvrez-la d'un manteau décent. Protégez-les tous deux au nom de l'Islam. Et amenez-moi l'homme qui était tout à l'heure dans sa barque. » C'est ce que l'émir a dit, Dieu le garde et vous garde !

Sur la plage, Oqba avait ordonné de faire place nette. Pas un humain, excepté lui. Très lentement, dans le silence des hommes et la symphonie des vagues, il entra dans la mer jusqu'à ce que l'eau baignât le poitrail de son cheval. D'eau, il s'aspergea le visage, le crâne, trois fois. Trois fois il dit d'une voix douce : « Allah ! » Et puis, les yeux tournés vers la marée montante, il s'adressa à Celui qui l'avait mis en mouvement depuis la terre du Hedjaz :

— Seigneur de toute terre, de toute mer et des hommes, je Te prends à témoin : ceci est la fin de la terre, gloire à Toi ! Ton règne est redevenu ce qu'il était à l'origine.

A nouveau il s'étend de l'Orient où tu m'as fait naître à l'Islam jusqu'à ce couchant où je proclame Ton nom sublime, gloire à Toi ! Je ne suis que l'un de Tes serviteurs, mais je Te prends à témoin : il m'est impossible d'aller plus avant. Si je trouvais un passage à travers les eaux, je poursuivrais ma chevauchée afin de conquérir la mer.

L'étendard vert du Prophète était en travers de sa selle. Il le déploya, en planta la hampe dans l'Océan. L'eau montait sous lui, l'émotion en lui, qu'il laissait monter. Sa voix était comme fissurée quand il cria à pleins

poumons :

— *Yahya al-Islam !* Que vive l'Islam !

Et il resta là, vigie dans la mer, toussant à faire éclater ses poumons, tandis que, dressés sur les rochers, juchés sur les toits et dans les arbres comme autant de drapeaux, les Bédouins reprenaient, scandaient le cri sans discontinuer :

— Que vive l'Islam ! *Yahya al-Islam !*

Volant sur le dos, un vanneau blanc et noir tacheté de roux écureuil descendit du zénith et revint se poser sur la rive du fleuve, parmi les ajoncs où il était né. Peut-être était-il sourd. Peut-être aussi était-il monté si haut dans le ciel qu'il avait vu ce que les hommes ne pouvaient pas voir encore. Sans cesser d'agiter sa huppe, il lança un long sifflement modulé. Ce fut comme un signal. Par tire d'ailes, par légions, le peuple des oiseaux fendit l'air, reprit possession de son pays : l'Oum-er-Bia.



Première sourate du Coran.

بسم الله الرحمن ا
لرحيم الحمد لله
رب العالمين الرحمن
الرحيم مالك يوم
الدين اياك نعبد و
اياك نستعين اهدنا ا
لصراط المستقيم
صراط الذين ا
نعمت عليهم غير
المغضوب عليهم
و لا الضالين

4

C’est le plus beau jour de ma vie. Le cadi Zwitten m’a offert ce matin un exemplaire du Coran, calligraphié en Égypte, lettres d’un noir intense et ornementations vertes du vert cru même de la vie. Il m’a dit :

— Imam Filani, je te donne ce que le Prince des Croyants m’a donné. C’est peu de chose en regard de ce que tu es. Je te remercie pour ce que tu es. Je te remercie pour ta voix, belle et immense. A elle seule, elle a porté l’Islam au-delà de tous les horizons.

Et il m’a embrassé la main, lui, l’homme le plus puissant de la ville – cette très vieille main qui n’est plus que rides et que tout le monde happe sur mon passage et embrasse avec vénération. J’ai ouvert le Livre. La première page m’a comme sauté aux yeux. Longuement, je l’ai caressée. Je n’en ai pas lu un seul mot. Il n’est plus besoin de comprendre. La vue suffit. Écrits ainsi, les mots descendus du ciel sont devenus un jardin. Leur chant est mon chant de tous les jours. Il habite mon âme, guide mes pas.

C’est comme ce jardin que je traverse pour me rendre à la mosquée. De la première à la dernière fleur, toutes rendent le même témoignage éblouissant sous le soleil de Dieu : la personne humaine peut être sublime – et sublime l’œuvre de ses mains. Avec leur langage très simple d’effluves et de couleurs, elles s’adressent à toute ma vie, à l’homme que j’ai été autrefois, à ce que je serai demain *incha Allah !* Je ne sais que leur répondre, en vérité. Elles sont trop pures et une partie de moi, Imam Filani, est encore impure. Très souvent, je vais m’asseoir près d’elles, face à un massif ou une plate-bande, pourpiers, jasmins ou belles-de-nuit... quantité d’autres fleurs que je ne connais pas, qui ne sont que ce qu’elles sont. Leur faut-il vraiment un nom pour être ? Je les regarde, les écoute et les rêve. Elles m’aident à méditer sur l’événement, l’avènement qui a transformé cette terre en si peu de temps. Trente ans à peine se sont écoulés depuis ce jour où Oqba ibn Nafi était entré à cheval dans l’Océan. Hommes et femmes de mon pays n’ont plus besoin d’appartenir à une

tribu ou à un clan pour vivre. L'Islam est une plus grande communauté qui les a accueillis en son sein, qui s'ouvre chaque jour plus large devant leurs descendants. Quelques-uns de mes frères, solitaires comme moi ou en groupes, sont accroupis, admirent en silence. Eux aussi ont dépassé leur nom. C'est cela la plus grande prière, la seule qui soit exaucée. Sans patronyme, sans contrainte, on s'aborde désormais du couchant au levant, d'un musulman à un autre musulman, disant simplement : « Je viens à toi au nom de Dieu. » Il n'y a plus de portes. Les âmes se sont ouvertes.

Dans quelle ville suis-je ? Je n'en sais rien et peu m'importe. Les villes ont été bâties ou reconstruites de telle sorte que leurs habitants soient solidaires et y fleurissent. Si petite soit-elle, toute maison est à ciel ouvert, possède un jardin intérieur, une chambre réservée pour l'hôte. Jour et nuit les portes en sont ouvertes. Si reculées qu'elles soient, toutes les villes ont leur mosquée, autant pour la prière que pour la réunion de la communauté humaine. Et des jardins publics où chante l'eau, chante la musique de toutes sortes d'instruments venus d'Orient, dansent les fêtes populaires : fête du sacrifice, circoncision, naissance du Prophète, fiançailles, mariage, départ ou arrivée d'une caravane, vingt-septième nuit du mois de ramadan, celle du Destin… C'est là que l'on vit la plupart du temps, surtout les enfants, par nuées. De ces enfants comme j'aurais *tant voulu en avoir !* Même les cimetières sont des jardins. Un émerveillement.

De ville en ville je vais au gré de l'Histoire qui m'appelle, lance et relance le rassemblement avec la seule chose qui n'ait pas encore vieilli en moi : la voix – cette voix qui m'a valu l'amitié d'Oqba naguère, puis la protection des généraux qui lui ont succédé, les honneurs dont on m'accable à présent et dont je fais profiter les miens. J'ai suivi l'armée. Parfois même je l'ai précédée. J'ai été de l'autre côté de l'Atlas. Puis je suis redescendu vers le sud, remonté plus tard vers le nord. Je dois être maintenant à Tanger, puisqu'il y a les deux mers. Partout où j'ai été, je n'ai fait qu'une seule chose : clamer l'appel à la prière du haut d'un minaret. Comme seul je peux le faire, moi. Et, partout, je me suis retrouvé sur ma terre parce que, dans le moindre village, j'ai entendu un écho à ma voix : le temps. *Je le sais*.

Au début, j'ai voyagé à pied. J'étais jeune alors, à peine un demi-siècle. Comme j'approche de mes quatre-vingts ans, on a mis à ma disposition une voiture tirée par quatre chevaux, avec un dais pour me

protéger des ardeurs du soleil. Entre ces seize sabots martelants et les jambes de mon ancienne vigueur, j'ai cheminé longtemps à dos de mule, très longtemps. Dieu est bon pour Ses serviteurs. Il récompense qui Il veut, selon ses mérites. Et, suivant les grands de ce monde qui m'ouvrent les bras en pair et en frère, j'ai mérité de l'Islam, grandement. Oui, Allah est grand. Un petit nuage assombrit le parterre embaumé devant lequel je me suis assis sans m'en rendre compte. Puis passe son chemin. Une fleur est en train de s'épanouir sous mes yeux…

Si je devais retourner un jour dans ma ville natale, en reconnaîtrais-je les voix d'autrefois, les odeurs et les sensations brutes qui m'ont nourri comme nul feu au monde ? Des amis de passage ou d'hospitalité me disent qu'elle a changé. Pas plus que moi. Beaucoup moins, sans doute. C'est cela, l'événement. Cela, l'Islam. Les âmes se sont transformées plus vite et plus profondément que les pierres. Pourtant, la mienne était de granit. Sans merci ni foi en quiconque au monde. Qui sait où je mourrai ? Peut-être sur le bord du chemin, en plein combat. La guerre n'est plus désormais entre Berbères et cavaliers d'Allah, mais étrangement entre chaque musulman et lui-même. Moi qui suis au sein comme au sommet de l'Islam, *je le sais*. Chaque jour m'en porte témoignage.

Non, par Dieu, ce n'est pas vers le berceau de mon enfance très lointain dans l'espace et le temps que je souhaite revenir, mais vers un passé tout proche, très vivant encore : en ce milieu du jour de l'an 681, à l'embouchure de l'Oum-er-Bia. C'est là, à cet instant-là, que tout a commencé. Oqba ibn Nafi venait de sortir de la mer, mettait pied à terre. Je le connaissais de longue date. J'avais suivi la plupart de ses conquêtes. J'étais devant lui, moi, l'imam Filani. On lui avait amené l'homme qui avait troublé sa paix et son triomphe, un Barbare nommé Azwaw, couvert de vase et sentant le poisson. Ils se sont regardés en silence, sans ciller ni l'un ni l'autre, tout le temps d'une naissance ou d'une mort. J'ai entendu chacune de leurs paroles. *J'ai été témoin*. Trente ans plus tard, je le suis encore. Comment pourrais-je jamais oublier ?…

Les maisons avaient été vidées de tous leurs occupants, animaux compris. Toutes. Devant chacune d'elles, un soldat à cheval montait une garde de roc, prêt à la faire crouler jusqu'aux fondations si ordre lui en était donné, ou à y entrer en ami. L'un ou l'autre, sans aucune mesure. La lance était fichée sur le seuil, le sabre dépassait souvent le niveau du toit, le cheval était immobile, couvert de poussière. Çà et là, un Bédouin se

dépêchait de relever son voile du désert jusqu'aux yeux.

Un officier caracolait sur place, faisant sonner les pavés de la rue qui partait du port pour se terminer en cul-de-sac au quartier des Yahoud. Criait aux quatre vents dans ses mains réunies en porte-voix :

— Hommes Yahoud, femmes Yahoud, enfants Yahoud, restez chez vous ! Res-tez-chez-vous ! Continuez de vivre comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour de Dieu ! Attendez les ordres.

Faisait refluer les quelques cavaliers qui s'étaient aventurés jusque-là. Disant :

— L'émir a dit : « Ce sont des croyants. Ils ont un dieu. Laissez-les en paix, à moins que ne s'allume un jour la guerre entre eux et nous. » Il a dit : « Ce sont des gens du Livre. Ils sont écrits dans notre Livre. » C'est ce que l'émir a dit. Dieu le garde ! Demi-tour ! Et que le Tout-Puissant et notre commandant en chef vous fassent miséricorde.

Vêtu et calotté de noir, Moushi avait osé s'avancer vers lui, silhouette fragile, presque une ombre de l'ombre immense du cheval. Deux poules blanches attachées patte à patte et un panier d'œufs sous le bras, il essayait patiemment de capter le regard de l'officier. Longtemps, il remua les lèvres en silence. Puis il dit :

— Monsieur le musulman, je… je voudrais voir ton chef.

— Monsieur le juif, rentre chez toi.

— Je… je suis le rabbin.

— Rentre chez toi, rabbin.

Moushi avait préparé une autre parole, peut-être depuis des semaines et des mois. Mais sa bouche resta brusquement ouverte, sans le moindre son. Entre lui et l'officier, passèrent deux Arabes qui poussaient Azwaw devant eux de la pointe de leurs lances. Un moment, il considéra les volatiles caquetants qui se débattaient au bout de son bras. Ne fit que les regarder, comme s'ils ne lui avaient jamais appartenu. Quand il reprit le semblant de dialogue, ce fut d'une tout autre voix : celle du Destin.

— Moi et les miens… commença-t-il.

— Tu es encore là ? hurla l'autre, sabre au clair. Pour la troisième fois, je te dis : rentre chez toi.

— Tu peux me tuer après. Mais auparavant, laisse-moi demander ce que je suis venu demander à ton chef : sa protection pour mon peuple.

— Demande-la à moi. Je suis un musulman comme lui.

— Au nom de tous les miens, je voudrais aller faire acte d'allégeance à

ton chef en personne.

— Mon chef en personne ne daigne pas jeter une parcelle de regard entre deux de ses cils sur les princes de ce monde qui quémandent à ses pieds. Alors toi !... Regagne ta synagogue.

Moushi était tenace dans sa bonne volonté et peut-être dans son espérance. Il montra les œufs, les poules. Il souriait avec humanité.

— Ce n'est pas grand-chose, dit-il sur un ton d'excuse. Tu veux bien remettre ces offrandes à ton chef, monsieur le musulman ? En signe... en signe de bienvenue, *shalom* ?

— *Shalom*, répondit l'officier d'une voix douce. Remporte tes oiseaux impurs. L'émir n'aime pas la viande. Donne les œufs !

Il souleva le panier, très haut. Le laissa choir. Détacha, cria chacune de ces syllabes :

— NOUS-NE-SOMMES-PAS-VE-NUS-POUR-MAN-GER !

Et s'en fut au grand trot, sec et famélique, rejoindre son escadron sur le port. Les embarcations étaient maintenant sur le quai, quille en l'air. Celles qui se trouvaient encore sur l'eau, on les amarrait en hâte au pommeau des selles. Jarret tendu, tiraient les chevaux.

Là-haut, aux confins de la ville, un détachement avait cerné les prairies, lentement se refermait sur le bétail tel un enclos vivant. Un autre détachement, effilé en deux files mouvantes, dirigeait vers la plage le dernier flot des Aït Yafelman mâles en possession de leurs trente-deux dents. Quelque deux mille de leurs frères étaient déjà sur le sable. Assis. Silencieux. Un lieutenant avait élevé la voix :

— Assis ! Respectez la méditation de l'émir, Dieu l'ait en Sa sauvegarde !

Bleu azur, surmontée de l'étendard du Prophète, on avait dressé une tente face à la mer. Sur le seuil, le cheval d'Oqba. Deux palefreniers l'avaient dessellé, le bouchonnaient avec vigueur. Entre lui et son maître, la trace de ses sabots. Au bord de l'ultime frange d'écume, là où il avait mis pied à terre, Oqba. Dos tourné aux humains. Muettes sauf en lui, montaient ses actions de grâces au rythme de la montée des vagues.

Longtemps plus tard, un homme est venu vers nous tous. Petit, chétif, barbe pauvre, trempé jusqu'à la taille, c'est avec stupeur que je l'ai contemplé. A pied, il semblait si inoffensif. Il est passé à côté de moi, sans me regarder. Sans regarder quiconque d'entre nous. La première personne vers qui il s'est dirigé fut son ami : le cheval. Il l'a embrassé, il lui a dit :

— Sept de tes frères sont morts sous moi au combat Dieu garde leur âme en Son paradis ! Si tu leur parles par-delà la vie ou si tu les rejoins un jour avant moi, dis-leur de me garder une petite place auprès d'eux. Dis-leur que nous sommes enfin arrivés au bout de la terre, toi et moi.

Il s'est retourné soudain, a lancé un ordre sec :

— Amenez l'homme !

— Avance, toi ! tempêta une voix. A genoux !

— Non, dit l'émir. Laissez-le debout ! Qu'il m'adresse la parole debout !

Azwaw n'avait pas dit un mot depuis que des mains l'avaient tiré du fleuve par les chevilles. Pas un mot quand un soldat avait couvert Yerma d'un manteau et l'avait jetée hurlante en travers de son cheval. Pas un seul à la vue de son fils happé à plusieurs bras, séché, calmé, vêtu, emmené lui aussi au galop. Le corps de Hineb a flotté un moment à travers le brouillard de ses yeux et à la surface de l'eau. Puis le tourbillon l'a englouti au pied de la falaise noire. Celui de Hamza qu'on emportait sur une civière de branchages, il ne lui a pas accordé un seul coup d'œil. C'était un étranger.

Les yeux d'Azwaw étaient grands ouverts, fixaient cet être qu'il eût pu briser d'une seule main. Il ne disait toujours rien. Il attendait. Oqba attendait lui aussi. Au-dessus de leurs têtes, le soleil était maintenant sans ombre. Qui parla le premier ? J'étais pourtant présent, très près d'eux, *à les toucher,* moi, imam Filani. Mais ma mémoire est plus vieille que moi, sinon davantage... L'un et l'autre presque en même temps, je crois. Ce dont je me souviens encore, c'est la langue berbère qu'employa soudain Oqba. Il dit :

— Tout à l'heure, tandis que je passais près du fleuve, une femme est morte. Qui était cette femme ?

— Ma femme, répondit Azwaw.

— Avant de mourir, elle a crié un nom : celui de l'enfant que nous avons sauvé de la noyade. Qui est cet enfant ?

— Mon fils.

— Pourquoi ce nom ?

Azwaw fit appel à tout ce qu'il avait appris du Coran durant deux ans. De sa pleine voix de fonte, il récita les versets célèbres dans le monde de l'Islam :

« *Yâ-Sîn ! Wal Qor'ani al-hakim ! Oui : tu es l'un des envoyés du Seigneur, dans un but déterminé, afin d'avertir un peuple dont les*

ancêtres n'avaient pas été avertis et qui est resté jusqu'à présent dans l'ignorance et l'errance… »

Et se tut. (Bref, violent, passa le frisson à travers son corps, vertical, de la tête aux pieds. Un homme extrêmement âgé, aveugle, assis dans une grotte. Devant lui, une épée fichée dans le sol… Les nuages… Le Nom…)

Oqba souriait. Sous le nez en bec d'aigle, ses dents étaient grandes, inégales, découvertes jusqu'aux gencives. Il dit :

— Ta langue est bonne. Mais ce qu'elle chante ne correspond pas à la peur qui est au fond de tes yeux. De quoi as-tu peur ?

— Pas de toi.

— De qui alors ?

— De Dieu. Je Le vénère et je Le crains.

— Ha ! approuva Oqba qui souriait toujours. Tu es de la religion ?

— Oui, répondit Azwaw, sincère dans son mensonge. Je suis musulman comme toi. C'est pour cela que mon peuple n'a pas pris les armes contre toi.

— Ha ! répéta l'émir avec force. Et comment cela ? Quand l'es-tu devenu ? Explique-moi. Je t'écoute.

— La foi est parvenue jusqu'à moi. Ta gloire aussi.

Oqba agita la main comme pour chasser une mouche.

Il dit :

— Passe ! Je suis insensible à tous les vents, même à celui du désert. Ils apportent du vent. Et toi, tu n'apportes que des mots de vent. Ces armes dont tu parlais il y a un instant, dis-moi : c'est toi qui les as fournies aux Snassen et aux Cherarda que j'ai rencontrés sur ma route et que j'ai vaincus jusqu'au dernier ? Parle ! Je t'écoute.

Azwaw ne prit aucun temps de réflexion avant de répondre :

— C'était avant. Tout homme a le devoir de défendre sa terre. Mais…

— Attends ! dit Oqba, sans élever la voix.

— Non ! répliqua Azwaw. Je n'attends pas ! Je te parle d'homme à homme. Oui, au début, parce que je ne savais pas, j'ai essayé de défendre ma terre et mon peuple avec ma tête, de loin, afin de mettre les autres tribus entre toi et moi. C'est vrai. Je le reconnais. Qu'aurais-tu fait, toi, si j'avais envahi ton territoire avec une armée de Berbères ?

— Moi ? rien. Et toi, tu aurais pris le désert. Mais continue. Vide ta peur jusqu'au bout.

— Je n'ai pas peur.

— Vide-la quand même.

— Tu es venu, dit Azwaw, très humble tout d'un coup. C'est donc toi qui as raison. *Allah akbar !*

— Oui, Dieu est plus grand que nous tous ! rétorqua Oqba avec la même humilité. Et dis-moi : c'est juste avant que je n'arrive que tu t'es converti à l'Islam ?

— J'ai beaucoup réfléchi, des mois sinon des années. Et je suis entré dans la religion de Dieu par la suite.

— Par la suite ? A la queue des chevaux ? Tout seul ? Ha !...

Si quelqu'un a entendu le rire d'Oqba ibn Nafi ce jour-là, ce fut moi, l'imam Filani. Un rire à gorge déployée, rayonnant comme le soleil qui nous baignait tous.

— Vois-tu, dit l'émir, je connais tous les vents comme je connais les hommes, qu'ils viennent du désert, de la montagne, des plaines ou de la mer. Tu n'es *pas* musulman.

Voici quelles furent ses paroles, et la façon dont il les prononça – un silence d'avertissement épais, sans recours, entre les mots :

— Tu-n'es-pas-musulman ! Mais-tu-le-seras-grâce-à-moi ! Et-ton-peuple-le-sera-lui-aussi-grâce-à-toi.

Il s'était mis à tousser. Il chassa la dernière quinte, ajouta ceci :

— On n'emploie pas un mot du Livre de Dieu, pas le moindre, en guise de monnaie, de politique ou de marchandage comme tu viens de le faire devant moi. Je devrais te tuer... faire passer par les armes ces milliers de barbares qui sont là sur la plage, à attendre leur destin.

— Tue-nous tous ! Nous sommes prêts, cria Azwaw.

— Non, dit Oqba. J'ai la vie pour vous. Tu veux savoir pourquoi ?

Personne d'entre nous ne répondit. *Pas même moi.*

— Un mot a remué mon âme : le nom de ton fils. Yassin.

— Où est...

— Attends ! La première sourate que j'ai apprise dans mon enfance commence par ces mots : « *Yâ-Sin ! Wal Qor'ani al-hakim !...* »

Sa voix se brisa. Je le regardais. Trente ans plus tard, toute une vie après, j'ignore encore comment une fêlure s'était faite en moi, juste à ce moment-là, par où entrait l'émotion intense de cet homme – tandis qu'Azwaw allait vers lui, saisissait sa main et l'embrassait. Il dit :

— Donne-moi un peu de ton amitié.

— Je te la donne volontiers, à présent. Mais rappelle-toi : en Islam,

l'amitié est sans parjure.

— Où est mon fils ?

— Là où il est. Sous notre protection jusqu'à son dernier souffle. En raison même de son nom. Nous sommes tous des « avertisseurs » : c'est notre mission, notre guerre sainte.

— C'est un otage ?

— Non. Par Allah, non ! Simplement, il n'a pas encore eu le temps d'être contaminé. Son destin sera très grand. Moi, Oqba ibn Nafi, je te l'affirme.

— Je le reverrai un jour ?

— *Incha Allah !* Si Dieu le veut.

— Si tu as décidé ainsi de son sort, émir, je n'y peux rien, moi, vaincu.

— Non, rien. Pas une once. Pas un iota.

Azwaw baissa la tête. Il n'avait pas demandé des nouvelles de Yerma. Mais il la retrouverait, foi d'Azwaw Aït Yafelman. Yassin aussi. Malgré le bouleversement qui continuait de retentir dans son corps, il s'en fit le serment. Quand il releva les yeux, il vit Oqba qui regardait en direction du promontoire.

— C'est ta maison ?

— Oui. Et c'est aussi la tienne. Elle t'attend.

— Je n'en veux pas. Ma tente me suffit amplement. Tu connais les paroles de l'appel ?

— Oui. Je m'y suis exercé durant deux ans.

Oqba sourit de nouveau.

— C'est bien d'être nu, sans mensonge, n'est-ce pas ?

— Oui. Je ne suis plus en lutte. Et toute ma vie a été une lutte.

— Alors monte sur le toit de ta maison et lance l'appel à la prière, en attendant qu'on la surélève d'un minaret. Lance l'appel vers là-bas (il tendit le bras, désigna l'autre rive du fleuve). C'est là-bas que je construirai la Ville nouvelle.

Il élargit son sourire avant d'ajouter :

— Ton peuple est là qui attend et ne comprend pas. Je ne l'ai pas fait convoquer pour rien. Dis-lui que je vais faire raser cette ville-ci. Elle est païenne jusque dans ses fondations. Elle est l'âme même du combat que vous vous êtes proposé de nous mener, à nous, les Arabes. A moi, Oqba, fils de Nafi et du désert ! Je le sais depuis longtemps, avant même d'avoir franchi les chaînes de l'Atlas. Toi qui es maintenant mon ami en Islam et

à qui je serre la main, tu dois comprendre, n'est-ce pas ?

Si Azwaw répondit quoi que ce fût, je n'en ai rien entendu. C'est du toit de sa maison bâtie jadis par Far'oun le Borgne qu'il vit l'avènement d'Allah et d'Oqba, l'événement qui s'abattait sur sa ville dans une clameur de hennissements sans fin. Devant chaque maison, chaque cheval surmonté de son cavalier avait fait demi-tour, reculé de quelques pas. Sabots de devant dressés comme une paire de cognées vivantes, fonçait sur les cloisons de bois, les éventrait, reculait de nouveau, chargeait…

C'est sur le seul toit qui ne s'écroula pas ce jour-là qu'Azwaw eut la connaissance fulgurante de ce qu'il devait faire désormais. La bataille du temps était engagée. Il allait la gagner plus rapidement qu'il ne l'avait escompté selon son plan. Sans s'en rendre compte, l'émir venait de lui donner l'idée de l'idée, l'arme de toutes les armes. C'était si simple, en vérité.

5

Trente ans plus tard, une fleur est en train de s'ouvrir sous mes yeux de vieillard. Lentement, avec la paix joyeuse d'un tout petit enfant qui se réveille. Une œnothère, si ma science des mots est bonne. S'ouvrant, c'est comme un oiseau qui donne la première note au peuple des oiseaux pour le salut au soleil : sur des centaines de pas, tout le parterre d'œnothères lui répond en jaune orangé, à l'unisson. Je sais alors que c'est la fin de cet après-midi de Dieu, qu'il me faut me relever, me hâter pour lancer le quatrième appel à la prière, celle du crépuscule.

Je sais aussi que, derrière moi et devant moi, d'autres parterres, d'autres fleurs se sont épanouies ou s'épanouiront à heure fixe, tout le long du jour, se sont refermées ou ne tarderont pas à se refermer en mauve des mauves, dans le rouge vif des hibiscus, le feu des balisiers, le chant multicolore des calcéolaires et des phlox – une immense horloge florale sur toute l'étendue de l'esplanade. Tout à l'heure, du haut du minaret, je les verrai toutes dans leur multiple splendeur. Je leur rendrai grâces. Ma vraie prière sera pour elles, pour ma terre qui les a enfantées, pour l'homme qui les a entourées d'amour. Oui, oh oui ! l'homme peut être son propre dieu.

Les contemplant dans le soleil couchant, je verrai aussi, sans trop y attacher d'importance, le mouvement des navires partant pour de nouvelles conquêtes, le déferlement des chariots et des chevaux sur le port. L'Islam continue dans l'espace et le temps. Parfois, on me dit : « Imam Filani, explique-nous le Livre que tu chantes avec ta voix et ton âme. Pourquoi ceci et pourquoi cela ? Quel en est le sens pour Dieu ? Et comment les hommes lui ont-ils donné un tout autre sens ? » Je regarde ceux qui m'interrogent, je me regarde également tout au fond de moi-même – et voici : je ne trouve pas de mots. Je me contente d'être un simple musulman par ma conduite. Cela *leur* suffit amplement. Ils me citent en exemple. Me vénèrent. Quand je me retrouve là-haut, entre ciel et terre, je retrouve tous les miens. C'est vers eux que je clame le

rassemblement, afin qu'ils restent toujours en éveil. L'Islam n'est-il pas un éveil ? Je les avertis avec les seuls mots dont je dispose : ceux du rituel. Ils m'entendent. Je le sais.

Au bout de l'esplanade et de l'enchantement, un autre enchantement : un bellombra, arbre géant à grandes fleurs blanches en cornets. A lui seul, c'est un jardin. Et jardin en bois ouvragé d'arabesques et de ferveurs, la porte haute de la mosquée qui s'ouvre à deux battants devant mes pas – jardin, le patio en mosaïque de toutes les nuances du ciel et de la verdure – jardin musical, ces vasques pour les ablutions où s'élève et chante l'eau. *Notre eau.* L'escalier qui creuse le minaret jusqu'à la plate-forme tourne en colimaçon. Je me suis assis sur la première marche. Est-ce moi qui sanglote ? Je me souviens de tout. Ma mémoire me survivra. J'ai aimé Oqba. Comme moi seul peux aimer homme, femme ou terre.

Il est mort peu de temps après son arrivée au bord de l'Atlantique. La mer avait été son but suprême, ce qu'il devait à Dieu. A présent qu'il l'avait atteinte, il revenait sur ses pas, repassait les cols de l'Atlas à la poursuite du chef rebelle Kusaïla Lamzam et de ses partisans qui s'étaient crus épargnés. C'était sa vieille tactique de renard du désert : ignorer l'ennemi rencontré sur sa route, puis tourner bride brusquement et lui tomber dessus. Je l'accompagnais. Il s'était attaché mes services comme muezzin de l'armée. Il avait fait incorporer dans ses troupes quelque deux mille Aït Yafelman, qu'il employait, contre mon gré, à lutter contre leurs frères berbères. Il leur avait juré et s'était juré à lui-même de faire d'eux des musulmans exemplaires. J'ai trahi mon ami l'émir. J'ai renseigné Kusaïla, de la seule manière qui me fût possible : du haut d'un minaret, coraniquement. Oqba et ses Bédouins périrent dans la gigantesque embuscade qui leur avait été tendue. Les seuls survivants furent mes Aït Yafelman.

Ils ne retournèrent jamais chez eux, à l'embouchure de la Mère du Printemps. Jamais. Commença pour eux l'exode, sur mon ordre, non en groupes ni même en familles, mais par éparpillement individuel à travers tout le pays. La plupart d'entre eux arabisèrent leur nom afin de passer inaperçus. Tous s'étaient convertis à l'Islam, sincèrement, de vrais fidèles d'entre les fidèles. Quant à moi, de Aït Yafelman je suis devenu Filani. L'imam Filani. C'était si simple, en vérité : entrer *dans* les conquérants, corps et âme.

Pauvre Oqba ibn Nafi ! Quand j'évoque ta mémoire, c'est surtout ta foi ardente qui continue de me brasiller. Grand, très grand dans l'art

militaire – et si petit dans le temps ! Comme tous ceux qui t'avaient précédé. Zou-haïr ibn Qaïs, Hassan ibn Nou'man, d'autres généraux ont marché sur tes traces, continuent ton combat, étendent l'espace que tu as défriché. Mais aucun d'eux ne vaut l'ongle de ton orteil. Je les ai tous suivis. A travers la gloire de Dieu que je chantais de ville en ville, ils ont entendu leur propre gloire. C'est pour cela, pour cette vanité, qu'ils m'accordent aide et protection, me font confidence de tout, m'honorent comme un imam d'entre tous les imams. De là où tu es, comme moi tu vois que déjà l'Islam se désagrège – cet Islam qui t'a brûlé et me brûle à présent, étouffe la voix de mon passé. Je n'ai pas connu le Prophète, en dépit de mon très vieil âge. Ni lui ni aucun de ses compagnons des premiers temps. Je t'ai connu toi, Oqba. Je t'ai aimé. Mais comment peut-on aimer quelqu'un ou quelque chose à la folie des aïeux tout en le détestant parce qu'on ne veut pas de maître ? Jamais de maître qui vous rende esclave, même au nom de l'amour ? Qui gagnera ? Le Berbère ou le musulman ? Moi ou moi ?

Les marches sont raides et hautes. L'une après l'autre, péniblement je les gravis. Avec moi, monte une très ancienne patience, venue du fond de tous les âges, et qui portera ses fruits dans les siècles à venir. Qui arrivera en haut le premier ? Le croyant ou le païen ? L'appel à la prière, nous le lancerons tous deux avec la même foi. Il le faut. Il le faut de gré ou de force et pour ici-bas et pour l'autre monde. Dieu jugera, la Mère du Printemps aussi. Mais qui donc pleure et souffre de marche en marche comme s'il s'agissait de gravir un calvaire ? Je ne sais plus que faire. Tout me submerge à la fois. Je ne sais plus qui je suis. Est-ce que, moi aussi, le temps m'aurait rapetissé ?

Si je n'écoutais que mon passé, je ferais ce que j'ai toujours fait depuis trente ans. Tout en haut du minaret, il y a la plate-forme avec quatre angles. L'appel à la prière doit retentir tour à tour de ces quatre angles, vers les quatre points cardinaux, afin que tous l'entendent. Je ne me suis jamais servi que des formules cérémonielles. Ceci : *« Allah akbar ! Je témoigne qu'il n'y a de divinité que Dieu. Je témoigne que Mohammed est son prophète. Veille à la prière ! Veille au salut ! »* Et de rien d'autre. Il suffit de lancer l'appel en premier dans telle direction convenue à l'avance pour que les frères soient prévenus du danger qui les menace. Le temps que j'y mets, le ton de conviction que j'emploie leur indiquent clairement, de vive voix, le jour et l'importance de ce danger. C'est ainsi

que le général Oqba ibn Nafi est mort – en raison même de sa foi.

Non, je ne suis pas parjure. Je suis né ici et mourrai ici. Notre terre nous survivra à tous. L'Islam y a fleuri comme nulle fleur au monde. Mais il l'a saccagée pour y fleurir, il a tué nombre de ses fils, par les mains de ceux qui ont parlé en son nom, au nom de Dieu ! Qui sait s'il ne va pas s'étioler et mourir à son tour ? Je pense au temps. Voilà pourquoi je reste en éveil et mets en garde et en vigilance, cinq fois par jour, tous les miens, tous les *leurs,* tous nos descendants à venir, Arabes ou Berbères. Avec ce qu'il me reste de forces, je me hisse vers la dernière marche. Et c'est alors que j'entends quelqu'un m'appeler par mon nom.

J'ai reconnu aussitôt le bourreau. Il est là, sur la plate-forme. Délicatement, il promène le bout du doigt sur le fil d'un poignard. Je n'ai pas peur de lui, si tout le monde se sauve à la seule vue de son ombre. Non, pas de lui ! Il répète mon nom :

— Azwaw Aït Yafelman.

Il ajoute :

— Je t'ai enfin trouvé !

Non, par la Mère du Printemps et par Allah ! ce n'est pas de cet exécuteur des basses œuvres de l'Islam que surgit l'effroi, mais de l'autre homme, là-bas, franchi le temps. Très présent, je le revois soudain. Il avait nom Azoulay, une simple apparition. Assis dans une grotte, face à une épée dont il faisait vibrer la lame, il m'avait annoncé mon destin. Je sais qu'il me reste encore du temps à vivre, peut-être des années. Je sais aussi qu'à partir de maintenant je ne pourrai plus parler. Azoulay m'avait dit : « Plus un mot. » Ma langue va être tranchée.

Comment vais-je continuer ma mission ? J'ai parcouru presque toute la terre à la recherche de ma fille et de mon fils. Qui prendra ma relève ?

« Quand il ne subsistera plus rien, il subsistera la Face Sublime de Dieu. » C'est ce qu'affirme le Coran, qui chante dans mon cœur. Les peuples passeront comme une caravane le long du temps. Et, au bout du temps, il y aura toujours la terre, la lumière et l'eau de mon pays.

Vécu à l'embouchure de l'Oum-er-Bia.
3e décade du printemps, an 681.
Écrit dans une île de l'Atlantique en 1982.

IMPRESSION : CPI BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 1995. N° 98320-2 (57977)
IMPRIMÉ EN FRANCE

[1]Ferrouj : le coq. Littéralement : celui qui s'éveille à l'aube.
[2]Doum : sorte de palmier nain, aux feuilles persistantes et d'une extrême solidité.
[3]J'ai vraiment essayé de traduire la sève de ces expressions. Il me manque le soleil des paroles de chez nous. (Note de l'auteur.)
[4]Hajja : féminin de Haj, le pèlerin.
[5]Amana : dépôt sacré.
[6] Je refuse de traduire ce terme (Note de l'auteur).
[7]Afariks : littéralement : « ceux qui se sont séparés », ou « les diviseurs ». Certains historiens arabes affirment que ce sont eux qui ont donné leur nom à l'Ifrikiya, puis à l'Afrique.
[8]Assif : fleuve, en berbère
[9]Rekkas : émissaires à pied, capables de franchir tous les terrains imaginables et de battre des records de vitesse. Il en subsiste encore quelques spécimens.
[10]Issafen, pluriel de assif : fleuve.
[11]Yunan : la Grèce. Misr : l'Égypte.
[12]Misriyine : Égyptiens.
[13]Sedras : arbustes composés uniquement d'épines noires, aussi longues et dures que des poignards. Même les chiens de chasse ne s'en approchent pas.
[14]'Ibran : la tribu des Hébreux.
[15]Falstine : les Palestiniens (de Philistins).
[16]'Amran : les Araméens.
[17]L'Ourdoun : le Jourdain.
[18]Jourjir : Grégoire.
[19]Jalout : Goliath.
[20]Dawoud : David.

POINTS

Les Grands Romans

Driss Chraïbi

La Mère du printemps

Surgie du désert, une armée de cavaliers arabes suit le cours de l'Oum-er-Bia. En cette année 681, la religion musulmane est une parole naissante : le légendaire général Oqba ibn Nafi rêve de déployer l'étendard du Prophète sur les terres d'Afrique du Nord. De l'autre côté des montagnes, la communauté berbère des Aït Yafelman attend, désemparée, l'arrivée du nouveau Dieu…



« Il fallait ce qu'il fallait : accepter le sort. Mais il ne fallait pas ce qu'il ne fallait pas : mourir. »

Driss Chraïbi (1926-2007) est né à Mazagan, sur la côte Atlantique du Maroc. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands écrivains marocains de langue française et a reçu de nombreux prix littéraires. Ses romans *Une enquête au pays* et *Naissance à l'aube* sont disponibles en Points.

« Driss Chraïbi, l'un des grands écrivains marocains d'expression française. »

Le Figaro



Photo auteur : © John Foley/Opale
Couverture : Eugène Delacroix, *Passage d'un gué au Maroc* (détail), 1858 © Roger-Viollet.
Points, 27 rue Jacob, Paris 6
ISBN 978.2.7578.1040.8/Imp. en France 4.08 6,50 €